

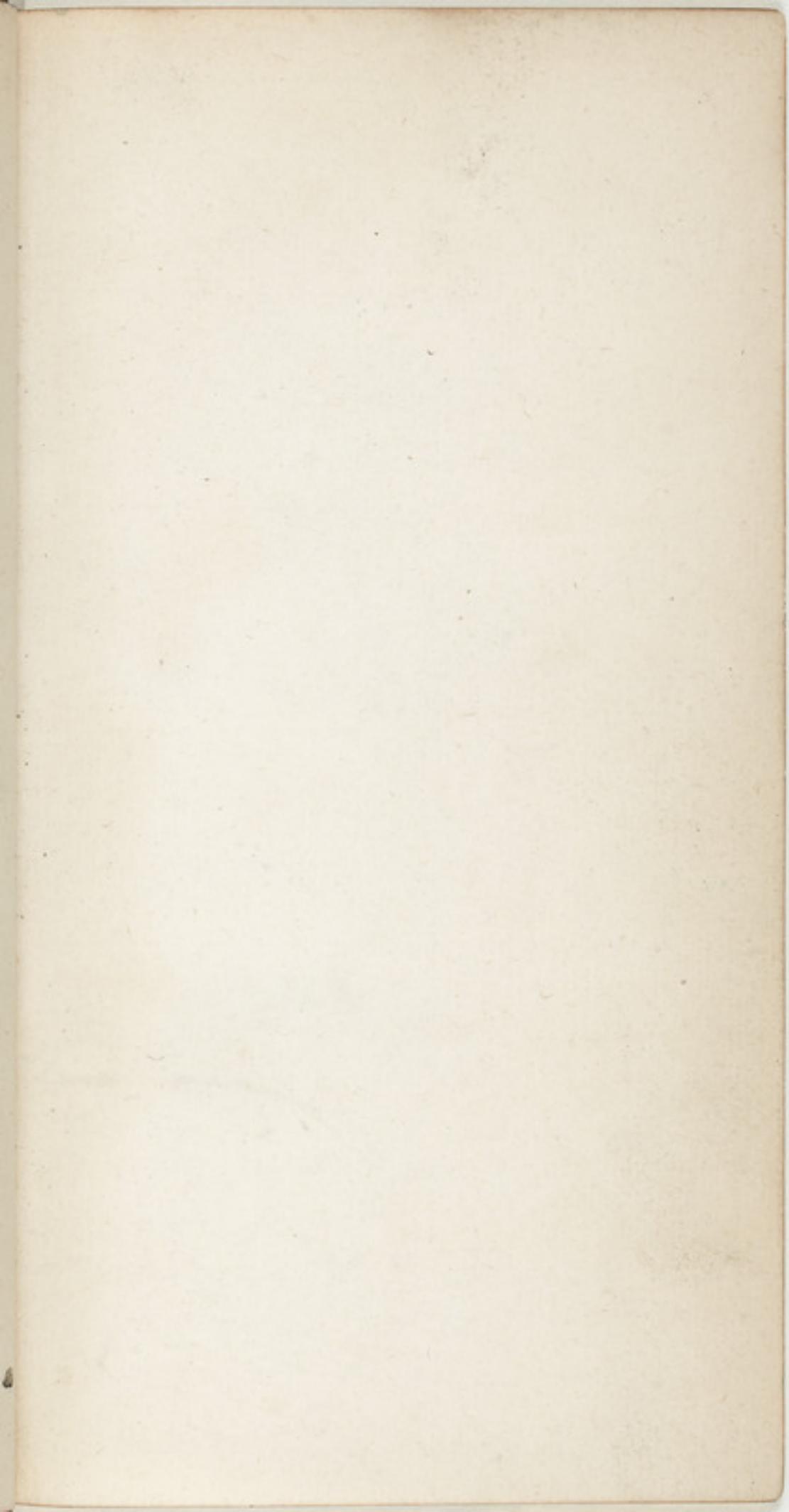
INV. RÉSERVE

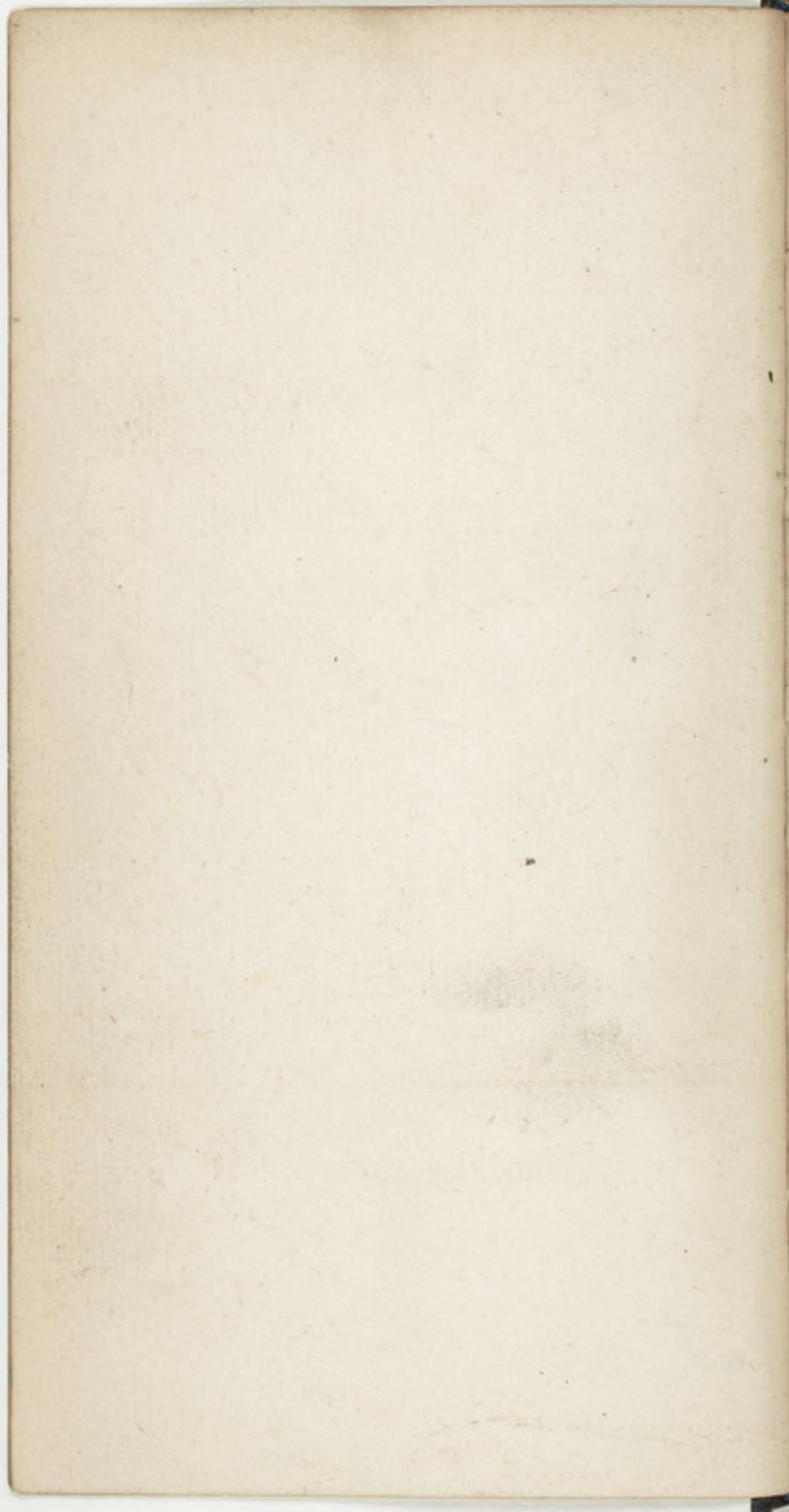
Y² 3278

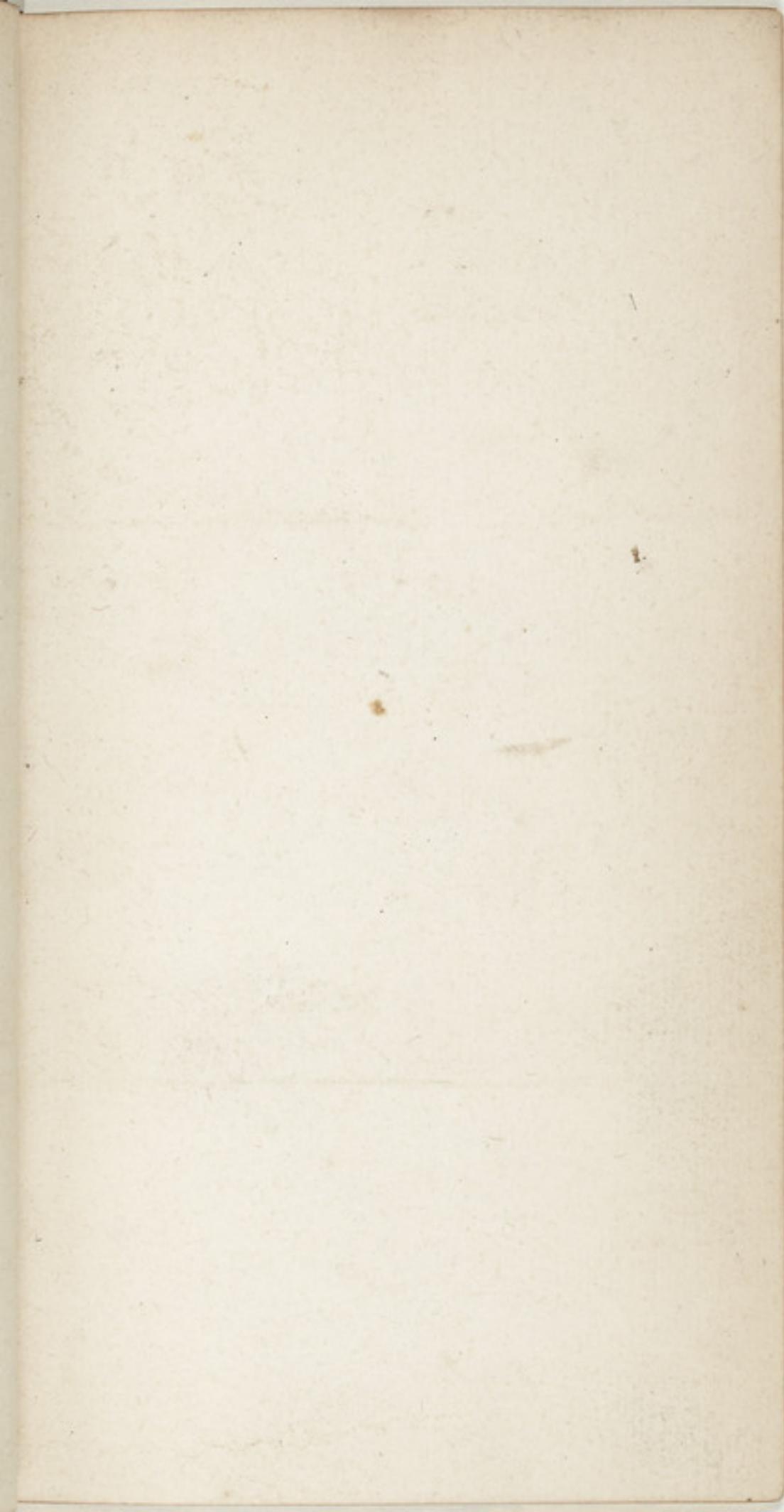


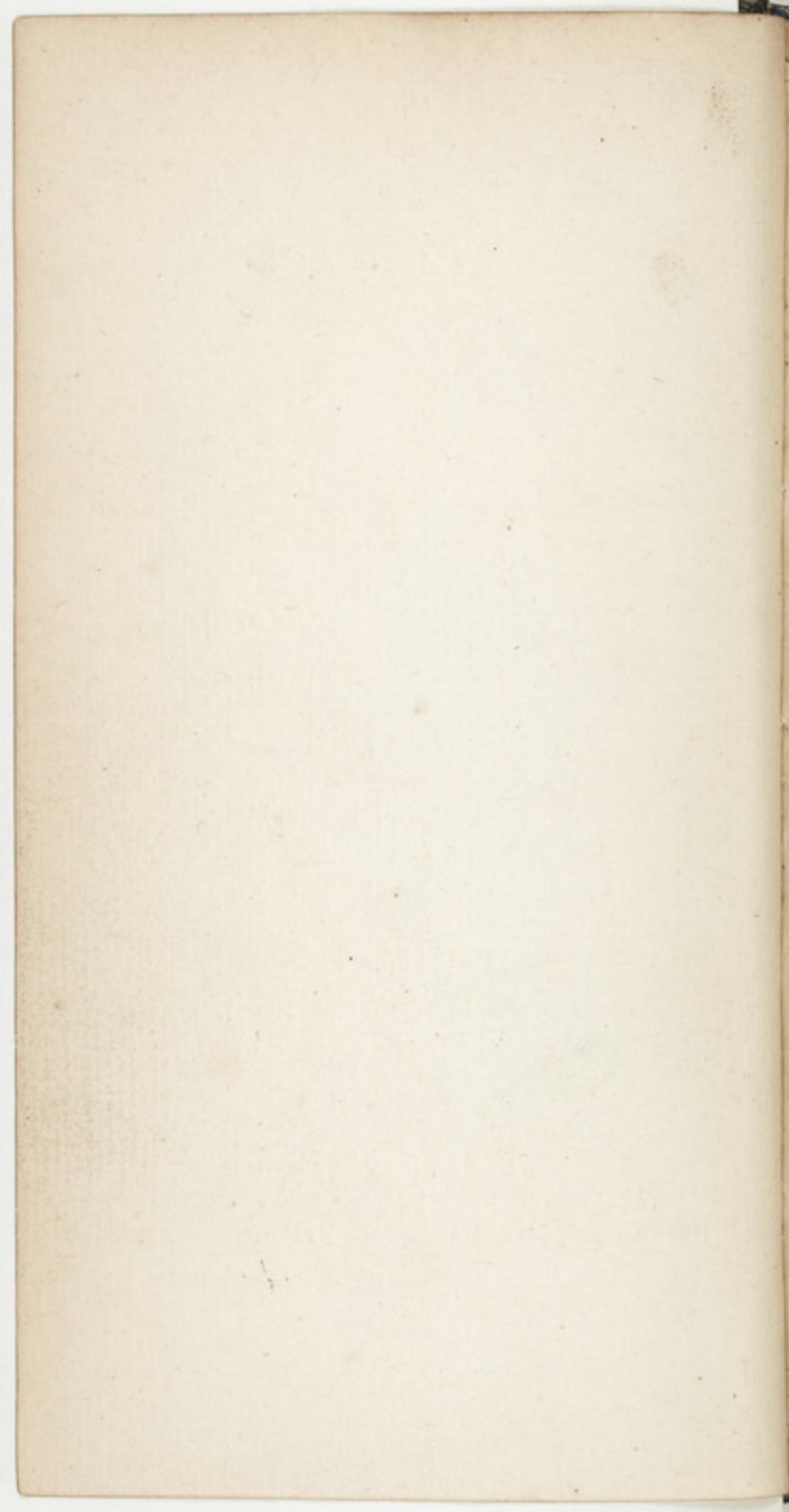


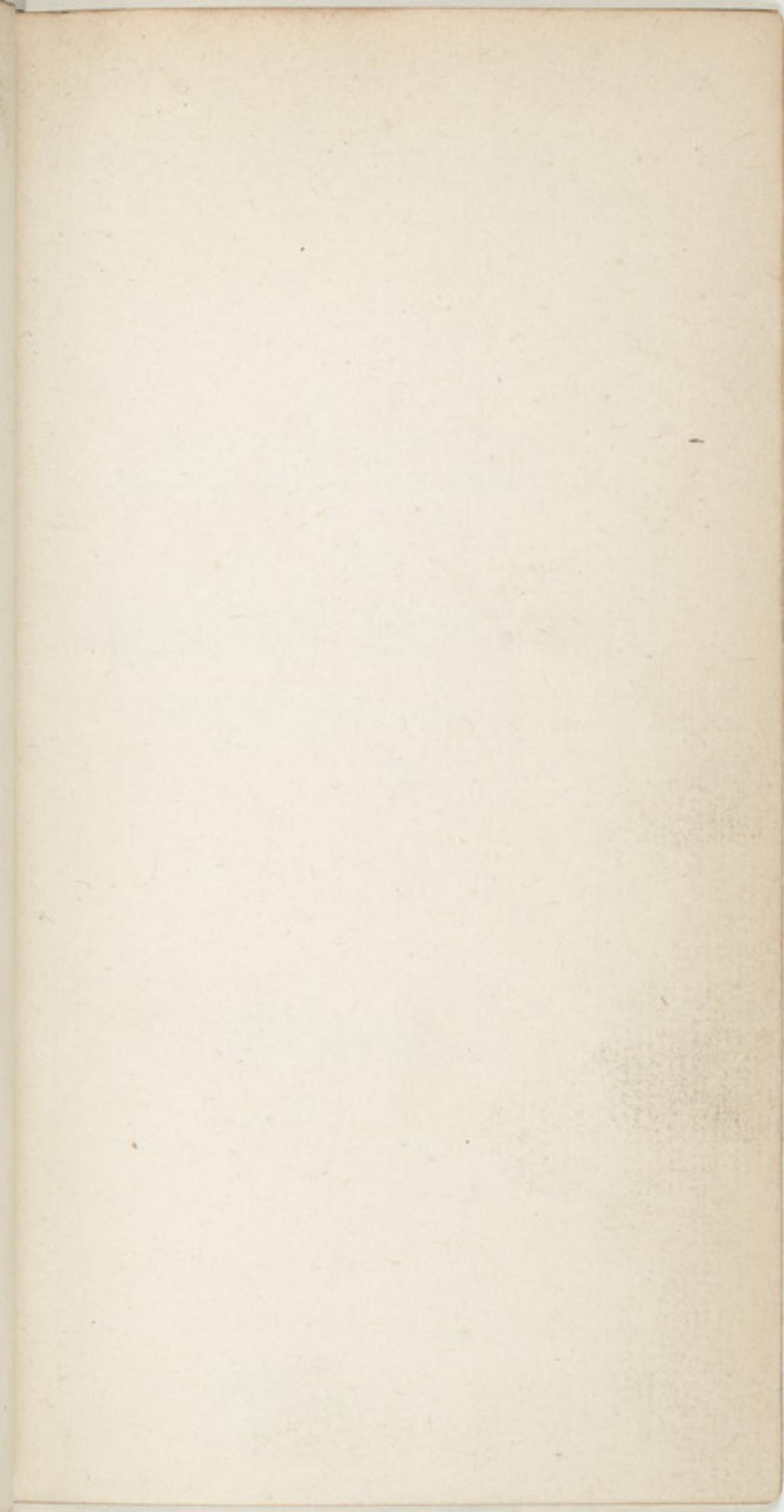
11











3178

HISTOIRE

DE

MANON LESCAUT.

PREMIERE PARTIE.



Y 2 (Réserve)

THE
HISTORY
OF
THE
REIGN
OF
THE
KING
OF
FRANCE
FROM
THE
DEATH
OF
CHARLES
THE
FIRST
TO
THE
DEATH
OF
LOUIS
THE
THIRTEENTH

HISTOIRE
DU CHEVALIER
DES GRIEUX,
ET DE
MANON LESCAUT.
PREMIERE PARTIE



A AMSTERDAM,
Aux dépens de LA COMPAGNIE.

M. DCC. LIII.

HISTOIRE

DU CHEVALLER

DES GRÈVES

ET DE

MANON LESCAUT

PAR M. DE LA FAYETTE

A AMSTERDAM

AN 1701

chez la Citoyenne

de la rue de la Harpe



A V I S

*de l'Auteur des Mémoires
d'un Homme de qualité.*



U O I Q U E j'eusse
pû faire entrer
dans mes Mémoi-
res, les Avantu-
res du Chevalier des Grioux,
il m'a semblé que n'y aiant
point un rapport nécessaire,
le Lecteur trouveroit plus de
satisfaction à les voir séparé-
ment. Un récit de cette lon-

I. Part.

a

gueur auroit interrompu trop long-tems le fil de ma propre Histoire. Tout éloigné que je suis de prétendre à la qualité d'Ecrivain exact, je n'ignore point qu'une narration doit être déchargée des circonstances, qui la rendroient pesante & embarrassée. C'est le précepte d'Horace :

*Ut jam nunc dicat jam nunc debentia
dici,*

*Pleraque differat, ac præsens in tempus
omittat.*

Il n'est pas même besoin d'une si grave autorité, pour prouver une vérité si simple ;

car le bon sens est la première source de cette règle.

Si le Public a trouvé quelque chose d'agréable & d'intéressant dans l'histoire de ma vie, j'ose lui promettre qu'il ne sera pas moins satisfait de cette addition. Il verra, dans la conduite de M. des Grieux, un exemple terrible de la force des passions. J'ai à peindre un jeune Aveugle, qui refuse d'être heureux, pour se précipiter volontairement dans les dernières infortunes; qui, avec toutes les qualités dont se forme le plus brillant mérite, préfère par choix une

vie obscure & vagabonde à tous les avantages de la Fortune & de la Nature ; qui prévoit ses malheurs , sans vouloir les éviter ; qui les sent & qui en est accablé , sans profiter des remedes qu'on lui offre sans cesse , & qui peuvent à tous momens les finir ; enfin un caractère ambigu , un mélange de vertus & de vices , un contraste perpétuel de bons sentimens & d'actions mauvaises. Tel est le fond du Tableau que je présente. Les personnes de bon sens ne regarderont point un Ouvrage de cette nature, com-

me un travail inutile. Outre le plaisir d'une lecture agréable, on y trouvera peu d'événemens qui ne puissent servir à l'instruction des mœurs; & c'est rendre, à mon avis, un service considérable au Public, que de l'instruire en l'amusant.

On ne peut réfléchir sur les préceptes de la Morale, sans être étonné de les voir tout à la fois estimés & négligés; & l'on se demande la raison de cette bifarrerie du cœur humain, qui lui fait goûter des idées de bien & de perfection, dont il s'éloigne dans

la pratique. Si les personnes, d'un certain ordre d'esprit & de politesse, veulent examiner quelle est la matiere la plus commune de leurs conversations, ou même de leurs rêveries solitaires, il leur fera aisé de remarquer qu'elles tournent presque toujours sur quelques considérations morales. Les plus doux momens de leur vie sont ceux qu'ils passent, ou seuls, ou avec un Ami, à s'entretenir à cœur ouvert des charmes de la Vertu, des douceurs de l'Amitié, des moyens d'arriver au Bonheur, des foibleſſes de la Na-

ture qui nous en éloignent, & des remedes qui peuvent les guérir. Horace & Boileau marquent cet entretien, comme un des plus beaux traits, dont ils composent l'image d'une vie heureuse. Comment arrive-t'il donc qu'on tombe si facilement de ces hautes spéculations, & qu'on se retrouve si-tôt au niveau du commun des hommes? Je suis trompé, si la raison, que je vais en apporter, n'explique bien cette contradiction de nos idées & de notre conduite: c'est que tous les préceptes de la Morale n'étant que des

principes vagues & généraux, il est très difficile d'en faire une application particulière au détail des mœurs & des actions. Mettons la chose dans un exemple. Les Ames bien nées sentent que la douceur & l'humanité font des vertus aimables, & sont portées d'inclination à les pratiquer : mais font-elles au moment de l'exercice ? elles demeurent souvent suspendues. En est-ce réellement l'occasion ? Sçait-on bien quelle en doit être la mesure ? Ne se trompe-t'on point sur l'objet ? Cent difficultés arrêtent. On craint de

devenir dupe, en voulant être bienfaisant & libéral ; de passer pour foible , en paroissant trop tendre & trop sensible ; en un mot, d'exceder ou de ne pas remplir assez des devoirs , qui sont renfermés d'une manière trop obscure dans les notions générales d'humanité & de douceur. Dans cette incertitude , il n'y a que l'expérience , ou l'exemple , qui puisse déterminer raisonnablement le penchant du cœur. Or l'expérience n'est point un avantage, qu'il soit libre à tout le monde de se donner ; elle dépend des situations diffé-

rentes , où l'on se trouve placé par la Fortune. Il ne reste donc que l'exemple , qui puisse servir de règle , à quantité de personnes , dans l'exercice de la vertu. C'est précisément pour cette sorte de Lecteurs , que des Ouvrages tels que celui-ci peuvent être d'une extrême utilité ; du moins , lorsqu'ils sont écrits par une Personne d'honneur & de bon sens. Chaque fait qu'on y rapporte est un degré de lumière, une instruction qui supplée à l'expérience ; chaque Avanture est un Modèle , d'après lequel on peut se former : il

DE L'AUTEUR. II

n'y manque, que d'être ajusté aux circonstances où l'on se trouve. L'Ouvrage entier est un Traité de Morale, réduit agréablement en exercice.

Un Lecteur sévère s'offensera peut-être de me voir reprendre la plume, à mon âge, pour écrire des Aventures de Fortune & d'Amour : mais si la réflexion que je viens de faire est solide, elle me justifie ; si elle est fautive, mon erreur sera mon excuse.



Nota. C'EST pour se rendre aux instances de ceux qui aiment ce petit Ouvrage, qu'on s'est déterminé à le purger d'un grand nombre de fautes grossieres, qui se sont glissées dans la plûpart de ses Editions. On y a fait aussi quelques additions, qui ont paru nécessaires pour la plénitude d'un des principaux Caractères.

La Vignette & les Figures portent, en elles-mêmes, leur recommandation & leur éloge.



HISTOIRE



Quanta laboras in Charibdi | Digne Puer meliore stinma!

HISTOIRE

DE

MANON LESCAUT.

PREMIERE PARTIE.

JE suis obligé de faire remonter mon Lecteur, au temps de ma vie, où je rencontrai pour la première fois le Chevalier des Grieux. Ce fut

I. Part.

A

environ six mois avant mon départ pour l'Espagne. Quoique je sortisse rarement de ma Solitude, la complaisance que j'avois pour ma Fille m'engageoit quelquefois à divers petits voyages, que j'abregeois autant qu'il m'étoit possible. Je revenois un jour de Rouen, où elle m'avoit prié d'aller solliciter une affaire au Parlement de Normandie, pour la succession de quelques Terres auxquelles je lui avois laissé des prétentions du côté de mon Grand-pere maternel. Ayant repris mon chemin par Evreux, où je couchai la premiere nuit, j'arrivai le lendemain pour dîner, à Passy, qui en est éloi-

DE MANON LESCAUT. §

igné de cinq ou six lieues. Je fus surpris , en entrant dans ce Bourg , d'y voir tous les Habitans en allarme. Ils se précipitoient de leurs Maisons , pour courir en foule à la porte d'une mauvaise Hôtellerie , devant laquelle étoient deux chariots couverts. Les chevaux , qui étoient encore attelés , & qui paroissoient fumans de fatigue & de chaleur , marquoient que ces deux voitures ne faisoient qu'arriver. Je m'arrêtai un moment , pour m'informer d'où venoit le tumulte ; mais je tirai peu d'éclaircissement d'une populace curieuse , qui ne faisoit nulle attention à mes demandes , & qui s'avançoit toujours vers l'Hôte-

tellerie, en se poussant avec beaucoup de confusion. Enfin un Archer, revêtu d'une bandouliere & le mousquet sur l'épau-
le, ayant paru à la porte, je lui fis signe de la main de venir à moi. Je le priaï de m'apprendre le sujet de ce désordre. Ce n'est rien, Monsieur, me dit-il; c'est une douzaine de Filles de joye, que je conduis avec mes Compagnons, jusqu'au Havre - de - Grace, où nous les ferons embarquer pour l'Amérique. Il y en a quelques-unes de jolies, & c'est apparemment ce qui excite la curiosité de ces bons Payfans. J'aurois passé, après cette explication, si je n'eusse été arrêté par les exclamations d'une vieille

DE MANON LESCAUT. 5

femme , qui sortoit de l'Hôtellerie en joignant les mains, & criant que c'étoit une chose barbare, une chose qui faisoit horreur & compassion. De quoi s'agit-il donc , lui dis-je ? Ah! Monsieur, entrez, répondit-elle , & voyez si ce spectacle n'est pas capable de fendre le cœur ? La curiosité me fit descendre de mon cheval, que je laissai à mon Palfrenier. J'entraï avec peine , en perçant la foule, & je vis en effet quelque chose d'assez touchant. Parmi les douze Filles , qui étoient enchaînées six à six par le milieu du corps , il y en avoit une dont l'air & la figure étoient si peu conformes à sa condition , qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une per-

A iij

6 HISTOIRE

fonne du premier rang. Sa tristesse & la saleté de son linge & de ses habits l'enlaidissoient si peu , que sa vûe m'inspira du respect & de la pitié. Elle tâchoit néanmoins de se tourner , autant que sa chaîne pouvoit le permettre , pour dérober son visage aux yeux des spectateurs. L'effort qu'elle faisoit pour se cacher étoit si naturel , qu'il paroïssoit venir d'un sentiment de modestie. Comme les six Gardes, qui accompagnoient cette malheureuse bande , étoient aussi dans la chambre , je pris le Chef en particulier , & je lui demandai quelques lumieres sur le sort de cette belle Fille. Il ne put m'en donner que de fort générales.

Nous l'avons tirée de l'Hôpital , me dit-il , par ordre de M. le Lieutenant Général de Police. Il n'y a pas d'apparence qu'elle y eût été renfermée pour ses bonnes actions. Je l'ai interrogée plusieurs fois sur la route ; elle s'obstine à ne me rien répondre. Mais quoique je n'aye pas reçu ordre de la ménager plus que les autres , je ne laisse pas d'avoir quelques égards pour elle ; parce qu'il me semble qu'elle vaut un peu mieux que ses Compagnes. Voilà un jeune homme , ajoûta l'Archer , qui pourroit vous instruire mieux que moi sur la cause de sa disgrâce. Il l'a suivie depuis Paris , sans cesser presque un moment de pleurer. Il

faut que ce soit son Frere ou son Amant. Je me tournai vers le coin de la chambre , où ce jeune homme étoit assis. Il paroissoit enseveli dans une rêverie profonde. Je n'ai jamais vû de plus vive image de la douleur. Il étoit mis fort simplement ; mais on distingue , au premier coup d'œil , un homme qui a de la naissance & de l'éducation. Je m'approchai de lui. Il se leva ; & je découvris dans ses yeux , dans sa figure , & dans tous ses mouvemens , un air si fin & si noble , que je me sentis porté naturellement à lui vouloir du bien. Que je ne vous trouble point , lui dis-je , en m'asseyant près de lui. Voulez-vous bien

satisfaire la curiosité que j'ai de connoître cette belle personne , qui ne me paroît point faite pour le triste état où je la vois ? Il me répondit honnêtement qu'il ne pouvoit m'apprendre qui elle étoit, sans se faire connoître lui-même , & qu'il avoit de fortes raisons pour souhaiter de demeurer inconnu. Je puis vous dire néanmoins , ce que ces Misérables n'ignorent point , continua-t'il en montrant les Archers ; c'est que je l'aime avec une passion si violente , qu'elle me rend le plus infortuné de tous les hommes. J'ai tout employé , à Paris , pour obtenir sa liberté. Les sollicitations , l'adresse & la force m'ont été inu-

tiles ; j'ai pris le parti de la suivre , dût-elle aller au bout du monde. Je m'embarquerai avec elle. Je passerai en Amérique. Mais, ce qui est de la dernière inhumanité , ces lâches Coquins, ajoûta - t'il en parlant des Archers , ne veulent pas me permettre d'approcher d'elle. Mon dessein étoit de les attaquer ouvertement , à quelques lieues de Paris. Je m'étois associé quatre hommes , qui m'avoient promis leur secours pour une somme considérable. Les traîtres m'ont laissé seul aux mains , & sont partis avec mon argent. L'impossibilité de réussir par la force m'a fait mettre les armes bas. J'ai proposé aux Archers de me

permettre du moins de les suivre, en leur offrant de les récompenser. Le desir du gain les y a fait consentir. Ils ont voulu être payés, chaque fois qu'ils m'ont accordé la liberté de parler à ma Maîtresse. Ma bourse s'est épuisée en peu de temps; & maintenant que je suis sans un sou, ils ont la barbarie de me repousser brutalement, lorsque je fais un pas vers elle. Il n'y a qu'un instant, qu'ayant osé m'en approcher malgré leurs menaces, ils ont eu l'insolence de lever contre moi le bout du fusil. Je suis obligé, pour satisfaire leur avarice & pour me mettre en état de continuer la route à pied, de vendre ici un

mauvais cheval qui m'a servi jusqu'à présent de monture.

Quoiqu'il parût faire assez tranquillement ce récit , il laissa tomber quelques larmes en le finissant. Cette aventure me parut des plus extraordinaires & des plus touchantes. Je ne vous presse pas , lui dis-je , de me découvrir le secret de vos affaires ; mais si je puis vous être utile à quelque chose , je m'offre volontiers à vous rendre service. Hélas ! reprit-il , je ne vois pas le moindre jour à l'espérance. Il faut que je me soumette à toute la rigueur de mon sort. J'irai en Amérique. J'y serai du moins libre avec ce que j'aime. J'ai écrit à un de mes Amis , qui

me fera tenir quelques secours au Havre-de-Grace. Je ne suis embarrassé que pour m'y conduire, & pour procurer à cette pauvre Créature, ajouta-t'il en regardant tristement sa Maîtresse, quelque foulagement sur la route. Hé bien, lui dis-je, je vais finir votre embarras. Voici quelque argent que je vous prie d'accepter. Je suis fâché de ne pouvoir vous servir autrement. Je lui donnai quatre louis d'or, sans que les Gardes s'en aperçussent; car je jugeois bien que s'ils lui sçavoient cette somme, ils lui vendroient plus chèrement leurs secours. Il me vint même à l'esprit de faire marché avec eux, pour obtenir au jeu-

ne Amant la liberté de parler continuellement à sa Maîtresse jusqu'au Havre. Je fis signe au Chef de s'approcher, & je lui en fis la proposition. Il en parut honteux, malgré son effronterie. Ce n'est pas, Monsieur, répondit-il d'un air embarrassé, que nous refusions de le laisser parler à cette Fille; mais il voudroit être sans cesse auprès d'elle; cela nous est incommode; il est bien juste qu'il paye pour l'incommodité. Voyons donc, lui dis-je, ce qu'il faudroit pour vous empêcher de la sentir. Il eut l'audace de me demander deux louis. Je les lui donnai sur le champ: mais prenez garde, lui dis-je, qu'il ne vous échape

quelque friponnerie ; car je vais laisser mon adresse à ce jeune homme , afin qu'il puisse m'en informer , & comptez que j'aurai le pouvoir de vous faire punir. Il m'en coûta six louis d'or. La bonne grace & la vive reconnaissance avec laquelle ce jeune Inconnu me remercia , acheverent de me persuader qu'il étoit né quelque chose , & qu'il méritoit ma libéralité. Je dis quelques mots à sa Maîtresse , avant que de sortir. Elle me répondit avec une modestie si douce & si charmante , que je ne pus m'empêcher de faire , en sortant , milles réflexions sur le caractère incompréhensible des femmes.

Etant retourné à ma Solitude, je ne fus point informé de la suite de cette aventure. Il se passa près de deux ans, qui me la firent oublier tout-à-fait; jusqu'à ce que le hazard me fit renaître l'occasion d'en apprendre à fond toutes les circonstances. J'arrivois de Londres à Calais, avec le Marquis de... mon Eleve. Nous logeâmes, si je m'en souviens bien, au Lion d'or, où quelques raisons nous obligèrent de passer le jour entier & la nuit suivante. En marchant l'après midi dans les rues, je crus appercevoir ce même jeune homme, dont j'avois fait la rencontre à Passy. Il étoit en fort mauvais équipage, & beaucoup plus pâle que je ne l'avois

Vois vû la première fois. Il portoit sur le bras un vieux portemanteau , ne faisant qu'arriver dans la Ville. Cependant , comme il avoit la physionomie trop belle pour n'être pas reconnu facilement , je le remis aussi-tôt. Il faut , dis-je au Marquis , que nous abordions ce jeune homme. Sa joye fut plus vive que toute expression , lorsqu'il m'eut remis à son tour. Ah ! Monsieur , s'écria-t'il en me baissant la main , je puis donc encore une fois vous marquer mon immortelle reconnaissance. Je lui demandai d'où il venoit. Il me répondit qu'il arrivoit , par mer , du Havre-de-Grace , où il étoit revenu de l'Amérique peu auparavant. Vous

ne me paroissez pas fort bien en argent, lui dis-je; allez-vous en au Lion d'or où je suis logé, je vous rejoindrai dans un moment. J'y retournai en effet, plein d'impatience d'apprendre le détail de son infortune & les circonstances de son voyage d'Amérique. Je lui fis mille caresses, & j'ordonnai qu'on ne le laissât manquer de rien. Il n'attendit point que je le pressasse de me raconter l'histoire de sa vie. Monsieur, me dit-il, vous en usez si noblement avec moi, que je me reprocherois comme une basse ingratitude, d'avoir quelque chose de réservé pour vous. Je veux vous apprendre, non-seulement

mes malheurs & mes peines ,
mais encore mes defordres &
mes plus honteuses foibleſſes.
Je ſuis sûr qu'en me condam-
nant , vous ne pourrez pas vous
empêcher de me plaindre.

Je dois avertir ici le Lecteur
que j'écrivis ſon hiſtoire preſ-
qu'auffi-tôt après l'avoir enten-
due , & qu'on peut ſ'assurer par
conſéquent que rien n'eſt plus
exact & plus fidèle que cette
narration. Je diſ fidèle juſques
dans la relation des réflexions
& des ſentimens , que le jeune
Avanturier exprimoit de la meil-
leure grace du monde. Voici
donc ſon récit , auquel je ne mê-
lerai , juſqu'à la fin , rien qui ne
ſoit de lui.

J'AVOIS dix-sept ans, & j'achevois mes études de Philosophie à Amiens, où mes Parens, qui font d'une des meilleures Maisons de P..... m'avoient envoyé. Je menois une vie si sage & si réglée, que mes Maîtres me propofoient pour l'exemple du College. Non que je fisse des efforts extraordinaires pour mériter cet éloge; mais j'ai l'humeur naturellement douce & tranquille : je m'appliquois à l'étude par inclination, & l'on me comptoit pour des vertus quelques marques d'aversion naturelle pour le vice. Ma naissance, le succès de mes études, & quelques agrémens extérieurs m'avoient fait connoître & esti-

mer de tous les honnêtes-gens de la Ville. J'achevai mes exercices publics avec une approbation si générale, que Monsieur l'Evêque, qui y assistoit, me proposa d'entrer dans l'Etat Ecclésiastique, où je ne manquerois pas, disoit-il, de m'attirer plus de distinction que dans l'Ordre de Malte, auquel mes Parens me destinoient. Ils me faisoient déjà porter la Croix, avec le nom de Chevalier des Grioux. Les vacances arrivant, je me préparois à retourner chez mon Pere, qui m'avoit promis de m'envoyer bientôt à l'Académie. Mon seul regret, en quittant Amiens, étoit d'y laisser un Ami, avec lequel j'avois tou-

jours été tendrement uni. Il étoit de quelques années plus âgé que moi. Nous avions été élevés ensemble ; mais le bien de sa Maison étant des plus médiocres, il étoit obligé de prendre l'Etat Ecclésiastique, & de demeurer à Amiens après moi, pour y faire les études qui conviennent à cette profession. Il avoit mille bonnes qualités. Vous le connoîtrez par les meilleures, dans la suite de mon histoire, & surtout par un zele & une générosité en amitié, qui surpassent les plus célèbres exemples de l'Antiquité. Si j'eusse alors suivi ses conseils, j'aurois toujours été sage & heureux. Si j'avois du moins profité de ses

reproches dans le précipice où mes passions m'ont entraîné ; j'aurois sauvé quelque chose du naufrage de ma fortune & de ma réputation. Mais il n'a point recueilli d'autre fruit de ses soins , que le chagrin de les voir inutiles , & quelquefois durement récompensés , par un ingrat qui s'en offensoit & qui les traitoit d'importunités.

J'avois marqué le tems de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquois-je un jour plutôt ! j'aurois porté chez mon Pere toute mon innocence. La veille même de celui que je devois quitter cette ville , étant à me promener avec mon ami , qui s'appelloit Tiberge , nous

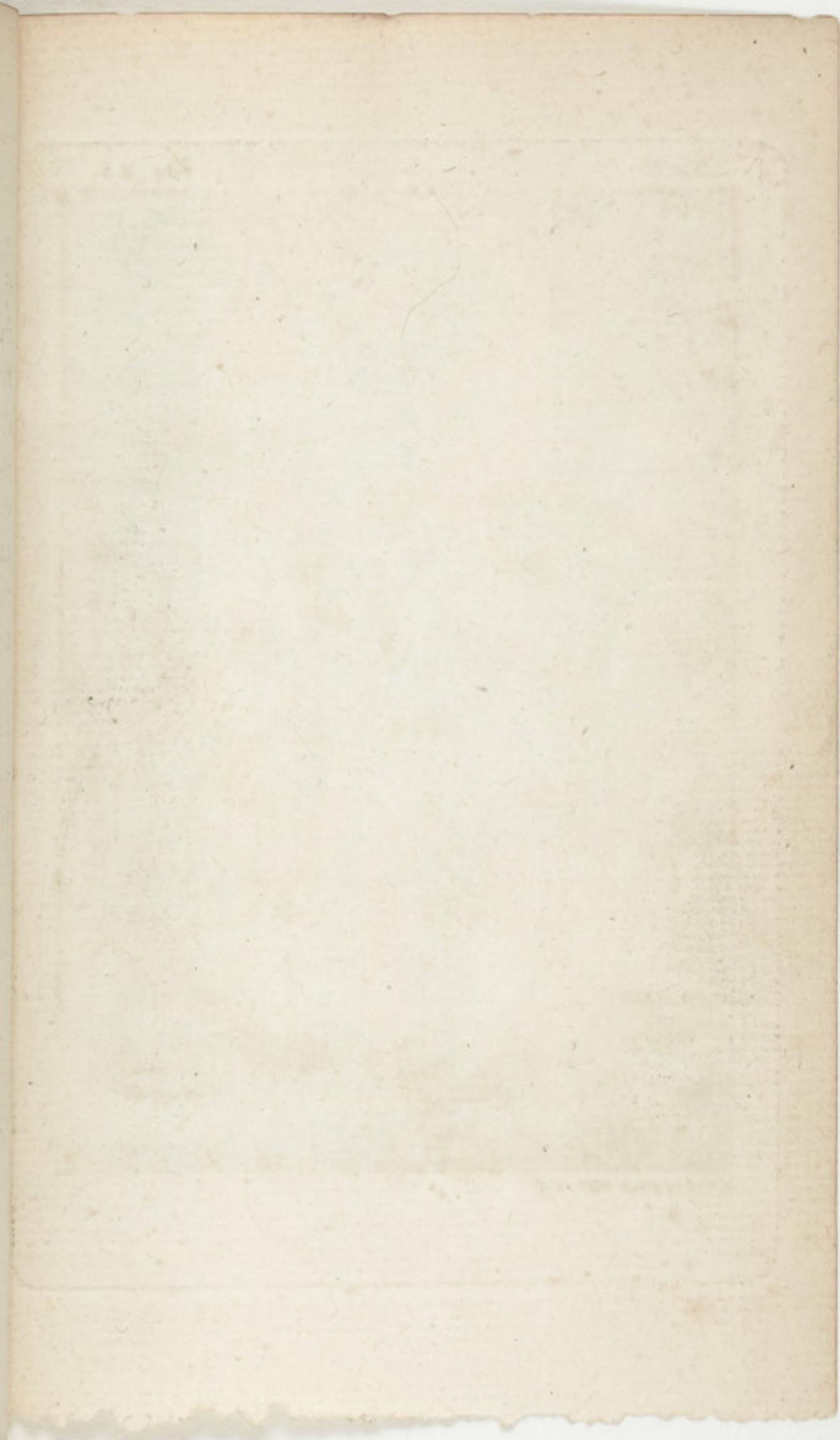
vîmes arriver le Coche d'Arras, & nous le suivîmes jusqu'à l'Hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussi-tôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paroïssoit lui servir de conducteur, s'empressoit pour faire tirer son équipage des paniers. Elle me parut si charmante, que moi, qui n'avois jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention; moi, dis-je, dont tout le monde admiroit la sagesse & la retenue, je
me

me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avois le défaut d'être excessivement timide & facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette foiblesse , je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi , elle reçut mes politesses , sans paroître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenoit à Amiens , & si elle y avoit quelques personnes de connoissance. Elle me répondit ingénûment , qu'elle y étoit envoyée par ses Parens , pour être Religieuse. L'amour me rendoit déjà si éclairé , depuis un moment qu'il étoit dans mon cœur , que je regardai ce

dessein comme un coup mortel pour mes desirs. Je lui parlai d'une maniere, qui lui fit comprendre mes sentimens ; car elle étoit bien plus expérimentée que moi : c'étoit malgré elle qu'on l'envoyoit au Couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'étoit déjà déclaré, & qui a causé dans la suite tous ses malheurs & les miens. Je combattis la cruelle intention de ses Parens, par toutes les raisons que mon amour naissant & mon éloquence scolastique purent me suggérer. Elle n'affecta, ni rigueur, ni dédain. Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle ne prévoyoit

que trop qu'elle alloit être malheureuse ; mais que c'étoit apparemment la volonté du Ciel , puisqu'il ne lui laissoit nul moyen de l'éviter. La douceur de ses regards , un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles , ou plutôt l'ascendant de ma destinée , qui m'entraînoit à ma perte , ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai que si elle vouloit faire quelque fond sur mon honneur , & sur la tendresse infinie qu'elle m'inspiroit déjà , j'emploierois ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses Parens , & pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois , en y réflé-

chiffant, d'où me venoit alors tant de hardiesse & de facilité à m'exprimer ; mais on ne feroit pas une Divinité de l'Amour, s'il n'operoit souvent des prodiges. J'ajoutai mille choses pressantes. Ma belle Inconnue sçavoit bien qu'on n'est point trompeur à mon âge : elle me confessa que si je voyois quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle croiroit m'être redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répétai que j'étois prêt à tout entreprendre ; mais n'ayant point assez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la servir, je m'en tenois à cette assurance générale, qui ne





J. J. Esquier inv. et Sc.



pouvoit être d'un grand secours pour elle & pour moi. Son vieil Argus étant venu nous rejoindre, mes espérances alloient échouer, si elle n'eût eu assez d'esprit pour suppléer à la stérilité du mien. Je fus surpris, à l'arrivée de son Conducteur, qu'elle m'appella son cousin, & que sans paroître déconcertée le moins du monde, elle me dit que puisqu'elle étoit assez heureuse pour me rencontrer à Amiens, elle remettoit au lendemain son entrée dans le Couvent, afin de se procurer le plaisir de souper avec moi. J'entrai fort bien dans le sens de cette ruse : je lui proposai de se loger dans une

Hôtellerie, dont le Maître, qui s'étoit établi à Amiens, après avoir été long-temps Cocher de mon Pere, étoit dévoué entièrement à mes ordres. Je l'y conduisis moi-même, tandis que le vieux Conducteur paroissoit un peu murmurer, & que mon ami Tiberge, qui ne comprenoit rien à cette scène, me suivoit sans prononcer une parole. Il n'avoit point entendu notre entretien. Il étoit demeuré à se promener dans la cour, pendant que je parlois d'amour à ma belle Maîtresse. Comme je redoutois sa sagesse, je me défis de lui par une commission, dont je le priai de se charger. Ainsi j'eus le plaisir, en arri-

vant à l'Auberge, d'entretenir
seule la Souveraine de mon cœur.
Je reconnus bien-tôt que j'é-
tois moins enfant que je ne le
croyois. Mon cœur s'ouvrit à
mille sentimens de plaisir, dont
je n'avois jamais eu l'idée. Une
douce chaleur se répandit dans
toutes mes veines. J'étois dans
une espece de transport, qui
m'ôta pour quelque tems la li-
berté de la voix, & qui ne
s'exprimoit que par mes yeux.
M^{lle} Manon Lescaut, c'est ainsi
qu'elle me dit qu'on la nom-
moit, parut fort satisfaite de
cet effet de ses charmes. Je
crus appercevoir qu'elle n'étoit
pas moins émûe que moi. Elle
me confessa qu'elle me trouvoit

aimable, & qu'elle feroit ravie de m'avoir obligation de sa liberté. Elle voulut ſçavoir qui j'étois, & cette connoiſſance augmenta ſon affection; parce qu'étant d'une naiſſance commune, elle ſe trouva flatée d'avoir fait la conquête d'un Amant tel que moi. Nous nous entretînmes des moyens d'être l'un à l'autre. Après quantité de réflexions, nous ne trouvâmes point d'autre voye que celle de la fuite. Il falloit tromper la vigilance du Conducteur, qui étoit un homme à ménager, quoiqu'il ne fût qu'un domestique. Nous réglâmes que je ferois préparer pendant la nuit une chaise de poſte, & que

je reviendrois de grand matin à l'Auberge, avant qu'il fût éveillé; que nous nous déroberions secretement, & que nous irions droit à Paris, où nous nous ferions marier en arrivant. J'avois environ cinquante écus, qui étoient le fruit de mes petites épargnes; elle en avoit à peu près le double. Nous nous imaginâmes, comme des enfans sans expérience, que cette somme ne finiroit jamais, & nous ne comptâmes pas moins sur le succès de nos autres mesures.

Après avoir soupé, avec plus de satisfaction que je n'en avois jamais ressenti, je me retirai pour executer notre projet. Mes

arrangemens furent d'autant plus faciles , qu'ayant eu dessein de retourner le lendemain chez mon Pere , mon petit équipage étoit déjà préparé. Je n'eus donc nulle peine à faire transporter ma malle , & à faire tenir une chaise prête pour cinq heures du matin , qui étoient le temps où les portes de la Ville devoient être ouvertes ; mais je trouvai un obstacle dont je ne me défiois point , & qui faillit de rompre entièrement mon dessein.

Tiberge , quoiqu'agé seulement de trois ans plus que moi , étoit un garçon d'un sens mûr , & d'une conduite fort réglée. Il m'aimoit avec une tendresse ex-

traordinaire. La vûe d'une aussi jolie Fille que Mademoiselle Manon, mon empressement à la conduire, & le soin que j'avois eu de me défaire de lui en l'éloignant, lui firent naître quelques soupçons de mon amour. Il n'avoit osé revenir à l'Auberge où il m'avoit laissé, de peur de m'offenser par son retour; mais il étoit allé m'attendre à mon logis, où je le trouvai en arrivant, quoiqu'il fût dix heures du soir. Sa présence me chagrina. Il s'apperçut facilement de la contrainte qu'elle me causoit. Je suis sûr, me dit-il sans déguisement, que vous méditez quelque dessein que vous me voulez cacher; je le

vois à votre air. Je lui répondis assez brusquement que je n'étois pas obligé de lui rendre compte de tous mes desseins. Non, reprit-il ; mais vous m'avez toujours traité en Ami, & cette qualité suppose un peu de confiance & d'ouverture. Il me pressa si fort & si long-temps de lui découvrir mon secret, que n'ayant jamais eu de réserve avec lui, je lui fis l'entière confiance de ma passion. Il la reçut avec une apparence de mécontentement qui me fit frémir. Je me repentis surtout de l'indiscrétion, avec laquelle je lui avois découvert le dessein de ma suite. Il me dit qu'il étoit trop parfaitement mon Ami, pour ne

pas s'y opposer de tout son pouvoir ; qu'il vouloit me représenter d'abord tout ce qu'il croyoit capable de m'en détourner ; mais que si je ne renonçois pas ensuite à cette misérable résolution , il avertiroit des personnes qui pourroient l'arrêter à coup sûr. Il me tint là-dessus un discours sérieux , qui dura plus d'un quart-d'heure , & qui finit encore par la menace de me dénoncer , si je ne lui donnois ma parole de me conduire avec plus de sagesse & de raison. J'étois au désespoir de m'être trahi si mal-à-propos. Cependant , l'Amour m'ayant ouvert extrêmement l'esprit depuis deux ou trois heures , je fis attention que

je ne lui avois pas découvert que mon dessein devoit s'exécuter le lendemain, & je résolus de le tromper à la faveur d'une équivoque. Tiberge, lui dis-je, j'ai cru jusqu'à présent que vous étiez mon Ami, & j'ai voulu vous éprouver par cette confiance. Il est vrai que j'aime, je ne vous ai pas trompé; mais pour ce qui regarde ma fuite, ce n'est point une entreprise à former au hasard. Venez me prendre demain à neuf heures; je vous ferai voir, s'il se peut, ma Maîtresse, & vous jugerez si elle mérite que je fasse cette démarche pour elle. Il me laissa seul, après mille protestations d'amitié. J'employai la nuit à mettre ordre à mes af-

faïres , & m'étant rendu à l'Hôtellerie de Mademoiselle Manon , vers la pointe du jour , je la trouvai qui m'attendoit. Elle étoit à sa fenêtré , qui donnoit sur la rue ; de sorte que m'ayant apperçu , elle vint m'ouvrir elle-même. Nous sortîmes sans bruit. Elle n'avoit point d'autre équipage que son linge , dont je me chargeai moi-même. La chaise étoit en état de partir ; nous nous éloignâmes aussi-tôt de la Ville. Je rapporterai dans la suite quelle fut la conduite de Tiberge , lorsqu'il s'apperçut que je l'avois trompé. Son zèle n'en devint pas moins ardent. Vous verrez à quel excès il le porta , & combien je devois verser de lar-

mes , en songeant quelle en a toujours été la récompense.

Nous nous hâtâmes tellement d'avancer , que nous arrivâmes à Saint-Denis avant la nuit. J'avois couru à cheval , à côté de la chaise , ce qui ne nous avoit guères permis de nous entretenir qu'en changeant de chevaux ; mais lorsque nous nous vîmes si proche de Paris , c'est - à - dire , presque en sûreté , nous prîmes le temps de nous rafraîchir , n'ayant rien mangé depuis notre départ d'Amiens. Quelque passionné que je fusse pour Mannon , elle sçut me persuader qu'elle ne l'étoit pas moins pour moi. Nous étions si peu réservés dans nos caresses , que nous n'a-

vions

vions pas la patience d'attendre que nous fussions seuls. Nos Postillons & nos Hôtes nous regardoient avec admiration ; & je remarquois qu'ils étoient surpris de voir deux enfans de notre âge , qui paroissoient s'aimer jusqu'à la fureur. Nos projets de mariage furent oubliés à Saint-Denis ; nous fraudâmes les droits de l'Eglise , & nous nous trouvâmes époux sans y avoir fait réflexion. Il est sûr que du naturel tendre & constant dont je suis , j'étois heureux pour toute ma vie , si Manon m'eût été fidèle. Plus je la connoissois , plus je découvrois en elle de nouvelles qualités aimables. Son esprit , son cœur ,

sa douceur & sa beauté , for-
moient une chaîne si forte & si
charmante, que j'aurois mis tout
mon bonheur à n'en sortir ja-
mais. Terrible changement ! Ce
qui fait mon defespoir a pû fai-
re ma félicité. Je me trouve le
plus malheureux de tous les
hommes , par cette même conf-
tance , dont je devois attendre
le plus doux de tous les sorts ,
& les plus parfaites récompen-
ses de l'Amour.

Nous prîmes un appartement
meublé à Paris. Ce fut dans la
rue V..... , & pour mon malheur
auprès de la Maison de M. de
B..... célèbre Fermier Général.
Trois semaines se passerent, pen-
dans lesquelles j'avois été si rem-

pli de ma passion, que j'avois peu songé à ma famille, & au chagrin que mon Pere avoit dû ressentir de mon absence. Cependant, comme la débauche n'avoit nulle part à ma conduite, & que Manon se comportoit aussi avec beaucoup de retenue, la tranquillité où nous vivions servit à me faire rappeler peu-à-peu l'idée de mon devoir. Je résolus de me reconcilier, s'il étoit possible, avec mon Pere. Ma Maîtresse étoit si aimable, que je ne doutai point qu'elle ne pût lui plaire, si je trouvois moyen de lui faire connoître sa sagesse & son mérite: en un mot, je me flattai d'obtenir de lui la liberté de l'épou-

ser, ayant été desabusé de l'espérance de le pouvoir sans son consentement. Je communiquai ce projet à Manon; & je lui fis entendre qu'outre les motifs de l'amour & du devoir, celui de la nécessité pouvoit y entrer aussi pour quelque chose, car nos fonds étoient extrêmement altérés, & je commençois à revenir de l'opinion qu'ils étoient inépuisables. Manon reçut froidement cette proposition. Cependant, les difficultés qu'elle y opposa n'étant prises que de sa tendresse même, & de la crainte de me perdre, si mon Pere n'entroit point dans notre dessein, après avoir connu le lieu de notre retraite, je n'eus pas le moins

dre soupçon du coup cruel qu'on se préparoit à me porter. A l'objection de la nécessité, elle répondit qu'il nous restoit encore de quoi vivre quelques semaines, & qu'elle trouveroit après cela des ressources dans l'affection de quelques Parens, à qui elle écriroit en Province. Elle adoucit son refus par des caresses si tendres & si passionnées, que moi qui ne vivois que dans elle, & qui n'avois pas la moindre défiance de son cœur, j'applaudis à toutes ses réponses & à toutes ses résolutions. Je lui avois laissé la disposition de notre bourse & le soin de payer notre dépense ordinaire. Je m'apperçus, peu après, que notre table étoit

mieux servie, & qu'elle s'étoit donné quelques ajustemens d'un prix considérable. Comme je n'ignorois pas qu'il devoit nous rester à peine douze ou quinze pistoles, je lui marquai mon étonnement de cette augmentation apparente de notre opulence. Elle me pria, en riant, d'être sans embarras. Ne vous ai-je pas promis, me dit-elle, que je trouverois des ressources? Je l'aimois avec trop de simplicité pour m'allarmer facilement.

Un jour que j'étois sorti l'après-midi, & que je l'avois avertie que je serois dehors plus long-tems qu'à l'ordinaire, je fus étonné qu'à mon retour, on me fit attendre deux ou trois

minutes à la porte. Nous n'é-tions servis que par une petite Fille, qui étoit à peu près de notre âge. Etant venue m'ou-vrir, je lui demandai pourquoi elle avoit tardé si long-temps ? Elle me répondit, d'un air em-barrassé, qu'elle ne m'avoit point entendu fraper. Je n'avois frappé qu'une fois ; je lui dis : mais si vous ne m'avez pas en-tendu, pourquoi êtes-vous donc venu m'ouvrir ? Cette question la déconcerta si fort, que n'ayant point assez de présence d'esprit pour y répondre, elle se mit à pleurer, en m'assurant que ce n'étoit point sa faute, & que Madame lui avoit défendu d'ou-vrir la porte jusqu'à ce que M.

de B..... fût sorti par l'autre escalier, qui répondoit au cabinet. Je demeurai si confus, que je n'eus point la force d'entrer dans l'appartement. Je pris le parti de descendre, sous prétexte d'une affaire, & j'ordonnai à cet enfant de dire à sa Maîtresse que je retournerois dans le moment, mais de ne pas faire connoître qu'elle m'eût parlé de M. de B.....

Ma consternation fut si grande, que je verfois des larmes en descendant l'escalier, sans sçavoir encore de quel sentiment elles partoient. J'entraî dans le premier Caffé; & m'y étant assis près d'une table, j'appuyai la tête sur mes deux mains,

pour

pour y développer ce qui se passoit dans mon cœur. Je n'osois rappeler ce que je venois d'entendre. Je voulois le considérer comme une illusion ; & je fus prêt deux ou trois fois de retourner au logis , sans marquer que j'y eusse fait attention. Il me paroissoit si impossible que Manon m'eut trahi , que je craignois de lui faire injure en la soupçonnant. Je l'adorois , cela étoit sûr ; je ne lui avois pas donné plus de preuves d'amour , que je n'en avois reçu d'elle ; pourquoi l'aurois-je accusée d'être moins sincère & moins constante que moi ? Quelle raison auroit-elle eu de me tromper ? Il n'y avoit que trois

heures qu'elle m'avoit accablé de ses plus tendres caresses , & qu'elle avoit reçu les miennes avec transport ; je ne connoissois pas mieux mon cœur que le sien. Non , non , repris-je , il n'est pas possible que Manon me trahisse. Elle n'ignore pas que je ne vis que pour elle. Elle sçait trop bien que je l'adore. Ce n'est pas-là un sujet de me haïr.

Cependant la visite & la sortie furtive de M. de B... me causoient de l'embarras. Je rappellois aussi les petites acquisitions de Manon , qui me sembloient surpasser nos richesses présentes. Cela paroïssoit sentir les libéralités d'un nouvel Amant. Et cette

confiance , qu'elle m'avoit marquée pour des ressources qui m'étoient inconnues ; j'avois peine à donner à tant d'énigmes , un sens aussi favorable que mon cœur le souhaitoit. D'un autre côté , je ne l'avois presque pas perdue de vûe , depuis que nous étions à Paris. Occupations , promenades , divertissemens , nous avions toujours été , l'un à côté de l'autre : mon Dieu ! un instant de séparation nous auroit trop affligés. Il falloit nous dire sans cesse que nous nous aimions ; nous serions morts d'inquiétude sans cela. Je ne pouvois donc m'imaginer presque un seul moment , où Manon pût s'être occupée d'un

autre que moi. A la fin, je crus avoir trouvé le dénouement de ce mystere. M. de B..., dis-je en moi-même, est un homme qui fait de grosses affaires, & qui a de grandes relations; les Parens de Manon se feront servis de cet homme, pour lui faire tenir quelque argent. Elle en a peut-être déjà reçu de lui; il est venu aujourd'hui lui en apporter encore. Elle s'est fait sans doute un jeu de me le cacher, pour me surprendre agréablement. Peut-être m'en auroit-elle parlé, si j'étois rentré à l'ordinaire, au lieu de venir ici m'affliger. Elle ne me le cachera pas du moins, lorsque je lui en parlerai moi-même.

Je me remplis si fortement de cette opinion, qu'elle eut la force de diminuer beaucoup ma tristesse. Je retournai sur le champ au logis. J'embrassai Manon avec ma tendresse ordinaire. Elle me reçut fort bien. J'étois tenté d'abord de lui découvrir mes conjectures, que je regardois plus que jamais comme certaines; je me retins, dans l'esperance qu'il lui arriveroit peut-être de me prévenir, en m'apprenant tout ce qui s'étoit passé. On nous servit à souper. Je me mis à table d'un air fort gai; mais à la lumière de la chandelle, qui étoit entre elle & moi, je crus appercevoir de la tristesse sur le

visage & dans les yeux de ma chere Maîtresse. Cette pensée m'en inspira aussi. Je remarquai que ses regards s'attachoient sur moi, d'une autre façon qu'ils n'avoient accoutumé. Je ne pouvois démêler si c'étoit de l'amour, ou de la compassion; quoiqu'il me parût que c'étoit un sentiment doux & languissant. Je la regardai avec la même attention; & peut-être n'avoit-elle pas moins de peine à juger de la situation de mon cœur par mes regards. Nous ne pensions, ni à parler, ni à manger. Enfin, je vis tomber des larmes de ses beaux yeux: perfides larmes! Ah Dieux! m'écriai-je, vous

pleurez, ma chere Manon : vous êtes affligée jusqu'à pleurer, & vous ne me dites pas un seul mot de vos peines. Elle ne me répondit que par quelques soupirs, qui augmentèrent mon inquiétude. Je me levai en tremblant ; je la conjurai, avec tous les empressements de l'Amour, de me découvrir le sujet de ses pleurs ; j'en versai moi-même, en essuyant les siens ; j'étois plus mort que vif. Un Barbare auroit été attendri des témoignages de ma douleur & de ma crainte. Dans le tems que j'étois ainsi tout occupé d'elle, j'entendis le bruit de plusieurs personnes, qui montoient l'escalier. On frappa doucement

à la porte. Manon me donna un baiser ; & s'échappant de mes bras , elle entra rapidement dans le cabinet , qu'elle ferma aussitôt sur elle. Je me figurai qu'étant un peu en désordre , elle vouloit se cacher aux yeux des Etrangers qui avoient frappé. J'allai leur ouvrir moi-même. A peine avois-je ouvert , que je me vis saisir par trois hommes , que je reconnus pour les Laquais de mon Pere. Ils ne me firent point de violence ; mais , deux d'entr'eux m'ayant pris par les bras , le troisiéme visita mes poches , dont il tira un petit couteau , qui étoit le seul fer que j'eusse sur moi. Ils me demanderent pardon de la nécessité

où ils étoient de me manquer de respect; ils me dirent naturellement qu'ils agissoient par l'ordre de mon Pere, & que mon Frere aîné m'attendoit en bas dans un carosse. J'étois si troublé, que je me laissai conduire, sans résister & sans répondre. Mon Frere étoit effectivement à m'attendre. On me mit dans le carosse, auprès de lui; & le cocher, qui avoit ses ordres, nous conduisit à grand train jusqu'à Saint Denis. Mon Frere m'embrassa tendrement; mais il ne me parla point; de sorte que j'eus tout le loisir, dont j'avois besoin, pour rêver à mon infortune.

J'y trouvai d'abord tant d'ob-

scurité, que je ne voyois pas de jour à la moindre conjecture. J'étois trahi cruellement; mais par qui? Tiberge fut le premier qui me vint à l'esprit. Traître! disois-je, c'est fait de ta vie, si mes soupçons se trouvent justes. Cependant je fis réflexion qu'il ignoroit le lieu de ma demeure, & qu'on ne pouvoit par conséquent l'avoir appris de lui. Accuser Manon, c'est de quoi mon cœur n'osoit se rendre coupable. Cette tristesse extraordinaire, dont je l'avois vûe comme accablée, ses larmes, le tendre baiser qu'elle m'avoit donné en se retirant, me paroissoient bien une énigme; mais je me sentoient porté à l'expliquer com-

me un pressentiment de notre malheur commun; & dans le tems que je me désespérois de l'accident qui m'arrachoit à elle, j'avois la crédulité de m'imaginer qu'elle étoit encore plus à plaindre que moi. Le résultat de ma méditation fut de me persuader, que j'avois été aperçu dans les rues de Paris, par quelques personnes de connoissance, qui en avoient donné avis à mon Pere. Cette pensée me consola. Je comptois d'en être quitte pour des reproches, ou pour quelques mauvais traitemens, qu'il me faudroit essuier de l'autorité paternelle. Je résolus de les souffrir avec patience, & de promettre tout ce

qu'on exigeroit de moi , pour me faciliter l'occasion de retourner plus promptement à Paris , & d'aller rendre la vie & la joie à ma chere Manon.

Nous arrivâmes , en peu de tems , à Saint Denis. Mon frere , surpris de mon silence , s'imagina que c'étoit un effet de ma crainte. Il entreprit de me consoler , en m'assurant que je n'avois rien à redouter de la sévérité de mon Pere , pourvû que je fusse disposé à rentrer doucement dans le devoir , & à mériter l'affection qu'il avoit pour moi. Il me fit passer la nuit à Saint Denis , avec la précaution de faire coucher les trois Laquais dans ma chambre. Ce qui

DE MANON LESCAUT. 61
me causa une peine sensible, fut de me voir dans la même Hôtellerie où je m'étois arrêté avec Manon, en venant d'Amiens à Paris. L'Hôte & les Domestiques me reconnurent, & devinerent en même tems la vérité de mon histoire. J'entendis dire à l'Hôte : hà ! c'est ce joli Monsieur, qui passoit, il y a six semaines, avec une petite Demoiselle qu'il aimoit si fort. Qu'elle étoit charmante ! les pauvres Enfans, comme ils se caressoient ! Pardi, c'est dommage qu'on les ait séparés. Je feignois de ne rien entendre, & je me laissois voir le moins qu'il m'étoit possible. Mon Frere avoit, à Saint Denis, une chaise à deux, dans laquelle

nous partîmes de grand matin ; & nous arrivâmes chez nous le lendemain au soir. Il vit mon Pere avant moi , pour le prévenir en ma faveur , en lui apprenant avec quelle douceur je m'étois laissé conduire ; de sorte que j'en fus reçu moins durement, que je ne m'y étois attendu. Il se contenta de me faire quelques reproches généraux , sur la faute que j'avois commise en m'absentant sans sa permission. Pour ce qui regardoit ma Maîtresse , il me dit que j'avois bien mérité ce qui venoit de m'arriver , en me livrant à une Inconnue ; qu'il avoit eu meilleure opinion de ma prudence ; mais qu'il espé-

toit que cette petite aventure me rendroit plus sage. Je ne pris ce discours, que dans le sens qui s'accordoit avec mes idées. Je remerciai mon Pere de la bonté qu'il avoit de me pardonner, & je lui promis de prendre une conduite plus soumise & plus réglée. Je triomphois au fond du cœur : car de la manière dont les choses s'arrangeoient, je ne doutois point que je n'eusse la liberté de me dérober de la maison, même avant la fin de la nuit.

On se mit à table pour souper ; on me railloit sur ma conquête d'Amiens, & sur ma fuite avec cette fidelle Maîtresse. Je reçus les coups de bonne grace,

J'étois même charmé qu'il me fût permis de m'entretenir, de ce qui m'occupoit continuellement l'esprit. Mais quelques mots, lâchés par mon Pere, me firent prêter l'oreille avec la dernière attention. Il parla de perfidie, & de service intéressé, rendu par Monsieur B . . . Je demeurai interdit, en lui entendant prononcer ce nom, & je le priai humblement de s'expliquer davantage. Il se tourna vers mon Frere, pour lui demander s'il ne m'avoit pas raconté toute l'histoire. Mon Frere lui répondit que je lui avois paru si tranquille sur la route, qu'il n'avoit pas cru que j'eusse besoin de ce remede pour me guérir

DE MANON LESCAUT. 65
guérir de ma folie. Je remarquai que mon Pere balançoit s'il acheveroit de s'expliquer. Je l'en suppliai si instamment, qu'il me satisfit, ou plutôt, qu'il m'affassina cruellement par le plus horrible de tous les récits.

Il me demanda d'abord si j'avois toujours eu la simplicité de croire, que je fusse aimé de ma Maîtresse. Je lui dis hardiment que j'en étois si sûr, que rien ne pouvoit m'en donner la moindre défiance. Ha, ha, ha, s'écria-t-il en riant de toute sa force, cela est excellent ! Tu es une jolie dupe, & j'aime à te voir dans ces sentimens-là. C'est grand dommage, mon pauvre Chevalier, de te faire entrer

dans l'Ordre de Malte , puis-
 que tu as tant de disposition à
 faire un Mari patient & com-
 mode. Il ajouta mille railleries
 de cette force , sur ce qu'il ap-
 pelloit ma sottise & ma crédulité.
 Enfin , comme je demeurois
 dans le silence , il continua de
 me dire que suivant le calcul
 qu'il pouvoit faire du tems , de-
 puis mon départ d'Amiens ,
 Manon m'avoit aimé environ
 douze jours : car, ajouta-t-il, je
 sçais que tu partis d'Amiens, le
 28 de l'autre mois ; nous som-
 mes au 29 du présent : il y en
 a onze que Monsieur B . . . m'a
 écrit ; je suppose qu'il lui en ait
 fallut huit pour lier une parfaite
 connoissance avec ta Maîtresse ;

ainsi qui ôte onze & huit, de trente-un jours qu'il y a depuis le 28 d'un mois jusqu'au 29 de l'autre, reste douze, un peu plus ou moins. Là-dessus, les éclats de rire recommencerent. J'écoutois tout avec un faiblessement de cœur, auquel j'appréhendois de ne pouvoir résister jusqu'à la fin de cette triste comédie. Tu sçauras donc, reprit mon Pere, puisque tu l'ignores, que Monsieur B... a gagné le cœur de ta Princesse; car il se mocque de moi, de prétendre me persuader que c'est par un zèle désintéressé pour mon service, qu'il a voulu te l'enlever. C'est bien d'un homme tel que lui, de qui d'ailleurs je ne suis

pas connu , qu'il faut attendre des sentimens si nobles. Il a sçu d'elle que tu es mon fils ; & pour se délivrer de tes importunités , il m'a écrit le lieu de ta demeure & le désordre où tu vivois , en me faisant entendre qu'il falloit main-forte pour s'assurer de toi. Il s'est offert de me faciliter les moyens de te saisir au collet ; & c'est par sa direction & celle de ta Maîtresse même , que ton Frere a trouvé le moment de te prendre sans verd. Félicite-toi maintenant de la durée de ton triomphe. Tu sçais vaincre assez rapidement , Chevalier ; mais tu ne sçais pas conserver tes conquêtes.

Je n'eus pas la force de soutenir plus long-tems un discours , dont chaque mot m'avoit percé le cœur. Je me levai de table , & je n'avois pas fait quatre pas pour sortir de la salle , que je tombai sur le plancher, sans sentiment & sans connoissance. On me les rappella , par de prompts secours. J'ouvris les yeux pour verser un torrent de pleurs , & la bouche pour proférer les plaintes les plus tristes & les plus touchantes. Mon Pere , qui m'a toujours aimé tendrement , s'employa avec toute son affection pour me consoler. Je l'écoutois , mais sans l'entendre. Je me jettai à ses genoux ; je le conjurai , en joi-

gnant les mains, de me laisser retourner à Paris, pour aller poignarder B... Non, disois-je, il n'a pas gagné le cœur de Manon; il lui a fait violence; il l'a séduite par un charme ou par un poison; il l'a peut-être forcée brutalement. Manon m'aime. Ne le sçais-je pas bien? Il l'aura menacée, le poignard à la main, pour la contraindre de m'abandonner. Que n'aura-t-il pas fait pour me ravir une si charmante Maîtresse! O Dieux! Dieux! feroit-il possible que Manon m'eût trahi & qu'elle eût cessé de m'aimer!

Comme je parlois toujours de retourner promptement à Paris, & que je me levois même à tous momens pour

cela , mon Pere vit bien que dans le transport où j'étois , rien ne seroit capable de m'arrêter. Il me conduisit dans une chambre haute , où il laissa deux Domestiques avec moi , pour me garder à vûe. Je ne me possédois point. J'aurois donné mille vies , pour être seulement un quart d'heure à Paris. Je compris que m'étant déclaré si ouvertement , on ne me permettroit pas aisément de sortir de ma chambre. Je mesurai , des yeux , la hauteur des fenêtrés. Ne voyant nulle possibilité de m'échapper par cette voie , je m'adressai doucement à mes deux Domestiques. Je m'engageai , par mille sermens , à faire

un jour leur fortune , s'ils vou-
loient consentir à mon évasion.
Je les pressai , je les caressai , je
les menaçai ; mais cette tentati-
ve fut encore inutile. Je perdis
alors toute espérance. Je résolus
de mourir ; & je me jettai sur
un lit , avec le dessein de ne le
quitter qu'avec la vie. Je passai
la nuit & le jour suivant , dans
cette situation. Je refusai la
nourriture qu'on m'apporta le
lendemain. Mon Pere vint me
voir l'après midi. Il eut la bonté
de flater mes peines, par les plus
douces consolations. Il m'or-
donna si absolument de manger
quelque chose , que je le fis par
respect pour ses ordres. Quelques
jours se passerent , pendant les-
quels

quels je ne pris rien qu'en sa présence & pour lui obéir. Il continuoit toujours de m'apporter les raisons qui pouvoient me ramener au bon sens, & m'inspirer du mépris pour l'infidelle Manon. Il est certain que je ne l'estimois plus ; comment aurois-je estimé la plus volage & la plus perfide de toutes les créatures ? Mais son image, les traits charmans que je portois au fond du cœur, y subsistoient toujours. Je me sentoient bien. Je puis mourir, disois - je ; je le devrois même, après tant de honte & de douleur ; mais je souffrirois mille morts, sans pouvoir oublier l'ingrate Manon.

Mon Pere étoit surpris de me

I. Part.

G

voir toujours si fortement touché. Il me connoissoit des principes d'honneur ; & ne pouvant douter que sa trahison ne me la fît mépriser , il s'imagina que ma constance venoit moins de cette passion en particulier , que d'un penchant général pour les femmes. Il s'attacha tellement à cette pensée , que ne consultant que sa tendre affection , il vint un jour m'en faire l'ouverture. Chevalier , me dit-il , j'ai eu dessein, jusqu'à présent, de te faire porter la Croix de Malte ; mais je vois que tes inclinations ne sont point tournées de ce côté-là. Tu aimes les jolies femmes. Je suis d'avis de t'en chercher une qui te plaise. Expli-

que-moi naturellement ce que tu penses là - dessus. Je lui répondis que je ne mettois plus de distinction entre les femmes, & qu'après le malheur qui venoit de m'arriver, je les détestois toutes également. Je t'en chercherai une, reprit mon Pere en souriant, qui ressemblera à Manon, & qui sera plus fidelle. Ah ! si vous avez quelque bonté pour moi, lui dis-je, c'est elle qu'il faut me rendre. Soyez sûr, mon cher Pere, qu'elle ne m'a point trahi ; elle n'est pas capable d'une si noire & si cruelle lâcheté. C'est le perfide B... qui nous trompe, vous, elle & moi. Si vous sçaviez combien elle est tendre & sincere,

si vous la connoissiez , vous l'aimeriez vous-même. Vous êtes un Enfant , repartit mon Pere. Comment pouvez - vous vous aveugler jusqu'à ce point , après ce que je vous ai raconté d'elle ? C'est elle-même , qui vous a livré à votre Frere. Vous devriez oublier jusqu'à son nom , & profiter , si vous êtes sage , de l'indulgence que j'ai pour vous. Je reconnoissois trop clairement qu'il avoit raison. C'étoit un mouvement involontaire , qui me faisoit prendre ainsi le parti de mon Infidelle. Hélas ! repris-je , après un moment de silence , il n'est que trop vrai que je suis le malheureux objet de la plus lâche de toutes les per-

fidies. Oui , continuai - je , en versant des larmes de dépit , je vois bien que je ne suis qu'un Enfant. Ma crédulité ne leur coûtoit guères à tromper. Mais je sçais bien ce que j'ai à faire pour me venger. Mon Pere voulut sçavoir quel étoit mon dessein. J'irai à Paris , lui dis-je , je mettrai le feu à la maison de B... & je le brûlerai tout vif avec la perfide Manon. Cet emportement fit rire mon Pere , & ne servit qu'à me faire garder plus étroitement dans ma prison.

J'y passai six mois entiers , pendant le premier desquels il y eut peu de changement dans mes dispositions. Tous mes sen-

timens n'étoient qu'une alternative perpétuelle de haine & d'amour, d'espérance ou de désespoir, selon l'idée sous laquelle Manon s'offroit à mon esprit. Tantôt je ne considérois en elle que la plus aimable de toutes les filles, & je languissois du desir de la revoir : tantôt je n'y appercevois qu'une lâche & perfide Maîtresse, & je faisois mille sermens de ne la chercher que pour la punir. On me donna des Livres, qui servirent à rendre un peu de tranquillité à mon ame. Je relus tous mes Auteurs. J'acquis de nouvelles connoissances. Je repris un goût infini pour l'étude. Vous verrez de quelle utilité il me fut

dans la suite. Les lumieres, que je devois à l'Amour, me firent trouver de la clarté dans quantité d'endroits d'Horace & de Virgile, qui m'avoient paru obscurs auparavant. Je fis un Commentaire amoureux sur le quatrième Livre de l'Eneïde ; je le destine à voir le jour, & je me flate que le Public en sera satisfait. Hélas ! disois - je en le faisant, c'étoit un cœur tel que le mien, qu'il falloit à la fidelle Didon.

Tiberge vint me voir un jour dans ma prison. Je fus surpris du transport avec lequel il m'embrassa. Je n'avois point encore eu de preuves de son affection, qui pûssent me la faire re-

garder autrement que comme une simple amitié de Collège, telle qu'elle se forme entre de jeunes gens qui sont à peu près du même âge. Je le trouvai si changé & si formé, depuis cinq ou six mois que j'avois passés sans le voir, que sa figure & le ton de son discours m'inspirent du respect. Il me parla en Conseiller sage, plutôt qu'en Ami d'école. Il plaignit l'égarement où j'étois tombé. Il me félicita de ma guérison, qu'il croyoit avancée; enfin il m'exhorta à profiter de cette erreur de jeunesse, pour ouvrir les yeux sur la vanité des plaisirs. Je le regardai avec étonnement. Il s'en apperçut. Mon cher Che;

DE MANON LESCAÛT. 81
valier, me dit-il, je ne vous dis rien qui ne soit solidement vrai, & dont je ne me sois convaincu par un sérieux examen. J'avois autant de penchant que vous vers la volupté; mais le Ciel m'avoit donné, en même tems, du goût pour la vertu. Je me suis servi de ma raison pour comparer les fruits de l'une & de l'autre, & je n'ai pas tardé long-tems à découvrir leurs différences. Le secours du Ciel s'est joint à mes réflexions. J'ai conçu, pour le monde, un mépris auquel il n'y a rien d'égal. Devineriez-vous ce qui m'y retient, ajouta-t-il, & ce qui m'empêche de courir à la Solitude? C'est uniquement la ten-

dre amitié que j'ai pour vous. Je connois l'excellence de votre cœur & de votre esprit ; il n'y a rien de bon dont vous ne puissiez vous rendre capable. Le poison du plaisir vous a fait écarter du chemin. Quelle perte pour la vertu ! Votre fuite d'Amiens m'a causé tant de douleur, que je n'ai pas goûté, depuis, un seul moment de satisfaction. Jugez-en par les démarches qu'elle m'a fait faire. Il me raconta qu'après s'être aperçu que je l'avois trompé, & que j'étois parti avec ma Maîtresse, il étoit monté à cheval pour me suivre ; mais qu'ayant sur lui quatre ou cinq heures d'avance, il lui avoit été im-

possible de me joindre : qu'il étoit arrivé néanmoins à Saint Denis, une demi-heure après mon départ ; qu'étant bien certain que je me ferois arrêté à Paris, il y avoit passé six semaines à me chercher inutilement ; qu'il alloit dans tous les lieux où il se flatoit de pouvoir me trouver, & qu'un jour enfin il avoit reconnu ma Maîtresse à la Comedie ; qu'elle y étoit dans une parure si éclatante, qu'il s'étoit imaginé qu'elle devoit cette fortune à un nouvel Amant ; qu'il avoit suivi son carosse jusqu'à sa maison, & qu'il avoit appris d'un Domestique, qu'elle étoit entretenue par les libéralités de Monsieur B... Je ne

m'arrêtai point là , continua-t'il
J'y retournai le lendemain, pour
apprendre d'elle-même ce que
vous étiez devenu : elle me quit-
ta brusquement, lorsqu'elle m'en-
tendit parler de vous , & je fus
obligé de revenir en Province
sans aucun autre éclaircissement.
J'y appris votre aventure & la
consternation extrême qu'elle
vous a causée ; mais je n'ai pas
voulu vous voir , sans être as-
suré de vous trouver plus tran-
quille.

Vous avez donc vû Manon ,
lui répondis-je en soupirant. Hé-
las ! vous êtes plus heureux que
moi , qui suis condamné à ne la
revoir jamais. Il me fit des re-
proches de ce soupir , qui mar-

quoit encore de la foiblesse pour elle. Il me flatta si adroitement sur la bonté de mon caractère & sur mes inclinations, qu'il me fit naître, dès cette première visite, une forte envie de renoncer comme lui à tous les plaisirs du siècle, pour entrer dans l'Etat Ecclésiastique.

Je goûtai tellement cette idée, que lorsque je me trouvais seul, je ne m'occupai plus d'autre chose. Je me rappelai les discours de M. l'Evêque d'Amiens, qui m'avoit donné le même conseil, & les présages heureux qu'il avoit formés en ma faveur, s'il m'arrivoit d'embrasser ce parti. La piété se mêla aussi dans mes considérations.

Je mènerai une vie sainte & chrétienne, disois-je ; je m'occuperai de l'Etude & de la Religion, qui ne me permettront point de penser aux dangereux plaisirs de l'Amour. Je mépriserais ce que le commun des hommes admire ; & comme je sens assez que mon cœur ne désirera que ce qu'il estime, j'aurai aussi peu d'inquiétudes que de desirs. Je formai là-dessus, d'avance, un système de vie paisible & solitaire. J'y faisois entrer une maison écartée, avec un petit bois, & un ruisseau d'eau douce au bout du jardin ; une Bibliothèque composée de Livres choisis, un petit nombre d'Amis vertueux & de bon sens, une ta-

ble propre , mais frugale & modérée. J'y joignois un commerce de Lettres , avec un Ami qui feroit son séjour à Paris , & qui m'informerait des nouvelles publiques ; moins pour satisfaire ma curiosité , que pour me faire un divertissement des folles agitations des hommes. Ne serai-je pas heureux , ajoûtois-je ? toutes mes prétentions ne seront-elles point remplies ? Il est certain que ce projet flattoit extrêmement mes inclinations. Mais , à la fin d'un si sage arrangement , je sentoie que mon cœur attendoit encore quelque chose ; & que pour n'avoir rien à désirer dans la plus charmante Solitude , il y falloit être avec Manon.

Cependant , Tiberge continuant de me rendre de fréquentes visites , dans le dessein qu'il m'avoit inspiré , je pris l'occasion d'en faire l'ouverture à mon Pere. Il me déclara que son intention étoit de laisser ses Enfans libres, dans le choix de leur condition , & que de quelque maniere que je voulusse disposer de moi , il ne se réserveroit que le droit de m'aider de ses conseils. Il m'en donna de fort sages , qui tendoient moins à me dégoûter de mon projet , qu'à me le faire embrasser avec connoissance. Le renouvellement de l'année scolastique approchoit. Je convins , avec Tiberge , de nous mettre ensemble

ble au Séminaire de S. Sulpice ; lui pour achever ses études de Théologie , & moi pour commencer les miennes. Son mérite , qui étoit connu de l'Evêque du Diocèse , lui fit obtenir de ce Prélat un Bénéfice considérable , avant notre départ.

Mon Pere , me croyant tout-à-fait revenu de ma passion , ne fit aucune difficulté de me laisser partir. Nous arrivâmes à Paris. L'habit Ecclésiastique prit la place de la Croix de Malte , & le nom d'Abbé des Griex celle de Chevalier. Je m'attachai à l'étude avec tant d'application , que je fis des progrès extraordinaires en peu de mois. J'y employois une partie de la

nuit, & je ne perdois pas un moment du jour. Ma réputation eut tant d'éclat, qu'on me félicitoit déjà sur les dignités que je ne pouvois manquer d'obtenir; & sans l'avoir sollicité, mon nom fut couché sur la feuille des Bénéfices. La piété n'étoit pas plus négligée; j'avois de la ferveur pour tous les exercices. Tiberge étoit charmé de ce qu'il regardoit comme son ouvrage, & je l'ai vû plusieurs fois répandre des larmes, en s'applaudissant de ce qu'il nommoit ma conversion. Que les résolutions humaines soient sujettes à changer, c'est ce qui ne m'a jamais causé d'étonnement; une passion les fait naître, une

autre passion peut les détruire : mais quand je pense à la sainteté de celles qui m'avoient conduit à Saint Sulpice , & à la joye intérieure que le Ciel m'y faisoit goûter en les exécutant , je suis effrayé de la facilité avec laquelle j'ai pû les rompre. S'il est vrai que les secours célestes sont à tous momens d'une force égale à celle des passions , qu'on m'explique donc par quel funeste ascendant on se trouve emporté tout d'un coup loin de son devoir , sans se trouver capable de la moindre résistance , & sans ressentir le moindre remord. Je me croyois absolument délivré des foiblesses de l'Amour. Il me sembloit que j'au-

rois préféré la lecture d'une page de S. Augustin , ou un quart d'heure de méditation chrétienne , à tous les plaisirs des sens ; sans excepter ceux qui m'auroient été offerts par Manon. Cependant un instant malheureux me fit retomber dans le précipice ; & ma chute fut d'autant plus irréparable , que me trouvant tout d'un coup au même degré de profondeur d'où j'étois sorti , les nouveaux desordres où je tombai , me portèrent bien plus loin vers le fond de l'abîme.

J'avois passé près d'un an à Paris , sans m'informer des affaires de Manon. Il m'en avoit d'abord coûté beaucoup , pour

me faire cette violence ; mais les conseils toujours présens de Tiberge, & mes propres réflexions, m'avoient fait obtenir la victoire. Les derniers mois s'étoient écoulés si tranquillement, que je me croyois sur le point d'oublier éternellement cette charmante & perfide Créature. Le tems arriva , auquel je devois foutenir un Exercice public dans l'Ecole de Théologie ; je fis prier plusieurs personnes de considération, de m'honorer de leur présence. Mon nom fut ainsi répandu dans tous les Quartiers de Paris : il alla jusqu'aux oreilles de mon Infidelle. Elle ne le reconnut pas avec certitude , sous le nom d'Abbé ; mais un reste

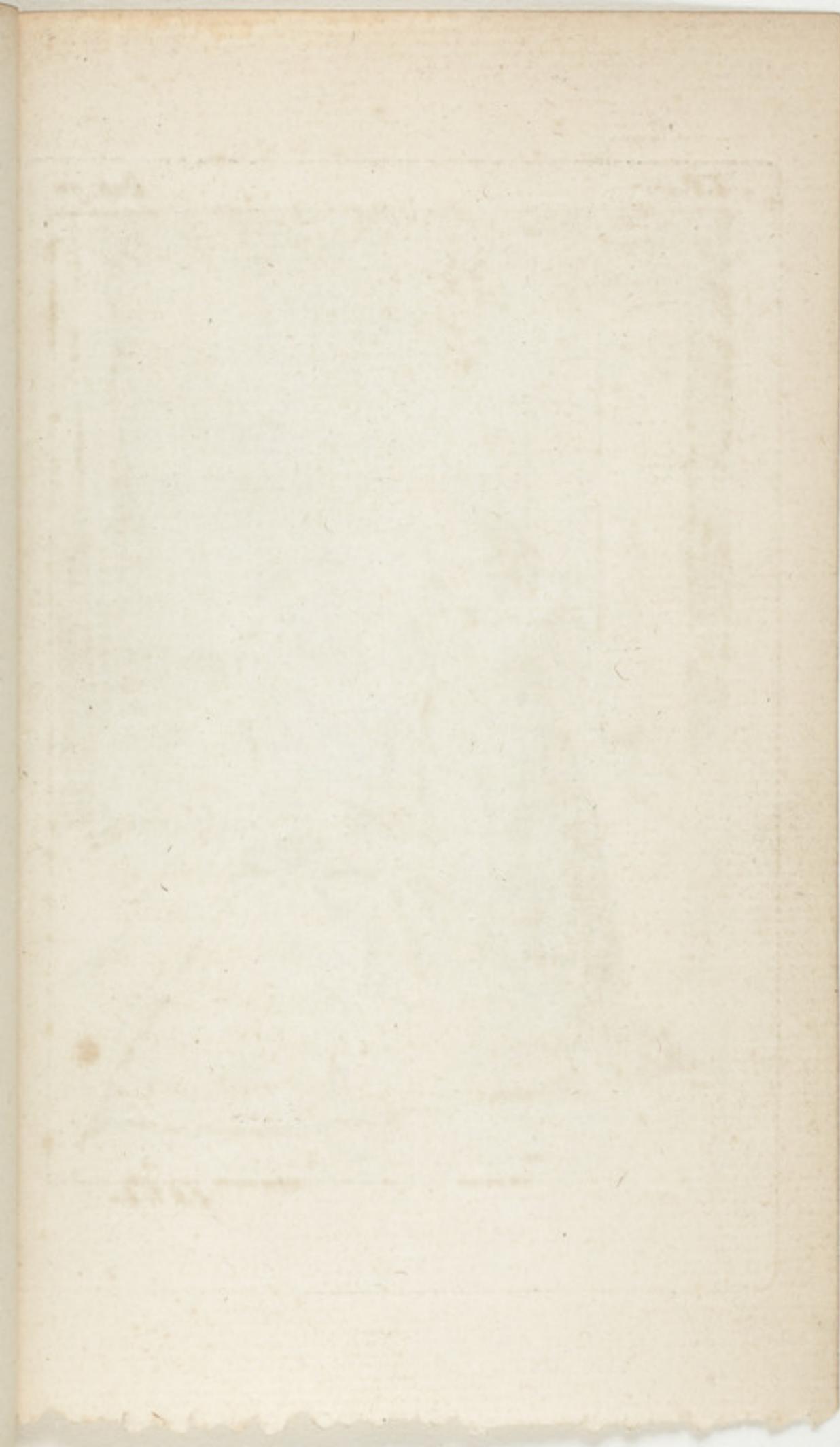
de curiosité, ou peut-être quelque repentir de m'avoir trahi, (je n'ai jamais pû démêler lequel de ces deux sentimens) lui fit prendre intérêt à un nom si semblable au mien; elle vint en Sorbonne, avec quelques autres Dames. Elle fut présente à mon Exercice; & sans doute qu'elle eut peu de peine à me remettre.

Je n'eus pas la moindre connoissance de cette visite. On sçait qu'il y a, dans ces lieux, des cabinets particuliers pour les Dames, où elles sont cachées derriere une jaloufie. Je retournai à Saint Sulpice, couvert de gloire & chargé de complimens. Il étoit six heures du

DE MANON LESCAUT. 95
soir. On vint m'avertir, un moment après mon retour, qu'une Dame demandoit à me voir. J'allai au Parloir sur le champ. Dieux ! quelle apparition surprenante ! j'y trouvai Manon. C'étoit elle ; mais plus aimable & plus brillante que je ne l'avois jamais vûe. Elle étoit dans sa dix-huitième année. Ses charmes surpassoient tout ce qu'on peut décrire. C'étoit un air si fin, si doux, si engageant ! l'air de l'Amour même. Toute sa figure me parut un enchantement.

Je demeurai interdit à sa vûe ; & ne pouvant conjecturer quel étoit le dessein de cette visite, j'attendois, les yeux baissés &

avec tremblement, qu'elle s'expliquât. Son embarras fut pendant quelque tems égal au mien; mais voyant que mon silence continuoit, elle mit la main devant ses yeux, pour cacher quelques larmes. Elle me dit, d'un ton timide, qu'elle confessoit que son infidélité méritoit ma haine; mais que s'il étoit vrai que j'eusse jamais eu quelque tendresse pour elle, il y avoit eu, aussi, bien de la dureté à laisser passer deux ans, sans prendre soin de m'informer de son sort, & qu'il y en avoit beaucoup encore à la voir dans l'état où elle étoit en ma présence, sans lui dire une parole. Le désordre de mon ame,
en





H. Gravelot inv.



J. P. Le Bas sc.

en l'écoutant , ne ſçauroit être exprimé.

Elle s'affit. Je demeurai debout , le corps à demi tourné , n'ofant l'envifager directement. Je commençai plufieurs fois une réponse , que je n'eus pas la force d'achever. Enfin , je fis un effort pour m'écrier douloureusement ; perfide Manon ! Ah ! perfide ! perfide ! Elle me répéta , en pleurant à chaudes larmes , qu'elle ne prétendoit point juſtifier ſa perfidie. Que prétendez-vous donc ? m'écriai-je encore. Je prétens mourir , répondit-elle , ſi vous ne me rendez votre cœur , fans lequel il eſt impoſſible que je vive. Demande donc ma vie, Infidelle ! repris-je



en versant moi-même des pleurs, que je m'efforçai en vain de retenir ; demande ma vie , qui est l'unique chose qui me reste à te sacrifier ; car mon cœur n'a jamais cessé d'être à toi. A peine eus-je achevé ces derniers mots, qu'elle se leva, avec transport , pour venir m'embrasser. Elle m'accabla de mille caresses passionnées. Elle m'appella par tous les noms que l'Amour invente , pour exprimer ses plus vives tendresses. Je n'y répondois encore qu'avec langueur. Quel passage, en effet, de la situation tranquille où j'avois été, aux mouvemens tumultueux que je sentojs renaître ! J'en étois épouvanté. Je frémissois, com-

me il arrive lorsqu'on se trouve la nuit dans une campagne écartée : on se croit transporté dans un nouvel ordre de choses ; on y est saisi d'une horreur secrète, dont on ne se remet qu'après avoir considéré long-tems tous les environs.

Nous nous assimes , l'un près de l'autre. Je pris ses mains dans les miennes. Ah ! Manon , lui dis-je en la regardant d'un œil triste , je ne m'étois pas attendu à la noire trahison dont vous avez payé mon amour. Il vous étoit bien facile de tromper un cœur dont vous étiez la Souveraine absolue , & qui mettoit toute sa félicité à vous plaire & à vous obéir. Dites - moi

maintenant si vous en avez trouvé d'aussi tendres & d'aussi soumis. Non, non, la Nature n'en fait guères de la même trempe que le mien. Dites - moi du moins, si vous l'avez quelquefois regretté. Quel fond dois-je faire sur ce retour de bonté, qui vous ramène aujourd'hui pour le consoler ? Je ne vois que trop que vous êtes plus charmante que jamais ; mais, au nom de toutes les peines que j'ai souffertes pour vous ! belle Manon, dites - moi si vous serez plus fidelle.

Elle me répondit des choses si touchantes sur son repentir, & elle s'engagea à la fidélité par tant de protestations & de

DE MANON LESCAUT. 101
fermens , qu'elle m'attendrit à
un degré inexprimable. Chere
Manon ! lui dis-je , avec un mê-
lange prophane d'expressions
amoureuses & théologiques ,
tu es trop adorable pour une
Créature. Je me sens le cœur em-
porté par une délectation vic-
torieuse. Tout ce qu'on dit de
la liberté , à S. Sulpice , est
une chimère. Je vais perdre ma
fortune & ma réputation pour
toi ; je le prévois bien , je lis
ma destinée dans tes beaux yeux ;
mais de quelles pertes ne ferai-
je pas consolé par ton amour !
Les faveurs de la Fortune ne me
touchent point ; la gloire me
paroît une fumée ; tous mes
projets de vie Ecclésiastique

étoient de folles imaginations ;
enfin tous les biens différens de
ceux que j'espere avec toi , font
des biens méprisables , puis-
qu'ils ne sçauroient tenir un
moment , dans mon cœur , con-
tre un seul de tes regards.

En lui promettant néanmoins
un oubli général de ses fautes ,
je voulus être informé de quelle
maniere elle s'étoit laissée sé-
duire par B . . . Elle m'apprit
que l'ayant vûe à sa fenêtrre , il
étoit devenu passionné pour elle ;
qu'il avoit fait sa déclaration
en Fermier Général, c'est-à-dire,
en lui marquant dans une Lettre
que le payement seroit propor-
tionné aux faveurs ; qu'elle avoit
capitulé d'abord , mais sans au-

DE MANON LESCAUT. 103
tre dessein que de tirer de lui
quelque somme considérable,
qui pût servir à nous faire vi-
vre commodément ; qu'il l'a-
voit éblouie par de si magnifi-
ques promesses, qu'elle s'étoit
laissée ébranler par degrés : que
je devois juger pourtant de ses
remords, par la douleur dont
elle m'avoit laissé voir des té-
moignages, la veille de notre
séparation ; que malgré l'opu-
lence dans laquelle il l'avoit
entretenu, elle n'avoit jamais
goûté de bonheur avec lui, non-
seulement parce qu'elle n'y
trouvoit point, me dit-elle, la
délicatesse de mes sentimens &
l'agrément de mes manieres,
mais parce qu'au milieu même

des plaisirs qu'il lui procuroit sans cesse, elle portoit au fond du cœur le souvenir de mon amour, & le remord de son infidélité. Elle me parla de Tiberge, & de la confusion extrême que sa visite lui avoit causée. Un coup d'épée dans le cœur, ajouta-t'elle, m'auroit moins ému le sang. Je lui tournai le dos, sans pouvoir soutenir un moment sa présence. Elle continua de me raconter, par quels moyens elle avoit été instruite de mon séjour à Paris, du changement de ma condition, & de mes Exercices de Sorbonne. Elle m'assura qu'elle avoit été si agitée, pendant la Dispute, qu'elle avoit eu beau-

coup de peine, non-seulement à retenir ses larmes, mais ses gémissemens mêmes & ses cris, qui avoient été plus d'une fois sur le point d'éclater. Enfin, elle me dit qu'elle étoit sortie de ce lieu la dernière, pour cacher son désordre, & que ne suivant que le mouvement de son cœur & l'impétuosité de ses desirs, elle étoit venue droit au Séminaire, avec la résolution d'y mourir, si elle ne me trouvoit pas disposé à lui pardonner.

Où trouver un Barbare, qu'un repentir si vif & si tendre n'eut pas touché ! pour moi, je sentis, dans ce moment, que j'aurois sacrifié pour Manon tous les

Evêchés du Monde Chrétien.
Je lui demandai quel nouvel ordre elle jugeoit à propos de mettre dans nos affaires. Elle me dit qu'il falloit sur le champ fortir du Séminaire, & remettre à nous arranger dans un lieu plus sûr. Je consentis à toutes ses volontés sans réplique. Elle entra dans son carrosse, pour aller m'attendre au coin de la rue. Je m'échappai un moment après, sans être apperçu du Portier. Je montai avec elle. Nous passâmes à la Friperie. Je repris les galons & l'épée. Mannon fournit aux frais, car j'étois sans un sou; & dans la crainte que je ne trouvasse de l'obstacle à ma sortie de S. Sul-

pice , elle n'avoit pas voulu que je retournasse un moment à ma chambre , pour y prendre mon argent. Mon trésor d'ailleurs étoit médiocre , & elle assez riche des libéralités de B pour mépriser ce qu'elle me faisoit abandonner. Nous conferâmes chez le Fripier même, sur le parti que nous allions prendre. Pour me faire valoir davantage le sacrifice qu'elle me faisoit de B elle résolut de ne pas garder avec lui le moindre ménagement. Je veux lui laisser ses meubles , me dit-elle, ils sont à lui ; mais j'emporterai, comme de justice , les bijoux , & près de soixante mille francs que j'ai tirés de lui depuis deux

ans. Je ne lui ai donné nul pouvoir sur moi, ajouta-t'elle; ainsi nous pouvons demeurer sans crainte à Paris, en prenant une Maison commode, où nous vivrons heureusement. Je lui représentai que s'il n'y avoit point de péril pour elle, il y en avoit beaucoup pour moi, qui ne manquerois point tôt ou tard d'être reconnu, & qui serois continuellement exposé au malheur que j'avois déjà effuyé. Elle me fit entendre qu'elle auroit du regret à quitter Paris. Je craignois tant de la chagriner, qu'il n'y avoit point de hazards que je ne méprisasse pour lui plaire: cependant nous trouvâmes un tempéramment raison-

nable, qui fut de louer une Maison dans quelque Village voisin de Paris, d'où il nous seroit aisé d'aller à la Ville, lorsque le plaisir ou le besoin nous y appelleroit. Nous choisîmes Chaillot, qui n'en est pas éloigné. Manon retourna sur le champ chez elle. J'allai l'attendre à la petite porte du Jardin des Thuilleries. Elle revint une heure après, dans un carosse de louage, avec une fille qui la feroit, & quelques malles, où ses habits & tout ce qu'elle avoit de précieux étoit renfermé.

Nous ne tardâmes point à gagner Chaillot. Nous logeâmes la première nuit à l'Auberge, pour nous donner le

tems de chercher une Maison, ou du moins un appartement commode. Nous en trouvâmes, dès le lendemain, un de notre goût.

Mon bonheur me parut d'abord établi d'une manière inébranlable. Manon étoit la douceur & la complaisance même. Elle avoit pour moi des attentions si délicates, que je me crus trop parfaitement dédommagé de toutes mes peines. Comme nous avions acquis tous deux un peu d'expérience, nous raisonnâmes sur la solidité de notre fortune. Soixante mille francs, qui faisoient le fond de nos richesses, n'étoient pas une somme qui pût s'étendre autant que

le cours d'une longue vie. Nous n'étions pas disposés d'ailleurs à resserrer trop notre dépense. La première vertu de Manon, non plus que la mienne, n'étoit pas l'économie. Voici le plan que je me proposai. Soixante mille francs, lui dis-je, peuvent nous soutenir pendant dix ans. Deux mille écus nous suffiront chaque année, si nous continuons de vivre à Chaillot. Nous y menerons une vie honnête, mais simple. Notre unique dépense fera pour l'entretien d'un carrosse, & pour les Spectacles. Nous nous réglerons. Vous aimez l'Opera; nous irons deux fois la semaine. Pour le jeu, nous nous bornerons tellement,

que nos pertes ne passeront jamais deux pistoles. Il est impossible que dans l'espace de dix ans, il n'arrive point de changement dans ma Famille ; mon Pere est âgé, il peut mourir. Je me trouverai du bien, & nous ferons alors au-dessus de toutes nos autres craintes.

Cet arrangement n'eût pas été la plus folle action de ma vie, si nous eussions été assez sages pour nous y assujettir constamment. Mais nos résolutions ne durèrent guères plus d'un mois. Manon étoit passionnée pour le plaisir. Je l'étois pour elle. Il nous naissoit, à tous momens, de nouvelles occasions de dépense ; & loin de regretter les sommes qu'elle

qu'elle employoit quelquefois avec profusion, je fus le premier à lui procurer tout ce que je croyois propre à lui plaire. Notre demeure de Chaillot commença même à lui devenir à charge. L'hyver approchoit ; tout le monde retournoit à la Ville, & la Campagne devenoit déserte. Elle me proposa de reprendre une Maison à Paris. Je n'y consentis point ; mais pour la satisfaire en quelque chose, je lui dis que nous pouvions y louer un appartement meublé, & que nous y passerions la nuit, lorsqu'il nous arriveroit de quitter trop tard l'Assemblée où nous allions plusieurs fois la semaine : car l'incommodité

de revenir si tard à Chaillot étoit le prétexte qu'elle apportoit pour le vouloir quitter. Nous nous donnâmes ainsi deux logemens, l'un à la Ville, & l'autre à la Campagne. Ce changement mit bien-tôt le dernier désordre dans nos affaires, en faisant naître deux aventures qui causerent notre ruine.

Manon avoit un Frere, qui étoit Garde du Corps. Il se trouva malheureusement logé, à Paris, dans la même rue que nous. Il reconnut sa Sœur, en la voyant le matin à sa fenêtré. Il accourut aussi-tôt chez nous. C'étoit un homme brutal, & sans principes d'honneur. Il entra dans notre chambre, en ju-

DE MANON LESCAUT. 115
tant horriblement ; & comme il
ſçavoit une partie des avantu-
res de ſa Sœur , il l'accabla d'in-
jures & de reproches. J'étois
forti un moment auparavant ;
ce qui fut ſans doute un bon-
heur pour lui ou pour moi , qui
n'étois rien moins que diſpoſé
à ſouffrir une injulte. Je ne re-
tournai au logis qu'après ſon
départ. La triteſſe de Manon
me fit juger qu'il s'étoit paſſé
quelque choſe d'extraordinaire.
Elle me raconta la ſcène fâ-
cheuſe qu'elle venoit d'eſſuyer ,
& les menaces brutales de ſon
Frere. J'en eus tant de reſſenti-
ment , que j'euffe couru ſur le
champ à la vengeance , ſi elle
ne m'eût arrêté par ſes larmes.

Pendant que je m'entretenois avec elle de cette aventure , le Garde du Corps rentra dans la chambre où nous étions ; sans s'être fait annoncer. Je ne l'aurois pas reçu aussi civilement que je fis , si je l'eusse connu ; mais nous ayant salués d'un air riant , il eut le tems de dire à Manon qu'il venoit lui faire des excuses de son emportement ; qu'il l'avoit crue dans le désordre , & que cette opinion avoit allumé sa colere ; mais que s'étant informé qui j'étois , d'un de nos Domestiques , il avoit appris de moi des choses si avantageuses , qu'elles lui faisoient desirer de bien vivre avec nous. Quoique cette informa-

tion, qui lui venoit d'un de mes Laquais, eût quelque chose de bizarre & de choquant, je reçus son compliment avec honnêteté. Je crus faire plaisir à Manon. Elle paroissoit charmée de le voir porté à se réconcilier. Nous le retînmes à dîner. Il se rendit en peu de momens si familier, que nous ayant entendus parler de notre retour à Chaillot, il voulut absolument nous tenir compagnie. Il fallut lui donner une place dans notre carosse. Ce fut une prise de possession; car il s'accoutuma bientôt à nous voir avec tant de plaisir, qu'il fit sa maison de la nôtre, & qu'il se rendit le maître, en quelque sorte, de tout

ce qui nous appartenoit. Il m'appelloit son Frere; & sous prétexte de la liberté fraternelle, il se mit sur le pied d'amener tous ses amis dans notre Maison de Chaillot, & de les y traiter à nos dépens. Il se fit habiller magnifiquement à nos frais. Il nous engagea même à payer toutes ses dettes. Je fermois les yeux sur cette tyrannie, pour ne pas déplaire à Manon; jusqu'à feindre de ne pas m'appercevoir qu'il tiroit d'elle, de tems en tems, des sommes considérables. Il est vrai qu'étant grand Joueur, il avoit la fidélité de lui en remettre une partie, lorsque la Fortune le favorisoit; mais la nôtre étoit trop médio-

cre, pour fournir long-tems à des dépenses si peu modérées. J'étois sur le point de m'expliquer fortement avec lui, pour nous délivrer de ses importunités; lorsqu'un funeste accident m'épargna cette peine, en nous en causant une autre qui nous abîma sans ressource.

Nous étions demeurés un jour à Paris, pour y coucher, comme il nous arrivoit fort souvent. La Servante, qui restoit seule à Chaillot dans ces occasions, vint m'avertir le matin que le feu avoit pris pendant la nuit dans ma Maison, & qu'on avoit eu beaucoup de difficulté à l'éteindre. Je lui demandai si nos meubles avoient souffert quel-

que dommage : elle me répondit qu'il y avoit eu une si grande confusion , causée par la multitude d'Etrangers qui étoient venus au secours , qu'elle ne pouvoit être assurée de rien. Je tremblai pour notre argent , qui étoit renfermé dans une petite caisse. Je me rendis promptement à Chaillot. Diligence inutile ; la caisse avoit déjà disparu. J'éprouvai alors qu'on peut aimer l'argent sans être avare. Cette perte me pénétra d'une si vive douleur , que j'en pensai perdre la raison. Je compris tout d'un coup à quels nouveaux malheurs j'allois me trouver exposé. L'indigence étoit le moindre. Je connoissois Ma-

non ;

non ; je n'avois déjà que trop éprouvé que quelque fidelle & quelque attachée qu'elle me fût dans la bonne fortune , il ne falloit pas compter sur elle dans la misere. Elle aimoit trop l'abondance & les plaisirs pour me les sacrifier : je la perdrai , m'écriai-je. Malheureux Chevalier ! tu vas donc perdre encore tout ce que tu aimes ! Cette pensée me jetta dans un trouble si affreux , que je balançai , pendant quelques momens , si je ne ferois pas mieux de finir tous mes maux par la mort. Cependant je conservai assez de présence d'esprit , pour vouloir examiner auparavant s'il ne me restoit nulle ressource. Le Ciel me fit

naître une idée , qui arrêta mon désespoir. Je crus qu'il ne me seroit pas impossible de cacher notre perte à Manon , & que par industrie , ou par quelque faveur du hazard , je pourrois fournir assez honnêtement à son entretien , pour l'empêcher de sentir la nécessité. J'ai compté , disois-je pour me consoler , que vingt mille écus nous suffiroient pendant dix ans : supposons que les dix ans soient écoulés , & que nul des changemens , que j'espérois , ne soit arrivé dans ma Famille. Quel parti prendrois - je ? Je ne le sçais pas trop bien ; mais ce que je ferois alors , qui m'empêche de le faire aujourd'hui.

d'hui ? Combien de personnes vivent à Paris, qui n'ont ni mon esprit, ni mes qualités naturelles, & qui doivent néanmoins leur entretien à leurs talens, tels qu'ils les ont ? La Providence, ajoûtois-je en réfléchissant sur les différens Etats de la vie, n'a-t'elle pas arrangé les choses fort sagement ? La plupart des Grands & des Riches sont des Sots ? cela est clair à qui connoît un peu le monde. Or il y a là-dedans une justice admirable. S'ils joignoient l'esprit aux richesses, ils seroient trop heureux, & le reste des hommes trop misérable. Les qualités du corps & de l'ame sont accordées à ceux-ci, com-

me des moyens pour se tirer de la misere & de la pauvreté. Les uns prennent part aux richesses des Grands , en servant à leurs plaisirs ; ils en font des dupes : d'autres servent à leur instruction , ils tâchent d'en faire d'honnêtes gens : il est rare, à la vérité, qu'ils y réussissent ; mais ce n'est pas là le but de la divine Sageſſe : ils tirent toujours un fruit de leurs ſoins, qui est de vivre aux dépens de ceux qu'ils instruisent ; & de quelque façon qu'on le prenne , c'est un fond excellent de revenu pour les Petits, que la sottise des Riches & des Grands.

Ces pensées me remirent un peu le cœur & la tête. Je réso-

lus d'abord d'aller consulter M. Lescaut, Frere de Manon. Il connoissoit parfaitement Paris; & je n'avois eu que trop d'occasions de reconnoître, que ce n'étoit ni de son bien, ni de la paye du Roy, qu'il tiroit son plus clair revenu. Il me restoit à peine vingt pistoles, qui s'étoient trouvées heureusement dans ma poche. Je lui montrai ma bourse, en lui expliquant mon malheur & mes craintes; & je lui demandai s'il y avoit pour moi un parti à choisir, entre celui de mourir de faim, ou de me casser la tête de désespoir. Il me répondit que se casser la tête étoit la ressource des Sots: pour mourir de faim,

qu'il y avoit quantité de gens d'esprit qui s'y voyoient réduits, quand ils ne vouloient pas faire usage de leurs talens ; que c'étoit à moi d'examiner de quoi j'étois capable ; qu'il m'assuroit de son secours & de ses conseils, dans toutes mes entreprises.

Cela est bien vague , M. Lescout , lui dis-je : mes besoins demanderoient un remede plus présent ; car que voulez-vous que je dise à Manon ? A propos de Manon , reprit-il ; qu'est-ce qui vous embarrasse ? N'avez-vous pas toujours , avec elle , de quoi finir vos inquiétudes quand vous le voudrez ? Une Fille , comme elle , devoit nous entretenir , vous , elle & moi. Il

me coupa la réponse que cette impertinence méritoit, pour continuer de me dire qu'il me garantissoit avant le soir mille écus à partager entre nous, si je voulois suivre son conseil; qu'il connoissoit un Seigneur, si libéral sur le chapitre des Plaisirs, qu'il étoit sûr que mille écus ne lui coûteroient rien, pour obtenir les faveurs d'une Fille telle que Manon. Je l'arrêtai. J'avois meilleure opinion de vous, lui répondis-je; je m'étois figuré que le motif que vous aviez eu pour m'accorder votre amitié, étoit un sentiment tout opposé à celui où vous êtes maintenant. Il me confessa impudemment qu'il avoit toujours

pensé de même , & que sa Sœur ayant une fois violé les loix de son sexe , quoiqu'en faveur de l'homme qu'il aimoit le plus , il ne s'étoit reconcilié avec elle , que dans l'espérance de tirer parti de sa mauvaise conduite. Il me fut aisé de juger que jusqu'alors , nous avions été ses dupes. Quelque émotion néanmoins que ce discours m'eût causé , le besoin que j'avois de lui m'obligea de répondre en riant , que son conseil étoit une dernière ressource , qu'il falloit remettre à l'extrémité. Je le priai de m'ouvrir quelque autre voye. Il me proposa de profiter de ma jeunesse , & de la figure avantageuse que j'avois reçue de la

Nature , pour me mettre en liaison avec quelque Dame vieille & libérale. Je ne goûtai pas non plus ce parti , qui m'auroit rendu infidèle à Manon. Je lui parlai du Jeu, comme du moyen le plus facile , & le plus convenable à ma situation. Il me dit que le Jeu , à la vérité, étoit une ressource ; mais que cela demandoit d'être expliqué : qu'entreprendre de jouer simplement, avec les espérances communes , c'étoit le vrai moyen d'achever ma perte : que de prétendre exercer seul , & sans être soutenu , les petits moyens qu'un habile homme employe pour corriger la Fortune , étoit un métier trop dangereux : qu'il y

avoit une troisieme voie, qui étoit celle de l'Association; mais que ma jeunesse lui faisoit craindre, que Messieurs les Confédérés ne me jugeassent point encore les qualités propres à la Ligue. Il me promit néanmoins ses bons offices auprès d'eux; & ce que je n'aurois pas attendu de lui, il m'offrit quelque argent, lorsque je me trouverois pressé du besoin. L'unique grace que je lui demandai, dans les circonstances, fut de ne rien apprendre à Manon de la perte que j'avois faite, & du sujet de notre conversation.

Je sortis de chez lui, moins satisfait encore que je n'y étois entré. Je me repentis même de

lui avoir confié mon secret. Il n'avoit rien fait, pour moi, que je n'eusse pû obtenir de même, sans cette ouverture; & je craignois mortellement qu'il ne manquât à la promesse qu'il m'avoit faite, de ne rien découvrir à Manon. J'avois lieu d'appréhender aussi, par la déclaration de ses sentimens, qu'il ne formât le dessein de tirer parti d'elle, suivant ses propres termes, en l'enlevant de mes mains; ou du moins, en lui conseillant de me quitter, pour s'attacher à quelque Amant plus riche & plus heureux. Je fis là-dessus mille réflexions, qui n'aboutirent qu'à me tourmenter & à renouveler le désespoir où

j'avois été le matin. Il me vint plusieurs fois à l'esprit d'écrire à mon Pere , & de feindre une nouvelle conversion , pour obtenir de lui quelque secours d'argent : mais je me rappelai aussi-tôt que malgré toute sa bonté , il m'avoit resserré six mois dans une étroite prison , pour ma premiere faute ; j'étois bien sûr qu'après un éclat , tel que l'avoit dû causer ma fuite de S. Sulpice , il me traiteroit beaucoup plus rigoureusement. Enfin , cette confusion de pensées en produisit une , qui remit le calme tout d'un coup dans mon esprit , & que je m'étonnai de n'avoir pas eue plutôt. Ce fut de recourir à mon

ami Tiberge, dans lequel j'étois bien certain de retrouver toujours le même fond de zèle & d'amitié. Rien n'est plus admirable, & ne fait plus d'honneur à la vertu, que la confiance avec laquelle on s'adresse aux personnes dont on connoît parfaitement la probité. On sent qu'il n'y a point de risque à courir. Si elles ne sont pas toujours en état d'offrir du secours, on est sûr qu'on en obtiendra du moins de la bonté & de la compassion. Le cœur, qui se ferme avec tant de soin au reste des hommes, s'ouvre naturellement en leur présence, comme une fleur s'épanouit à la lumière du Soleil, dont elle n'a

tend qu'une douce influence.

Je regardai comme un effet de la protection du Ciel, de m'être souvenu si à propos de Tiberge, & je résolus de chercher les moyens de le voir, avant la fin du jour. Je retournai sur le champ au logis, pour lui écrire un mot, & lui marquer un lieu propre à notre entretien. Je lui recommandois le silence & la discretion, comme un des plus importans services qu'il pût me rendre, dans la situation de mes affaires. La joye, que l'espérance de le voir m'inspiroit, effaça les traces du chagrin, que Manon n'auroit pas manqué d'appercevoir sur mon visage. Je lui parlai de notre

DE MANON LESCAUT. 135
malheur de Chaillot, comme
d'une bagatelle, qui ne devoit
point l'allarmer; & Paris étant
le lieu du monde où elle se
voyoit avec le plus de plaisir,
elle ne fut pas fâchée de m'en-
tendre dire qu'il étoit à propos
d'y demeurer, jusqu'à ce qu'on
eût réparé, à Chaillot, quel-
ques legers effets de l'incendie.
Une heure après, je reçus la
réponse de Tiberge, qui me
promettoit de se rendre au lieu
de l'assignation. J'y courus avec
impatience. Je sentoits néan-
moins quelque honte, d'aller pa-
roître aux yeux d'un Ami, dont
la seule présence devoit être un
reproche de mes désordres;
mais l'opinion que j'avois de la

bonté de son cœur , & l'intérêt de Manon , soutinrent ma hardiesse.

Je l'avois prié de se trouver au Jardin du Palais Royal. Il y étoit avant moi. Il vint m'embrasser , aussi-tôt qu'il m'eût aperçu. Il me tint serré long-tems entre ses bras , & je sentis mon visage mouillé de ses larmes. Je lui dis que je ne me présentois à lui qu'avec confusion , & que je portois dans le cœur un vif sentiment de mon ingratitude ; que la première chose dont je le conjurois , étoit de m'apprendre s'il m'étoit encore permis de le regarder comme mon Ami , après avoir mérité si justement de perdre son
son

son estime & son affection. Il me répondit, du ton le plus tendre, que rien n'étoit capable de le faire renoncer à cette qualité; que mes malheurs mêmes, & si je lui permettois de le dire, mes fautes & mes désordres, avoient redoublé sa tendresse pour moi; mais que c'étoit une tendresse mêlée de la plus vive douleur, telle qu'on la sent pour une personne chère, qu'on voit toucher à sa perte sans pouvoir la secourir.

Nous nous assimes sur un banc. Hélas! lui dis-je, avec un soupir parti du fond du cœur, votre compassion doit être excessive, mon cher Tiberge, si vous m'assurez qu'elle est égale

à mes peines. J'ai honte de vous les laisser voir ; car je confesse que la cause n'en est pas glorieuse : mais l'effet en est si triste, qu'il n'est pas besoin de m'aimer autant que vous faites, pour en être attendri. Il me demanda, comme une marque d'amitié, de lui raconter sans déguisement ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Saint Sulpice. Je le fatisis ; & loin d'alterer quelque chose à la vérité, ou de diminuer mes fautes pour les faire trouver plus excusables, je lui parlai de ma passion avec toute la force qu'elle m'inspiroit. Je la lui représentai comme un de ces coups particuliers du Destin, qui s'attache

à la ruine d'un Misérable, & dont il est aussi impossible à la Vertu de se défendre, qu'il l'a été à la Sagesse de les prévoir. Je lui fis une vive peinture de mes agitations, de mes craintes, du désespoir où j'étois deux heures avant que de le voir, & de celui dans lequel j'allois retomber, si j'étois abandonné par mes Amis aussi impitoyablement que par la Fortune; enfin j'attendris tellement le bon Tiberge, que je le vis aussi affligé par la compassion, que je l'étois par le sentiment de mes peines. Il ne se laissoit point de m'embrasser, & de m'exhorter à prendre du courage & de la consolation; mais comme il supposoit toujours qu'il fal-

loit me séparer de Manon , je lui fis entendre nettement que c'étoit cette séparation même , que je regardois comme la plus grande de mes infortunes ; & que j'étois disposé à souffrir , non-seulement le dernier excès de la misere , mais la mort la plus cruelle , avant que de recevoir un remede plus insupportable que tous mes maux ensemble.

Expliquez - vous donc , me dit-il : quelle espece de secours suis-je capable de vous donner , si vous vous révoltez contre toutes mes propositions ? Je n'osois lui déclarer que c'étoit de sa bourse que j'avois besoin. Il le comprit pourtant à la fin ; &

m'ayant confessé qu'il croiois m'entendre, il demeura quelque tems suspendu, avec l'air d'une personne qui balance. Ne croyez pas, reprit-il bien-tôt, que ma rêverie vienne d'un refroidissement de zèle & d'amitié. Mais à quelle alternative me réduisez-vous, s'il faut que je vous refuse le seul secours que vous voulez accepter, ou que je blesse mon devoir en vous l'accordant ? car n'est-ce pas prendre part à votre désordre, que de vous y faire perséverer ? Cependant, continua-t-il après avoir réfléchi un moment, je m'imagine que c'est peut-être l'état violent où l'indigence vous jette, qui ne vous laisse pas

assez de liberté pour choisir le meilleur parti ; il faut un esprit tranquille , pour goûter la sagesse & la vérité. Je trouverai le moyen de vous faire avoir quelque argent. Permettez-moi, mon cher Chevalier , ajouta-t-il en m'embrassant, d'y mettre seulement une condition ; c'est que vous m'apprendrez le lieu de votre demeure , & que vous souffrirez que je fasse du moins mes efforts pour vous ramener à la vertu , que je sçais que vous aimez , & dont il n'y a que la violence de vos passions qui vous écarte. Je lui accordai sincèrement tout ce qu'il souhaitoit , & je le priai de plaindre la malignité de mon sort , qui me fai-

soit profiter si mal des conseils d'un Ami si vertueux. Il me mena aussi-tôt chez un Banquier de sa connoissance , qui m'avança cent pistoles sur son billet ; car il n'étoit rien moins qu'en argent comptant. J'ai déjà dit qu'il n'étoit pas riche. Son Bénéfice valoit mille écus ; mais comme c'étoit la première année qu'il le possédoit , il n'avoit encore rien touché du revenu : c'étoit sur les fruits futurs qu'il me faisoit cette avance.

Je sentis tout le prix de sa générosité. J'en fus touché, jusqu'au point de déplorer l'aveuglement d'un amour fatal , qui me faisoit violer tous les devoirs. La Vertu eut assez de for-

ce, pendant quelques momens, pour s'élever dans mon cœur contre ma passion, & j'aperçus du moins, dans cet instant de lumière, la honte & l'indignité de mes chaînes. Mais ce combat fut léger & dura peu. La vûe de Manon m'auroit fait précipiter du Ciel; & je m'étonnai, en me retrouvant près d'elle, que j'eusse pû traiter un moment de honteuse, une tendresse si juste pour un objet si charmant.

Manon étoit une Créature d'un caractère extraordinaire. Jamais fille n'eut moins d'attachement qu'elle pour l'argent; mais elle ne pouvoit être tranquille un moment, avec la crainte d'en manquer. C'étoit du plaisir

plaisir & des passe-tems qu'il lui falloit. Elle n'eut jamais voulu toucher un sou, si l'on pouvoit se divertir sans qu'il en coûtât. Elle ne s'informoit pas même quel étoit le fond de nos richesses, pourvû qu'elle pût passer agréablement la journée; de sorte que n'étant, ni excessivement livrée au jeu, ni capable d'être éblouie par le faste des grandes dépenses, rien n'étoit plus facile que de la satisfaire, en lui faisant naître tous les jours des amusemens de son goût. Mais c'étoit une chose si nécessaire pour elle, d'être ainsi occupée par le plaisir, qu'il n'y avoit pas le moindre fond à faire, sans cela, sur son humeur & sur

ses inclinations. Quoiqu'elle m'aimât tendrement, & que je fusse le seul, comme elle en convenoit volontiers, qui pût lui faire goûter parfaitement les douceurs de l'Amour, j'étois presque certain que sa tendresse ne tiendrait point contre de certaines craintes. Elle m'auroit préféré à toute la terre, avec une fortune médiocre; mais je ne doutois nullement qu'elle ne m'abandonnât pour quelque nouveau B... lorsqu'il ne me resteroit que de la constance & de la fidélité à lui offrir. Je résolus donc de régler si bien ma dépense particulière, que je fusse toujours en état de fournir aux siennes, & de me

priver plutôt de mille choses nécessaires que de la borner même pour le superflu. Le carrosse m'effrayoit plus que tout le reste, car il n'y avoit point d'apparence de pouvoir entretenir des chevaux & un Cocher. Je découvris ma peine à M. Lescaut. Je ne lui avois point caché que j'eusse reçu cent pistoles d'un Ami. Il me répéta que si je voulois tenter le hazard du jeu, il ne désespéroit point qu'en sacrifiant de bonne grace une centaine de francs, pour traiter ses Associés, je ne pusse être admis, à sa recommandation, dans la Ligue de l'Industrie. Quelque répugnance que j'eusse à tromper, jeme laissai en-

traîner par une cruelle nécessité.

M. Lescaut me présenta, le soir même, comme un de ses Varens. Il ajoûta que j'étois d'autant mieux disposé à réussir, que j'avois besoin des plus grandes faveurs de la Fortune. Cependant, pour faire connoître que ma misere n'étoit pas celle d'un homme de néant, il leur dit que j'étois dans le dessein de leur donner à souper. L'offre fut acceptée. Je les traitai magnifiquement. On s'entretint long-tems de la gentillesse de ma figure, & de mes heureuses dispositions. On prétendit qu'il y avoit beaucoup à esperer de moi, parce qu'ayant quelque chose, dans la phisionomie,

qui sentoit l'honnête homme, personne ne se défieroit de mes artifices. Enfin, on rendit graces à M. Lescaut d'avoir procuré, à l'Ordre, un Novice de mon mérite, & l'on chargea un des Chevaliers de me donner, pendant quelques jours, les instructions nécessaires. Le principal Théâtre de mes exploits devoit être l'Hôtel de Transilvanie, où il y avoit une table de Pharaon dans une Salle, & divers autres Jeux de Cartes & de Dez dans la Galerie. Cette Académie se tenoit au profit de M. le Prince de R... qui demeuroit alors à Clagny, & la plûpart de ses Officiers étoient de notre Société. Le dirai-je à ma honte ? je profi-

rai, en peu de tems, des leçons de mon Maître. J'acquis sur tout beaucoup d'habileté à faire une volte-face, à filer la carte; & m'aidant fort bien d'une longue paire de manchettes, j'escamotois assez légèrement pour tromper les yeux des plus habiles, & ruiner sans affectation quantité d'honnêtes Joueurs. Cette adresse extraordinaire hâta si fort les progrès de ma fortune, que je me trouvai en peu de semaines des sommes considérables, outre celles que je partageois de bonne foi avec mes Associés. Je ne craignis plus, alors, de découvrir à Manon notre perte de Chaillot; & pour la consoler, en lui apprenant cette fâcheuse

DE MANON LESCAUT. 151
en lui apprenant cette fâcheuse
nouvelle, je louai une Maison gar-
nie, où nous nous établîmes avec
un air d'opulence & de sécurité.

Tiberge n'avoit pas manqué,
pendant ce tems-là, de me ren-
dre de fréquentes visites. Sa mo-
rale ne finissoit point. Il recom-
mençoit sans cesse à me repré-
senter le tort que je faisois à ma
conscience, à mon honneur &
à ma fortune. Je recevois ses
avis avec amitié; & quoique je
n'eusse pas la moindre disposi-
tion à les suivre, je lui sçavois
bon gré de son zèle, parce que
j'en connoissois la source. Quel-
quefois je le raillois agréable-
ment, dans la présence même de
Manon; & je l'exhortois à n'être

pas plus scrupuleux qu'un grand nombre d'Evêques & d'autres Prêtres, qui sçavent accorder fort bien une Maîtresse avec un Bénéfice. Voyez, lui disois-je, en lui montrant les yeux de la mienne; & dites-moi s'il y a des fautes qui ne soient pas justifiées par une si belle cause. Il prenoit patience. Il la poussa même assez loin: mais lorsqu'il vit que mes richesses augmentoient, & que non-seulement je lui avois restitué ses cent pistoles, mais qu'ayant loué une nouvelle Maison & doublé ma dépense, j'allois me replonger plus que jamais dans les plaisirs, il changea entièrement de ton & de manieres.

Il se plaignit de mon endurcissement ; il me menaça des châtimens du Ciel , & il me prédit une partie des malheurs qui ne tarderent guères à m'arriver. Il est impossible , me dit-il , que les richesses qui servent à l'entretien de vos désordres , vous soient venues par des voyes légitimes. Vous les avez acquises injustement ; elles vous seront ravies de même. La plus terrible punition de Dieu seroit de vous en laisser jouir tranquillement. Tous mes conseils , ajoûta-t-il , vous ont été inutiles ; je ne prévois que trop qu'ils vous seroient bien-tôt importuns. Adieu , ingrat & foible Ami. Puissent vos crimi-

nels plaisirs s'évanouir comme une ombre ! Puisse votre fortune & votre argent , périr sans ressource ; & vous , rester seul & nud , pour sentir la vanité des biens qui vous ont follement enivré ! C'est alors que vous me trouverez disposé à vous aimer & à vous servir ; mais je romps aujourd'hui tout commerce avec vous , & je déteste la vie que vous menez. Ce fut dans ma chambre , aux yeux de Manon , qu'il me fit cette harangue Apostolique. Il se leva pour se retirer. Je voulus le retenir ; mais je fus arrêté par Manon , qui me dit , que c'étoit un fou qu'il falloit laisser sortir.

Son discours ne laissa pas de

faire quelque impression sur moi. Je remarque ainsi les diverses occasions où mon cœur sentit un retour vers le bien, parce que c'est à ce souvenir que j'ai dû ensuite une partie de ma force, dans les plus malheureuses circonstances de ma vie. Les caresses de Manon dissipèrent, en un moment, le chagrin que cette scène m'avoit causé. Nous continuâmes de mener une vie, toute composée de plaisir & d'amour. L'augmentation de nos richesses redoubla notre affection. Venus & la Fortune n'avoient point d'Esclaves plus heureux & plus tendres. Dieux ! pourquoi nommer le Monde un lieu de mi-

seres, puisqu'on y peut goûter de si charmantes délices! Mais hélas! leur foible est de passer trop vite. Quelle autre félicité voudroit-on se proposer, si elles étoient de nature à durer toujours? Les nôtres eurent le fort commun, c'est-à-dire, de durer peu, & d'être suivies par des regrets amers. J'avois fait au Jeu des gains si considérables, que je pensois à placer une partie de mon argent. Mes Domestiques n'ignoroient pas mes succès; sur-tout mon Valet de chambre, & la Suivante de Manon, devant lesquels nous nous entretenions souvent sans défiance. Cette Fille étoit jolie. Mon Valet en étoit amoureux.

Ils avoient à faire à des Maîtres jeunes & faciles , qu'ils s'imaginèrent pouvoir tromper aisément. Ils en conçurent le dessein, & ils l'exécuterent si malheureusement pour nous , qu'ils nous mirent dans un état dont il ne nous a jamais été possible de nous relever.

M. Lescaut nous ayant un jour donné à souper , il étoit environ minuit , lorsque nous retournâmes au Logis. J'appellai mon Valet , & Manon sa Femme de Chambre ; ni l'un ni l'autre ne parurent. On nous dit qu'ils n'avoient point été vûs dans la Maison depuis huit heures , & qu'ils étoient sortis après avoir fait transporter quelques caisses.

suivant les ordres qu'ils disoient avoir reçus de moi. Je pressentis une partie de la vérité ; mais je ne formai point de soupçons , qui ne fussent surpassés par ce que j'apperçus en entrant dans ma chambre. La serrure de mon cabinet avoit été forcée , & mon argent enlevé , avec tous mes habits. Dans le tems que je réfléchissois seul , sur cet accident , Manon vint , toute effrayée , m'apprendre qu'on avoit fait le même ravage dans son appartement. Le coup me parut si cruel , qu'il n'y eut qu'un effort extraordinaire de raison , qui m'empêcha de me livrer aux cris & aux pleurs. La crainte de communiquer mon désespoir

à Manon me fit affecter de prendre un visage tranquille. Je lui dis, en badinant, que je me vengerois sur quelque dupe, à l'Hôtel de Transilvanie. Cependant elle me sembla si sensible à notre malheur, que sa tristesse eut bien plus de force pour m'affliger, que ma joie feinte n'en avoit eu pour l'empêcher d'être trop abbatue. Nous sommes perdus, me dit-elle, les larmes aux yeux. Je m'efforçai en vain de la consoler par mes caresses. Mes propres pleurs trahissoient mon désespoir & ma consternation. En effet, nous étions ruinés si absolument, qu'il ne nous restoit pas une chemise.

Je pris le parti d'envoyer cher-

cher sur le champ M. Lescaut. Il me conseilla d'aller, à l'heure même, chez M. le Lieutenant de Police & M. le Grand Prévôt de Paris. J'y allai; mais ce fut pour mon plus grand malheur; car outre que cette démarche, & celles que je fis faire à ces deux Officiers de Justice, ne produisirent rien, je donnai le tems à Lescaut d'entretenir sa Sœur, & de lui inspirer pendant mon absence une horrible résolution. Il lui parla de M. de G.... M... vieux Voluptueux, qui payoit prodigement les plaisirs, & il lui fit envisager tant d'avantages à se mettre à sa solde, que troublée comme elle étoit par notre disgrâce, elle

elle entra dans tout ce qu'il entreprit de lui persuader. Cet honorable marché fut conclu avant mon retour, & l'exécution remise au lendemain, après que Lescaut auroit prévenu M. de G.... M... Je le trouvai, qui m'attendoit au logis; mais Manon s'étoit couchée dans son appartement, & elle avoit donné ordre à son Laquais de me dire, qu'ayant besoin d'un peu de repos, elle me prioit de la laisser seule pendant cette nuit. Lescaut me quitta, après m'avoir offert quelques pistoles que j'acceptai. Il étoit près de quatre heures, lorsque je me mis au lit; & m'y étant encore occupé long-tems des moyens de ré-

tablir ma fortune, je m'endormis si tard, que je ne pus me réveiller que vers onze heures ou midi. Je me levai promptement, pour aller m'informer de la fanté de Manon : on me dit qu'elle étoit sortie une heure auparavant, avec son Frere, qui qui l'étoit venu prendre dans un carosse de louage. Quoiqu'une telle partie, faite avec Lescaut, me parût mistérieuse, je me fis violence pour suspendre mes soupçons. Je laissai couler quelques heures, que je passai à lire. Enfin, n'étant plus le maître de mon inquiétude, je me promenai à grands pas dans nos appartemens. J'apperçus, dans celui de Manon, une Lettre

DE MANON LESCAUT. 163
cachetée , qui étoit sur sa table.
L'adresse étoit à moi , & l'écriture de sa main. Je l'ouvris avec un frisson mortel : elle étoit dans ces termes.

Je te jure , mon cher Chevalier , que tu es l'Idole de mon cœur , & qu'il n'y a que toi au Monde , que je puisse aimer de la façon dont je t'aime ; mais ne vois-tu pas , ma pauvre chere Ame , que dans l'état où nous sommes réduits , c'est une sottise que la fidélité ? Crois-tu qu'on puisse être bien tendre , lorsqu'on manque de pain ? La faim me causeroit quelque méprise fatale ; je rendrois quelque jour le dernier soupir , en croyant en pousser un d'amour.

O ij

Je t'adore , compte là-dessus ;
mais laisse-moi , pour quelque
tems , le ménagement de notre
fortune. Malheur à qui va tom-
ber dans mes filets ; je travaille
pour rendre mon Chevalier ri-
che & heureux. Mon Frere t'ap-
prendra des nouvelles de ta
Manon , & qu'elle a pleuré de
la nécessité de te quitter.

Je demeurai , après cette
lecture , dans un état qui me
feroit difficile à décrire ; car
j'ignore encore aujourd'hui par
quelle espece de sentimens je
fus alors agité. Ce fut une de
ces situations uniques , ausquel-
les on n'a rien éprouvé qui soit
semblable : on ne sçauroit les
expliquer aux autres, parce qu'ils

n'en ont pas l'idée ; & l'on a peine à se les bien démêler à foi-même , parce qu'étant seules de leur espece , cela ne se lie à rien dans la mémoire , & ne peut même être rapproché d'aucun sentiment connu. Cependant , de quelque nature que fussent les miens , il est certain qu'il devoit y entrer de la douleur , du dépit , de la jalousie , & de la honte. Heureux , s'il n'y fût pas entré encore plus d'amour ! Elle m'aime , je le veux croire ; mais ne faudroit-il pas , m'écriai-je , qu'elle fût un Monstre pour me haïr ? Quels droits eut-on jamais sur un cœur , que je n'aye pas sur le sien ? Que me reste-il à faire pour elle ,

après tout ce que je lui ai sacrifié? Cependant elle m'abandonne! & l'Ingrate se croit à couvert de mes reproches, en me disant qu'elle ne cesse pas de m'aimer. Elle appréhende la faim; Dieu d'Amour! quelle grossiereté de sentimens, & que c'est répondre mal à ma délicatesse! Je ne l'ai pas appréhendée, moi qui m'y expose si volontiers pour elle, en renonçant à ma fortune, & aux douceurs de la Maison de mon Pere; moi, qui me suis retranché jusqu'au nécessaire, pour satisfaire ses petites humeurs & ses caprices. Elle m'adore, dit-elle. Si tu m'adorois, Ingrate, je sçais bien de qui tu aurois pris des

conseils ; tu ne m'aurois pas quitté, du moins, sans me dire adieu. C'est à moi qu'il faut demander quelles peines cruelles on sent, à se séparer de ce qu'on adore. Il faudroit avoir perdu l'esprit, pour s'y exposer volontairement.

Mes plaintes furent interrompues, par une visite à laquelle je ne m'attendois pas. Ce fut celle de Lescaut. Bourreau ! lui dis-je, en mettant l'épée à la main, où est Manon ? qu'en as-tu fait ? Ce mouvement l'effraya : il me répondit que si c'étoit ainsi que je le recevois, lorsqu'il venoit me rendre compte du service le plus considérable qu'il eût pû me rendre, il alloit se retirer &

ne remettroit jamais le pied chez moi. Je courus à la porte de la chambre, que je fermai soigneusement. Ne t' imagine pas , lui dis-je en me tournant vers lui, que tu puisses me prendre encore une fois pour dupe , & me tromper par des fables. Il faut défendre ta vie , ou me faire retrouver Manon. Là ! que vous êtes vif ! repartit-il ; c'est l'unique sujet qui m'amene. Je viens vous annoncer un bonheur auquel vous ne pensez pas , & pour lequel vous reconnoîtrez peut-être que vous m'avez quelque obligation. Je voulus être éclairci sur le champ.

Il me raconta que Manon , ne pouvant soutenir la crainte de la misère,

misere , & sur tout l'idée d'être
 obligée tout d'un coup à la réfor-
 me de notre Equipage , l'avoit
 prié de lui procurer la connois-
 sance de M. de G. M. qui passoit
 pour un homme généreux. Il n'eut
 garde de me dire que le conseil
 étoit venu de lui , ni qu'il eût
 préparé les voies , avant que de
 l'y conduire. Je l'y ai menée ce
 matin , continua-t'il , & cet
 honnête homme a été si charmé
 de son mérite , qu'il l'a invitée
 d'abord à lui tenir compagnie à
 sa Maison de campagne , où il
 est allé passer quelques jours.
 Moi , ajoûta Lescaut , qui ait
 pénétré tout d'un coup de quel
 avantage cela pouvoit être pour
 vous , je lui ai fait entendre

adroitement que Manon avoit effuié des pertes considérables ; & j'ai tellement piqué sa générosité, qu'il a commencé par lui faire un présent de deux cens pistoles. Je lui ai dit que cela étoit honnête pour le présent ; mais que l'avenir ameroit, à ma Sœur, de grands besoins ; qu'elle s'étoit chargée d'ailleurs du soin d'un jeune Frere, qui nous étoit resté sur les bras après la mort de nos Pere & Mere, & que s'il la croyoit digne de son estime, il ne la laisseroit pas souffrir, dans ce pauvre Enfant, qu'elle regardoit comme la moitié d'elle-même. Ce récit n'a pas manqué de l'attendrir. Il s'est engagé à

louer une Maison commode, pour vous & pour Manon; car c'est vous-même, qui êtes ce pauvre petit Frere orphelin il a promis de vous meubler proprement, & de vous fournir tous les mois quatre cens bonnes livres, qui en feront, si je compte bien, quatre mille huit cens à la fin de chaque année. Il a laissé ordre à son Intendant, avant que de partir pour sa Campagne, de chercher une Maison, & de la tenir prête pour son retour. Vous reverrez alors Manon, qui m'a chargé de vous embrasser mille fois pour elle, & de vous assurer qu'elle vous aime plus que jamais.

Je m'assis, en rêvant à cette

bizarre disposition de mon sort. Je me trouvai dans un partage de sentimens, & par conséquent dans une incertitude si difficile à terminer, que je demeurai long-tems sans répondre à quantité de questions, que Lescaut me faisoit l'une sur l'autre. Ce fut dans ce moment que l'Honneur & la Vertu me firent sentir encore les pointes du remord, & que je jettai les yeux en soupirant, vers Amiens, vers la Maison de mon Pere, vers Saint Sulpice, & vers tous les lieux où j'avois vécu dans l'innocence. Par quel immense espace n'étois-je pas séparé de cet heureux état ! Je ne le voyois plus que de loin, comme une

ombre , qui s'attiroit encore mes regrets & mes desirs , mais trop foible pour exciter mes efforts. Par quelle fatalité , disois-je , suis-je devenu si criminel ! L'Amour est une passion innocente ; comment s'est-il changé , pour moi , en une source de miseres & de désordres ? Qui m'empêchoit de vivre tranquille & vertueux avec Manon ? Pourquoi ne l'épousois-je point , avant que d'obtenir rien de son amour ? Mon Pere , qui m'aimoit si tendrement , n'y auroit-il pas consenti , si je l'en eusse pressé avec des instances légitimes ? Ah ! mon Pere l'auroit chérie lui-même , comme une Fille charmante , trop digne

d'être la Femme de son Fils ; je serois heureux avec l'amour de Manon , avec l'affection de mon Pere , avec l'estime des honnêtes gens , avec les biens de la Fortune , & la tranquillité de la Vertu. Revers funeste ! Quel est l'infâme personnage qu'on vient ici me proposer ? Quoi , j'irai partager mais y a-t'il à balancer , si c'est Manon qui l'a réglé , & si je la pers sans cette complaisance ? M. Lescaut , m'écriai-je , en fermant les yeux , comme pour écarter de si chagrinantes réflexions , si vous avez eu dessein de me servir , je vous rends graces. Vous auriez pû prendre une voie plus honnête ; mais est une chose

finie, n'est-ce pas ? ne pensons donc plus qu'à profiter de vos soins, & à remplir votre projet. Lescaut, à qui ma colere, suivie d'un fort long silence, avoit causé de l'embarras, fut ravi de me voir prendre un parti tout different de celui qu'il avoit appréhendé sans doute ; il n'étoit rien moins que brave, & j'en eus de meilleures preuves dans la fuite. Oui, oui, se hâta-t'il de me répondre, c'est un fort bon service que je vous ai rendu, & vous verrez que nous en tirerons plus d'avantage que vous ne vous y attendez. Nous concertâmes de quelle maniere nous pourrions prévenir les défiances

que M. de G... M.... pouvoit concevoir de notre fraternité, en me voyant plus grand, & un peu plus âgé peut-être qu'il ne se l'imaginoit. Nous ne trouvâmes point d'autre moyen, que de prendre devant lui un air simple & provincial, & de lui faire croire que j'étois dans le dessein d'entrer dans l'Etat Ecclésiastique, & que j'allois pour cela tous les jours au College. Nous résolûmes aussi que je me mettrois fort mal, la première fois que je serois admis à l'honneur de le saluer. Il revint à la Ville, trois ou quatre jours après. Il condui sit lui-même Mannon, dans la Maison que son Intendant avoit eu soin de préparer,

Elle fit avertir aussi - tôt Lescaut de son retour ; & celui-ci m'en ayant donné avis , nous nous rendîmes tous deux chez elle. Le vieil Amant en étoit déjà parti.

Malgré la résignation avec laquelle je m'étois soumis à ses volontés , je ne pus réprimer le murmure de mon cœur en la revoyant. Je lui parus triste & languissant. La joie de la retrouver ne l'emportoit pas tout-à-fait , sur le chagrin de son infidélité. Elle , au contraire , paroïsoit transportée du plaisir de me revoir. Elle me fit des reproches de ma froideur. Je ne pus m'empêcher de laisser échapper les noms de Perfide & d'In-

fidelle , que j'accompagnai d'autant de soupirs. Elle me railloit d'abord de ma simplicité ; mais lorsqu'elle vit mes regards s'attacher toujours tristement sur elle , & la peine que j'avois à digérer un changement si contraire à mon humeur & à mes desirs , elle passa seule dans son cabinet. Je la suivis , un moment après. Je l'y trouvai toute en pleurs. Je lui demandai ce qui les caufoit. Il t'est bien aisé de le voir , me dit-elle ; comment veux-tu que je vive , si ma vûe n'est plus propre qu'à te causer un air sombre & chagrin ? Tu ne m'as pas fait une seule careffe , depuis une heure que tu es ici , & tu as reçu les

DE MANON LESCAUT. 179
miennes avec la majesté du
Grand Turc au Serrail.

Ecoutez , Manon , lui répon-
dis-je en l'embrassant , je ne
puis vous cacher que j'ai le cœur
mortellement affligé. Je ne parle
point à présent des allarmes où
votre fuite imprévue m'a jetté ,
ni de la cruauté que vous avez
eue de m'abandonner sans
un mot de consolation , a-
près avoir passé la nuit dans un
autre lit que moi. Le charme
de votre présence m'en feroit
bien oublier davantage. Mais
croyez-vous que je puisse pen-
ser sans soupirs , & même sans
larmes , continuai-je en en ver-
fant quelques-unes , à la triste
& malheureuse vie que vous

voulez que je mene dans cette Maison ? Laissons ma naissance & mon honneur à part ; ce ne sont plus des raisons si foibles, qui doivent entrer en concurrence avec un amour tel que le mien ; mais cet amour même, ne vous imaginez-vous pas qu'il gémit de se voir si mal récompensé, ou plutôt traité si cruellement, par une ingrate & dure Maîtresse.... Elle m'interrompit : tenez, dit-elle, mon Chevalier, il est inutile de me tourmenter par des reproches, qui me percent le cœur, lorsqu'ils viennent de vous. Je vois ce qui vous blesse. J'avois esperé que vous consentiriez au projet que j'avois fait pour ré-

tablir un peu notre fortune, & c'étoit pour ménager votre délicatesse que j'avois commencé à l'exécuter sans votre participation; mais j'y renonce, puisque vous ne l'approuvez pas. Elle ajoûta qu'elle ne me demandoit qu'un peu de complaisance, pour le reste du jour; qu'elle avoit déjà reçu deux cens pistoles de son vieil Amant, & qu'il lui avoit promis de lui apporter le soir un beau collier de perles, avec d'autres bijoux, & par dessus cela la moitié de la pension annuelle qu'il lui avoit promise. Laissez-moi seulement le tems, me dit-elle, de recevoir ses présens; je vous jure qu'il ne pourra se van-

ter , des avantages que je lui ai donnés sur moi , car je l'ai remis jusqu'à présent à la Ville. Il est vrai qu'il m'a baissé plus d'un million de fois les mains ; il est juste qu'il paye ce plaisir , & ce ne sera point trop que cinq ou six mille francs , en proportionnant le prix à ses richesses & à son âge.

Sa résolution me fut beaucoup plus agréable , que l'espérance des 5000 livres. J'eus lieu de reconnoître que mon cœur n'avoit point encore perdu tout sentiment d'honneur , puisqu'il étoit si satisfait d'échapper à l'infamie. Mais j'étois né pour les courtes joies & les longues douleurs. La Fortune ne me dé-

livra d'un précipice , que pour me faire tomber dans un autre. Lorsque j'eus marqué à Manon, par mille caresses, combien je me croyois heureux de son changement , je lui dis qu'il falloit en instruire M. Lescaut, afin que nos mesures se prissent de concert. Il en murmura d'abord ; mais les quatre ou cinq mille livres d'argent comptant le firent entrer gaiment dans nos vûes. Il fut donc réglé que nous nous trouverions tous à souper avec M. de G... M., & cela pour deux raisons : l'une, pour nous donner le plaisir d'une scène agréable, en me faisant passer pour un Ecolier, Frere de Manon ; l'autre, pour empêcher ce

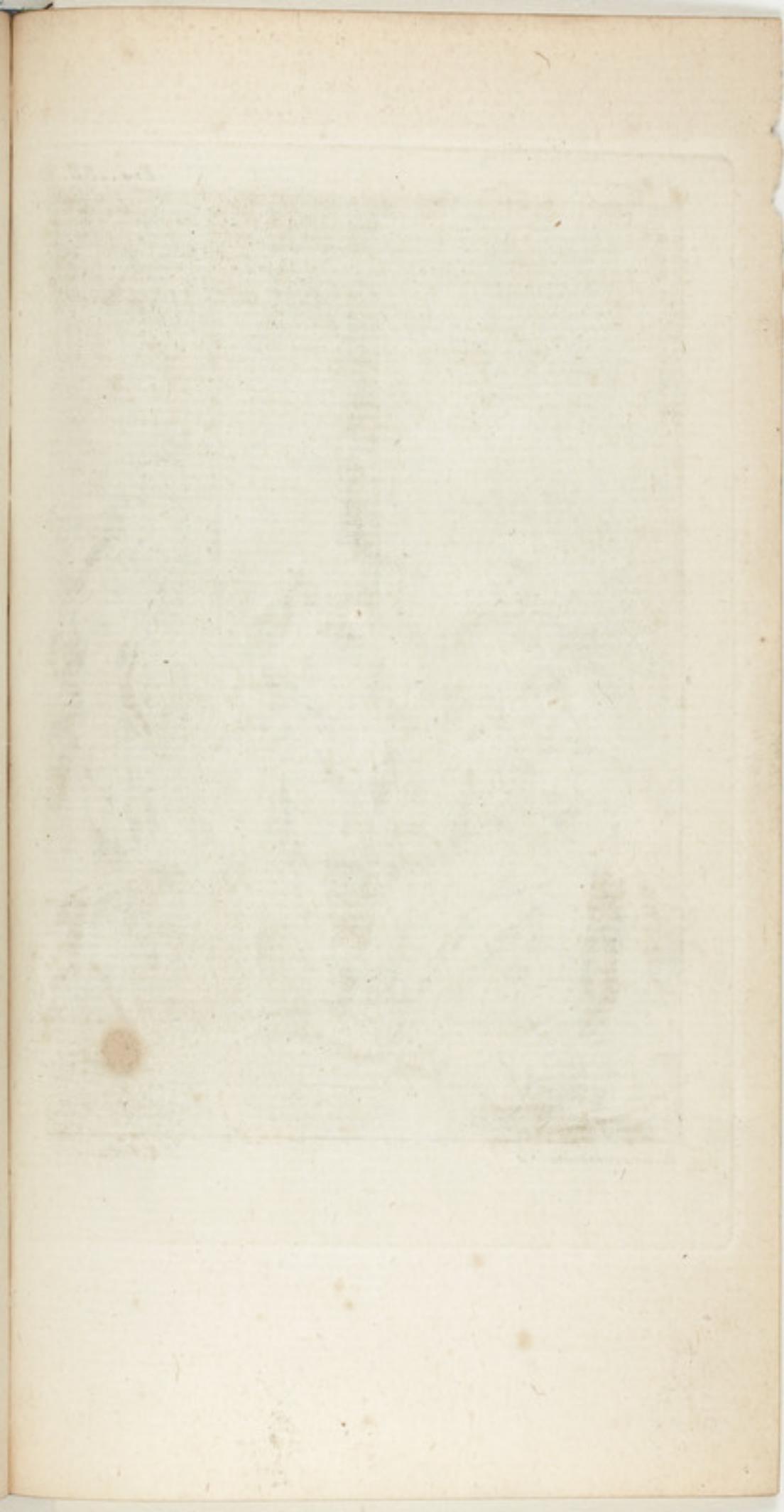
vieux Libertin de s'émanciper trop avec ma Maîtresse, par le droit qu'il croiroit s'être acquis en payant si libéralement d'avance. Nous devions nous retirer, Lescaut & moi, lorsqu'il monteroit à la chambre où il comptoit de passer la nuit; & Manon, au lieu de le suivre, nous promit de fortir, & de la venir passer avec moi. Lescaut se chargea du soin d'avoir exactement un carrosse à la porte.

L'heure du souper étant venue, M. de G... M... ne se fit pas attendre long-tems. Lescaut étoit avec sa Sœur, dans la Salle. Le premier compliment du Vieillard fut d'offrir à sa Belle, un collier, des bracelets,
&

& des pendants de perles , qui valoient au moins mille écus. Il lui compta ensuite , en beaux Louis d'or , la somme de deux mille quatre cens livres , qui faisoient la moitié de la pension. Il assaisonna son présent de quantité de douceurs , dans le goût de la vieille Cour. Manon ne put lui refuser quelques baisers ; c'étoit autant de droits qu'elle acquéroit , sur l'argent qu'il lui mettoit entre les mains. J'étois à la porte , où je prêtois l'oreille , en attendant que Lescaut m'avertît d'entrer.

Il vint me prendre par la main , lorsque Manon eut serré l'argent & les bijoux ; & me conduisant vers M.^{de} G.. M.. il

m'ordonna de lui faire la révérence. J'en fis deux ou trois des plus profondes. Excusez, Monsieur, lui dit Lescout, c'est un Enfant fort neuf. Il est bien éloigné, comme vous voyez, d'avoir les airs de Paris; mais nous espérons qu'un peu d'usage le façonnera. Vous aurez l'honneur de voir ici souvent Monsieur, ajouta-t'il, en se tournant vers moi; faites bien votre profit d'un si bon modèle. Le vieil Amant parut prendre plaisir à me voir. Il me donna deux ou trois petits coups sur la joue, en me disant que j'étois un joli garçon, mais qu'il falloit être sur mes gardes à Paris, où les jeunes gens se laissent aller fa-





H. Gravclot inv.

J. P. Lebas sc.

cilement à la débauche. Lescaut l'assura que j'étois naturellement si sage, que je ne parlois que de me faire Prêtre, & que tout mon plaisir étoit à faire de petites Chapelles. Je lui trouve l'air de Manon, reprit le Vieillard, en me haussant le menton avec la main. Je répondis d'un air niais : Monsieur, c'est que nos deux chairs se touchent de bien proche ; aussi, j'aime ma Sœur Manon comme un autre moi-même. L'entendez-vous, dit-il à Lescaut ? il a de l'esprit. C'est dommage que cet Enfant-là n'ait pas un peu plus de monde. Ho, Monsieur, repris-je ; j'en ai vû beaucoup chez nous dans les Eglises, & je crois bien que

j'en trouverai, à Paris, de plus sots que moi. Voyez, ajouta-t'il, cela est admirable pour un Enfant de Province. Toute notre conversation fut à peu près du même goût, pendant le souper. Manon, qui étoit badine, fut sur le point, plusieurs fois, de gâter tout par ses éclats de rire. Je trouvai l'occasion, en soupant, de lui raconter sa propre histoire, & le mauvais sort qui le menaçoit. Lescaut & Manon trembloient pendant mon récit, sur tout lorsque je faisois son portrait au naturel; mais l'amour propre l'empêcha de s'y reconnoître, & je l'achevai si adroitement qu'il fut le premier à le trouver fort ri-

DE MANON LESCAUT. 189
sible. Vous verrez que ce n'est pas sans raison, que je me suis étendu sur cette ridicule scène. Enfin l'heure du sommeil étant arrivée, li parla d'amour & d'impatience. Nous nous retirâmes, Lescaut & moi. On le conduisit à sa chambre; & Manon, étant sortie sous prétexte d'un besoin, nous vint joindre à la porte. Le carosse, qui nous attendoit trois ou quatre maisons plus bas, s'avança pour nous recevoir. Nous nous éloignâmes, en un instant, du quartier.

Quoiqu'à mes propres yeux, cette action fût une véritable friponnerie, ce n'étoit pas la plus injuste que je crusse avoir à me

reprocher. J'avois plus de scrupule, sur l'argent que j'avois acquis au Jeu. Cependant nous profitâmes aussi peu de l'un que de l'autre, & le Ciel permit que la plus légère de ces deux injustices fût la plus rigoureusement punie.

M. de G... M... ne tarda pas long-tems à s'appercevoir qu'il étoit dupé. Je ne sçais s'il fit, dès le soir même, quelques démarches pour nous découvrir; mais il eut assez de crédit pour n'en pas faire long-tems d'inutiles, & nous assez d'imprudence, pour compter trop sur la grandeur de Paris, & sur l'éloignement qu'il y avoit de notre quartier au sien. Non-seulement il fut informé de no-

tre demeure , & de nos affaires présentes , mais il apprit aussi qui j'étois , la vie que j'avois menée à Paris , l'ancienne liaison de Manon avec B . . . la tromperie qu'elle lui avoit faite ; en un mot , toutes les parties scandaleuses de notre histoire. Il prit là-dessus la résolution de nous faire arrêter , & de nous traiter moins comme des Criminels , que comme de fiefés Libertins. Nous étions encore au lit , lorsqu'un Exempt de Police entra dans notre chambre , avec une demie douzaine de Gardes. Ils se faisirent d'abord de notre argent , ou plutôt de celui de Monsieur de G . . . M . . . ; & nous ayant fait lever brusque-

ment, ils nous conduisirent à la porte, où nous trouvâmes deux carosses, dans l'un desquels la pauvre Manon fut enlevée sans explication, & moi traîné dans l'autre à Saint Lazare. Il faut avoir éprouvé de tels revers, pour juger du désespoir qu'ils peuvent causer. Nos Gardes eurent la dureté de ne me pas permettre d'embrasser Manon, ni de lui dire une parole. J'ignorai long-tems ce qu'elle étoit devenue. Ce fut sans doute un bonheur pour moi, de ne l'avoir pas sçu d'abord; car une catastrophe si terrible m'auroit fait perdre le sens, & peut-être la vie.

Ma malheureuse Maîtresse
fut

fut donc enlevée , à mes yeux ,
& menée dans une Retraite
que j'ai horreur de nommer.
Quel sort pour une Créature
toute charmante , qui eût oc-
cupé le premier trône du Mon-
de , si tous les hommes eussent,
eu mes yeux & mon cœur ! On
ne l'y traita pas barbarement ;
mais elle fut resserrée dans une
étroite prison , seule , & con-
damnée à remplir tous les jours
une certaine tâche de travail ,
comme une condition nécessaire
pour obtenir quelque dégoûtan-
te nourriture. Je n'appris ce
triste détail que long-tems après,
lorsque j'eus essuié moi - même
plusieurs mois d'une rude & en-
nuyeuse pénitence. Mes Gardes

ne m'ayant point averti non plus du lieu où ils avoient ordre de me conduire , je ne connus mon destin qu'à la porte de S. Lazare. J'aurois préféré la mort , dans ce moment , à l'état où je me crus prêt de tomber. J'avois de terribles idées de cette Maison. Ma frayeur augmenta , lorsqu'en entrant , les Gardes visiterent une seconde fois mes poches , pour s'assurer qu'il ne me restoit , ni armes , ni moyen de défense. Le Supérieur parut à l'instant ; il étoit prévenu sur mon arrivée. Il me salua avec beaucoup de douceur. Mon Pere , lui dis-je , point d'indignités. Je perdrai mille vies , avant que d'en souffrir une. Non, non,

Monſieur , me répondit-il ; vous prendrez une conduite ſage , & nous ferons contens l'un de l'autre. Il me pria de monter dans une chambre haute. Je le ſuivis ſans réſiſtance. Les Archers nous accompagnerent juſqu'à la porte ; & le Supérieur , y étant entré avec moi , leur fit ſigne de ſe retirer.

Je ſuis donc votre Priſonnier , lui diſ-je ! Eh bien , mon Pere , que prétendez-vous faire de moi ? Il me dit qu'il étoit charmé de me voir prendre un ton raifonnable ; que ſon devoir ſeroit de travailler à m'inſpirer le goût de la vertu & de la Religion , & le mien , de profiter de ſes exhortations & de ſes conſeils ; que pour peu

que je voulusse répondre aux attentions qu'il auroit pour moi, je ne trouverois que du plaisir dans ma Solitude. Ah! du plaisir, repris-je; vous ne sçavez pas, mon Pere, l'unique chose qui est capable de m'en faire goûter! Je le sçais, reprit-il; mais j'espere que votre inclination changera. Sa réponse me fit comprendre qu'il étoit instruit de mes aventures, & peut-être de mon nom. Je le priai de m'éclaircir. Il me dit naturellement qu'on l'avoit informé de tout.

Cette connoissance fut le plus rude de tous mes châtimens. Je me mis à verser un ruisseau de larmes, avec toutes les marques d'un affreux désespoir. Je ne

pouvois me consoler d'une humiliation, qui alloit me rendre la Fable de toutes les Personnes de ma connoissance, & la honte de ma Famille. Je passai ainsi huit jours dans le plus profond abbatement, sans être capable de rien entendre, ni de m'occuper d'autre chose que de mon opprobre. Le souvenir même de Manon n'ajoutoit rien à ma douleur. Il n'y entroit, du moins, que comme un sentiment qui avoit précédé cette nouvelle peine; & la passion dominante de mon ame étoit la honte & la confusion. Il y a peu de personnes, qui connoissent la force de ces mouvemens particuliers du cœur. Le commun des hom-

mes n'est sensible qu'à cinq ou six passions, dans le cercle desquelles leur vie se passe, & où toutes leurs agitations se réduisent. Otez-leur l'amour & la haine, le plaisir & la douleur, l'espérance & la crainte, ils ne sentent plus rien. Mais les personnes d'un caractère plus noble peuvent être remuées de mille façons différentes; il semble qu'elles aient plus de cinq sens, & qu'elles puissent recevoir des idées & des sensations qui passent les bornes ordinaires de la Nature. Et comme elles ont un sentiment de cette grandeur, qui les élève au-dessus du vulgaire, il n'y a rien dont elles soient plus jalouses. De

là vient qu'elles souffrent si impatiemment le mépris & la risée, & que la honte est une de leurs plus violentes passions.

J'avois ce triste avantage à S. Lazare. Ma tristesse parut si excessive au Supérieur, qu'en appréhendant les suites, il crut devoir me traiter avec beaucoup de douceur & d'indulgence. Il me visitoit deux ou trois fois le jour. Il me prenoit souvent avec lui, pour faire un tour de Jardin, & son zèle s'épuisoit en exhortations & en avis salutaires. Je les recevois avec douceur. Je lui marquois même de la reconnoissance. Il en tiroit l'espérance de ma conversion. Vous êtes d'un naturel si

doux & si aimable, me dit-il un jour, que je ne puis comprendre les désordres dont on vous accuse. Deux choses m'étonnent; l'une, comment avec de si bonnes qualités vous avez pû vous livrer à l'excès du libertinage; & l'autre, que j'admire encore plus, comment vous recevez si volontiers mes conseils & mes instructions, après avoir vécu plusieurs années dans l'habitude du désordre. Si c'est repentir, vous êtes un exemple signalé des miséricordes du Ciel; si c'est bonté naturelle, vous avez du moins un excellent fond de caractère, qui me fait espérer que nous n'aurons pas besoin de

vous retenir ici long-tems, pour vous ramener à une vie honnête & réglée. Je fus ravi de lui voir cette opinion de moi. Je résolus de l'augmenter, par une conduite qui pût le satisfaire entièrement; persuadé que c'étoit le plus sûr moyen d'abrégger ma prison. Je lui demandai des Livres. Il fut surpris que m'ayant laissé le choix de ceux que je voulois lire, je me déterminai pour quelques Auteurs sérieux. Je feignis de m'appliquer à l'étude avec le dernier attachement, & je lui donnai ainsi, dans toutes les occasions, des preuves du changement qu'il desiroit.

Cependant il n'étoit qu'ex-

térieur. Je dois le confesser à ma honte ; je jouai , à S. Lazare , un personnage d'hipocrite. Au lieu d'étudier , quand j'étois seul , je ne m'occupois qu'à gémir de ma destinée. Je maudissois ma prison , & la tyrannie qui m'y retenoit. Je n'eus pas plutôt quelque relâche , du côté de cet accablement où m'avoit jetté la confusion , que je retombai dans les tourmens de l'Amour. L'absence de Mannon , l'incertitude de son fort , la crainte de ne la revoir jamais , étoient l'unique objet de mes tristes méditations. Je me la figurois dans les bras de G... M... ; car c'étoit la pensée que j'avois eue d'abord ; & loin

de m'imaginer qu'il lui eût fait le même traitement qu'à moi, j'étois persuadé qu'il ne m'avoit fait éloigner, que pour la posséder tranquillement. Je passois ainsi des jours & des nuits, dont la longueur me paroissoit éternelle. Je n'avois d'espérance, que dans le succès de mon hypocrisie. J'observois soigneusement le visage & le discours du Supérieur, pour m'assurer de ce qu'il pensoit de moi; & je me faisois une étude de lui plaire, comme à l'arbitre de ma destinée. Il me fut aisé de reconnoître que j'étois parfaitement dans ses bonnes graces. Je ne doutai plus qu'il ne fût disposé à me rendre service. Je pris un

jour la hardiesse de lui demander, si c'étoit de lui que mon élargissement dépendoit. Il me dit qu'il n'en étoit pas absolument le maître ; mais que sur son témoignage , il esperoit que M. de G... M... , à la sollicitation duquel M. le Lieutenant Général de Police m'avoit fait renfermer , consentiroit à me rendre la liberté. Puis-je me flater , repris-je doucement, que deux mois de prison , que j'ai déjà essuïés , lui paroîtront une expiation suffisante ! Il me promit de lui en parler , si je le fouhaitois. Je le priai instamment de me rendre ce bon office. Il m'apprit , deux jours après , que G... M... avoit été

si touché du bien qu'il avoit entendu de moi, que non-seulement il paroissoit être dans le dessein de me laisser voir le jour, mais qu'il avoit même marqué beaucoup d'envie de me connoître plus particulièrement, & qu'il se propoisoit de me rendre une visite dans ma prison. Quoique sa présence ne pût m'être agréable, je la regardai comme un acheminement prochain à ma liberté.

Il vint effectivement à Saint Lazare. Je lui trouvai l'air plus grave & moins sot, qu'il ne l'avoit eu dans la Maison de Manon. Il me tint quelques discours de bon sens, sur ma mauvaise conduite, Il ajouta, pour

justifier apparemment ses propres désordres, qu'il étoit permis à la foiblesse des hommes de se procurer certains plaisirs que la Nature exige, mais que la friponnerie & les artifices honreux méritoient d'être punis. Je l'écoutai, avec un air de soumission dont il parut satisfait. Je ne m'offençai pas même de lui entendre lâcher quelques railleries sur ma fraternité avec Lescout & Manon, & sur les petites Chapelles, dont il supposoit, me dit-il, que j'avois dû faire un grand nombre à Saint Lazare, puisque je trouvois tant de plaisir à cette pieuse occupation. Mais il lui échappa, malheureusement pour lui &

pour moi-même, de me dire que Manon en auroit fait aussi, sans doute, de fort jolies à l'Hôpital. Malgré le frémissement que le nom d'Hôpital me causa, j'eus encore le pouvoir de le prier, avec douceur, de s'exquer. Hé oui, reprit-il, il y a deux mois qu'elle apprend la sagesse à l'Hôpital Général, & je souhaite qu'elle en ait tiré autant de profit, que vous à Saint Lazare.

Quand j'aurois eu une prison éternelle, ou la mort même présente à mes yeux, je n'aurois pas été le maître de mon transport, à cette affreuse nouvelle. Je me jettai sur lui, avec une si furieuse rage, que j'en

perdis la moitié de mes forces. J'en eus assez néanmoins pour le renverser par terre, & pour le prendre à la gorge. Je l'étranglois; lorsque le bruit de sa chute, & quelques cris aigus, que je lui laissois à peine la liberté de pousser, attirerent le Supérieur & plusieurs Religieux dans ma chambre. On le délivra de mes mains. J'avois presque perdu moi-même la force & la respiration. O Dieu! m'écriai-je, en poussant mille soupirs; justice du Ciel! faut-il que je vive un moment, après une telle infamie? Je voulus me jeter encore, sur le Barbare qui venoit de m'assassiner. On m'arrêta. Mon désespoir,
mes

mes cris & mes larmes passoient toute imagination. Je fis des choses si étonnantes, que tous les assistans, qui en ignoroient la cause, se regardoient les uns les autres avec autant de frayeur que de surprise. M. de G... M... rajustoit pendant ce tems-là sa perruque & sa cravate; & dans le dépit d'avoir été si maltraité, il ordonnoit au Supérieur de me resserrer plus étroitement que jamais, & de me punir par tous les châtimens qu'on sçait être propres à Saint Lazare. Non, Monsieur, lui dit le Supérieur; ce n'est point avec une personne de la naissance de M. le Chevalier, que nous en usons de cette ma-

niere. Il est si doux, d'ailleurs, & si honnête, que j'ai peine à comprendre qu'il se soit porté à cet excès sans de fortes raisons. Cette réponse acheva de déconcerter M. de G... M... Il fortit, en disant qu'il sçauroit faire plier, & le Supérieur, & moi, & tous ceux qui oseroient lui résister.

Le Supérieur, ayant ordonné à ses Religieux de le conduire, demeura seul avec moi. Il me conjura de lui apprendre promptement d'où venoit ce désordre. O mon Pere ! lui dis-je, en continuant de pleurer comme un Enfant, figurez-vous la plus horrible cruauté, imaginez-vous la plus détestable de toutes

les barbaries , c'est l'action que l'indigne G... M... a eu la lâcheté de commettre. Oh ! il m'a percé le cœur. Je n'en reviendrai jamais. Je veux vous raconter tout , ajoutai - je en sanglotant. Vous êtes bon , vous aurez pitié de moi. Je lui fis un récit abrégé de la longue & insurmontable passion que j'avois pour Manon , de la situation florissante de notre Fortune avant que nous eussions été dépouillés par nos propres Domestiques , des offres que G... M... avoit faites à ma Maîtresse , de la conclusion de leur marché & de la maniere dont il avoit été rompu. Je lui représentai les choses , à la vérité,

du côté le plus favorable pour nous : voilà , continuai-je , de quelle source est venu le zèle de M. de G... M... pour ma conversion. Il a eu le crédit de me faire ici renfermer , par un pur motif de vengeance. Je lui pardonne : mais , mon Pere , ce n'est pas tout ; il a fait enlever cruellement la plus chere moitié de moi-même ; il l'a fait mettre honteusement à l'Hôpital ; il a eu l'impudence de me l'annoncer aujourd'hui de sa propre bouche. A l'Hôpital , mon Pere ! O Ciel ! ma charmante Maîtresse , ma chere Reine à l'Hôpital , comme la plus infâme de toutes les Créatures ! Où trouverai-je assez de

force , pour ne pas mourir de douleur & de honte ! Le bon Pere , me voyant dans cet excès d'affliction , entreprit de me consoler. Il me dit qu'il n'avoit jamais compris mon aventure , de la maniere dont je la racontois ; qu'il avoit sçû , à la vérité , que je vivois dans le désordre , mais qu'il s'étoit figuré que ce qui avoit obligé M. de G... M... d'y prendre intérêt , étoit quelque liaison d'estime & d'amitié avec ma Famille ; qu'il ne s'en étoit expliqué à lui-même que sur ce pied ; que ce que je venois de lui apprendre mettroit beaucoup de changement dans mes affaires , & qu'il ne doutoit point

que le récit fidèle qu'il avoit dessein d'en faire à M. le Lieutenant Général de Police ne pût contribuer à ma liberté. Il me demanda ensuite pourquoi je n'avois pas encore pensé à donner de mes nouvelles à ma Famille, puisqu'elle n'avoit point eu de part à ma captivité. Je satisfis à cette objection, par quelques raisons prises de la douleur que j'avois appréhendé de causer à mon Pere, & de la honte que j'en aurois ressentie moi-même. Enfin il me promit d'aller de ce pas chez le Lieutenant de Police; ne fut-ce, ajouta-t-il, que pour prévenir quelque chose de pis, de la part de M. de G... M... qui

est sorti de cette Maison fort mal satisfait, & qui est assez considéré pour se faire redouter.

J'attendis le retour du Pere, avec toutes les agitations d'un Malheureux qui touche au moment de sa Sentence. C'étoit pour moi un supplice inexprimable, de me représenter Manon à l'Hôpital. Outre l'infamie de cette demeure, j'ignorois de quelle maniere elle y étoit traitée; & le souvenir de quelques particularités, que j'avois entendues de cette Maison d'horreur, renouvelloit à tous momens mes transports. J'étois tellement résolu de la secourir, à quelque prix & par quelque

moyen que ce pût être, que j'aurois mis le feu à S. Lazare, s'il m'eût été impossible d'en sortir autrement. Je réfléchis donc sur les voies que j'avois à prendre, s'il arrivoit que le Lieutenant Général de Police continuât de m'y retenir malgré moi. Je mis mon industrie à toutes les épreuves; je parcourus toutes les possibilités. Je ne vis rien qui pût m'assurer d'une évasion certaine, & je craignis d'être renfermé plus étroitement, si je faisois une tentative malheureuse. Je me rappelai le nom de quelques Amis, de qui je pouvois esperer du secours; mais quel moyen de leur faire
sçavoir

ſçavoir ma ſituation? Enfin, je crus avoir formé un plan ſi adroit, qu'il pourroit réuſſir; & je remis à l'arranger encore mieux après le retour du Pere Supérieur, ſi l'inutilité de ſa démarche me le rendoit néceſſaire. Il ne tarda point à revenir. Je ne vis pas, ſur ſon viſage, les marques de joie qui accompagnent une bonne nouvelle. J'ai parlé, me dit-il, à M. le Lieutenant Général de Police, mais je lui ai parlé trop tard. M. de G... M... l'eſt allé voir en ſortant d'ici, & l'a ſi fort prévenu contre vous, qu'il étoit ſur le point de m'envoyer de nouveaux ordres, pour vous reſſerrer davantage.

Cependant lorsque je lui ai appris le fond de vos affaires , il a paru s'adoucir beaucoup ; & riant un peu de l'incontinence du vieux M. de G... M... il m'a dit qu'il falloit vous laisser ici six mois, pour le satisfaire ; d'autant mieux , a-t-il dit , que cette demeure ne sçauroit vous être inutile. Il m'a recommandé de vous traiter honnêtement , & je vous réponds que vous ne vous plaindrez point de mes manières.

Cette explication du bon Supérieur fut assez longue , pour me donner le tems de faire une sage réflexion. Je conçus que je m'exposerois à renverser mes desseins , si je lui marquois trop

d'empressement pour ma liberté. Je lui témoignai, au contraire, que dans la nécessité de demeurer, c'étoit une douce consolation pour moi d'avoir quelque part à son estime. Je le priai ensuite, sans affectation, de m'accorder une grace, qui n'étoit de nulle importance pour personne, & qui serviroit beaucoup à ma tranquillité; c'étoit de faire avertir un de mes Amis, un saint Ecclésiastique qui demouroit à Saint Sulpice, que j'étois à Saint Lazare, & de permettre que je reçusse quelquefois sa visite. Cette faveur me fut accordée sans délibérer. C'étoit mon ami Tiberge dont il étoit question; non que j'es-

perasse, de lui, les secours nécessaires pour ma liberté ; mais je voulois l'y faire servir comme un instrument éloigné , sans qu'il en eût même connoissance. En un mot , voici mon projet : je voulois écrire à Lescaut , & le charger , lui & nos Amis communs , du soin de me délivrer. La premiere difficulté étoit de lui faire tenir ma Lettre ; ce devoit être l'office de Tiberge. Cependant , comme il le connoissoit pour le Frere de ma Maîtresse , je craignois qu'il n'eût peine à se charger de cette commission. Mon dessein étoit de renfermer ma Lettre à Lescaut, dans une autre Lettre , que je devois adresser à un honnête homme

de ma connoissance, en le priant de rendre promptement la premiere à son adresse; & comme il étoit nécessaire que je visse Lescaut, pour nous accorder dans nos mesures, je voulois lui marquer de venir à Saint Lazare, & de demander à me voir sous le nom de mon Frere aîné, qui étoit venu exprès à Paris pour prendre connoissance de mes affaires. Je remettois à convenir, avec lui, des moyens qui nous paroîtroient les plus expéditifs & les plus sûrs. Le P. Supérieur fit avertir Tiberge, du desir que j'avois de l'entretenir. Ce fidèle Ami ne m'avoit pas tellement perdu de vûe, qu'il ignorât mon aventure; il sçavoit que j'étois

à Saint Lazare , & peut-être n'avoit-il pas été fâché de cette disgrâce , qu'il croyoit capable de me ramener au devoir. Il accourut aussi-tôt à ma chambre.

Notre entretien fut plein d'amitié. Il voulut être informé de mes dispositions. Je lui ouvris mon cœur sans réserve , excepté sur le dessein de ma fuite. Ce n'est pas à vos yeux , cher Ami , lui dis-je , que je veux paroître ce que je ne suis point. Si vous avez cru trouver ici un Ami sage & réglé dans ses desirs , un Libertin réveillé par les châtimens du Ciel , en un mot un cœur dégagé de l'Amour & revenu des charmes de sa Manon , vous avez jugé trop favorable-

ment de moi. Vous me revoyez tel que vous me laissâtes il y a quatre mois ; toujours tendre , & toujours malheureux par cette fatale tendresse , dans laquelle je ne me lasse point de chercher mon bonheur.

Il me répondit que l'aveu que je faisois , me rendoit inexcusable : qu'on voyoit bien des Pécheurs , qui s'enivroient du faux bonheur du vice , jusqu'à le préférer hautement à celui de la vertu ; mais que c'étoit du moins à des images de bonheur qu'ils s'attachoient , & qu'ils étoient les dupes de l'apparence : mais que de reconnoître , comme je le faisois , que l'objet de mes attachemens n'étoit propre qu'à

me rendre coupable & malheureux , & de continuer à me précipiter volontairement dans l'infortune & dans le crime , c'étoit une contradiction d'idées & de conduite , qui ne faisoit pas honneur à ma raison.

Tiberge ! repris-je , qu'il vous est aisé de vaincre , lorsqu'on n'oppose rien à vos armes ! Laissez-moi raisonner à mon tour. Pouvez-vous prétendre que ce que vous appelez le bonheur de la vertu , soit exempt de peines , de traverses & d'inquiétudes ? Quel nom donnerez-vous à la prison , aux croix , aux supplices & aux tortures des Tyrans ? Direz-vous , comme font les Mistiques , que ce qui tour-

mente le corps est un bonheur pour l'ame? Vous n'oseriez le dire, c'est un paradoxe insoutenable. Ce bonheur, que vous relevez tant, est donc mêlé de mille peines; ou pour parler plus juste, ce n'est qu'un tissu de malheurs, au travers desquels on tend à la félicité. Or si la force de l'imagination fait trouver du plaisir dans ces maux mêmes, parce qu'ils peuvent conduire à un terme heureux qu'on espere, pourquoi traitez-vous de contradictoire & d'insensée, dans ma conduite, une disposition toute semblable? J'aime Manon; je tends au travers de mille douleurs à vivre heureux & tranquille auprès

d'elle. La voie par où je marche est malheureuse, mais l'espérance d'arriver à mon terme y répand toujours de la douceur; & je me croirai trop bien payé, par un moment passé avec elle, de tous les chagrins que j'essuie pour l'obtenir. Toutes choses me paroissent donc égales, de votre côté & du mien; ou s'il y a quelque différence, elle est encore à mon avantage, car le bonheur que j'espère est proche, & l'autre est éloigné; le mien est de la nature des peines, c'est-à-dire, sensible au corps; & l'autre est d'une nature inconnue, qui n'est certaine que par la foi.

Tiberge parut effraïé de ce

raisonnement. Il recula deux pas , en me disant de l'air le plus sérieux , que non - seulement ce que je venois de dire blessoit le bon sens , mais que c'étoit un malheureux sophisme d'impiété & d'irréligion : car cette comparaison , ajouta-t'il , du terme de vos peines avec celui qui est proposé par la Religion , est une idée des plus libertines & des plus monstrueuses.

J'avoue , repris - je , qu'elle n'est pas juste ; mais prenez-y garde , ce n'est pas sur elle que porte mon raisonnement. J'ai eu dessein d'expliquer ce que vous regardez comme une contradiction , dans la persévérance

d'un amour malheureux ; & je crois avoir fort bien prouvé que si c'en est une , vous ne sçauriez vous en sauver plus que moi. C'est à cet égard seulement que j'ai traité les choses d'égales , & je soutiens encore qu'elles le sont. Répondrez-vous que le terme de la Vertu est infiniment supérieur à celui de l'Amour ? Qui refuse d'en convenir ? Mais est-ce de quoi il est question ? Ne s'agit-il pas de la force qu'ils ont , l'un & l'autre , pour faire supporter les peines ? Jugeons-en par l'effet. Combien trouve-t'on de déserteurs de la sévère Vertu , & combien en trouverez-vous peu de l'Amour ? Répondrez - vous

encore que s'il y a des peines dans l'exercice du bien, elles ne font pas infaillibles & nécessaires; qu'on ne trouve plus de Tyrans ni de croix, & qu'on voit quantité de personnes vertueuses mener une vie douce & tranquille? Je vous dirai de même qu'il y a des Amours paisibles & fortunés; & ce qui fait encore une différence qui m'est extrêmement avantageuse, j'ajouterais que l'Amour, quoiqu'il trompe assez souvent, ne promet du moins que des satisfactions & des joies, au lieu que la Religion veut qu'on s'attende à une pratique triste & mortifiante. Ne vous alarmez pas, ajoutai-je en voyant

son zèle prêt à se chagriner. L'unique chose que je veux conclure ici, c'est qu'il n'y a point de plus mauvaise méthode pour dégoûter un cœur de l'Amour, que de lui en décrier les douceurs, & de lui promettre plus de bonheur dans l'exercice de la Vertu. De la manière dont nous sommes faits, il est certain que notre félicité consiste dans le plaisir; je défie qu'on s'en forme une autre idée: or le cœur n'a pas besoin de se consulter long-tems, pour sentir que de tous les plaisirs, les plus doux sont ceux de l'Amour. Il s'apperçoit bien-tôt qu'on le trompe, lorsqu'on lui en promet ailleurs

de plus charmans ; & cette tromperie le dispose à se défier des promesses les plus solides. Prédicateurs , qui voulez me ramener à la Vertu , dites - moi qu'elle est indispensablement nécessaire ; mais ne me déguisez pas qu'elle est sévère & pénible. Etablissez bien que les délices de l'Amour sont passagères , qu'elles sont défendues , qu'elles seront suivies par d'éternelles peines ; & ce qui fera peut-être encore plus d'impression sur moi , que plus elles sont douces & charmantes , plus le Ciel sera magnifique à récompenser un si grand sacrifice ; mais confessez qu'avec des cœurs tels que nous les avons ,

elles font ici bas nos plus parfaites félicités.

Cette fin de mon discours rendit sa bonne humeur à Tiberge. Il convint qu'il y avoit quelque chose de raisonnable dans mes pensées. La seule objection qu'il ajoûta fut de me demander , pourquoi je n'entrois pas du moins dans mes propres principes , en sacrifiant mon Amour à l'espérance de cette rémunération , dont je me faisois une si grande idée. O cher Ami ? lui répondis-je , c'est ici que je reconnois ma misere & ma foiblesse ; hélas oui , c'est mon devoir d'agir comme je raisonne ! mais l'action est-elle en mon pouvoir ?

De

De quels secours n'aurois-je pas besoin pour oublier les charmes de Manon ? Dieu me pardonne , reprit Tiberge , je pense que voici encore un de nos Jansenistes. Je ne sçais ce que je suis , répliquai-je , & je ne vois pas trop clairement ce qu'il faut être ; mais je n'éprouve que trop la vérité de ce qu'ils disent.

Cette conversation servit du moins à renouveler la pitié de mon Ami. Il comprit qu'il y avoit plus de foiblesse que de malignité dans mes désordres. Son amitié en fut plus disposée, dans la suite , à me donner des secours , sans lesquels j'aurois péri infailliblement de misere.

Cependant je ne lui fis pas la moindre ouverture, du dessein que j'avois de m'échapper de S. Lazare. Je le priai seulement de se charger de ma Lettre. Je l'avois préparée, avant qu'il fût venu, & je ne manquai point de prétextes pour colorer la nécessité où j'étois d'écrire. Il eut la fidélité de la porter exactement, & Lescaut reçut, avant la fin du jour, celle qui étoit pour lui.

Il me vint voir le lendemain, & il passa heureusement sous le nom de mon Frere. Ma joie fut extrême, en l'appercevant dans ma chambre. J'en fermai la porte avec soin. Ne perdons pas un seul moment, lui dis-je;

apprenez - moi d'abord des nouvelles de Manon , & donnez-moi ensuite un bon conseil pour rompre mes fers. Il m'assura qu'il n'avoit pas vû sa Sœur , depuis le jour qui avoit précédé mon emprisonnement ; qu'il n'avoit appris son sort & le mien, qu'à force d'informations & de soins ; que s'étant présenté deux ou trois fois à l'Hôpital, on lui avoit refusé la liberté de lui parler. Malheureux G... M... m'écriai-je , que tu me le paieras cher !

Pour ce qui regarde votre délivrance , continua Lescaut , c'est une entreprise moins facile que vous ne pensez. Nous passâmes hier la soirée , deux

de mes Amis & moi, à observer toutes les parties extérieures de cette Maison, & nous jugeâmes que vos fenêtres étant sur une Cour entourée de bâtimens, comme vous nous l'aviez marqué, il y auroit bien de la difficulté à vous tirer de là. Vous êtes d'ailleurs au troisième étage, & nous ne pouvons introduire ici, ni cordes, ni échelles. Je ne vois donc nulle ressource du côté du dehors. C'est dans la Maison même, qu'il faudroit imaginer quelque artifice. Non, repris-je; j'ai tout examiné, sur tout depuis que ma clôture est un peu moins rigoureuse, par l'indulgence du Supérieur. La

porte de ma chambre ne se ferme plus avec la clé; j'ai la liberté de me promener dans les Galeries des Religieux: mais tous les escaliers sont bouchés par des portes épaisses, qu'on a soin de tenir fermées la nuit & le jour; de sorte qu'il est impossible que la seule adresse puisse me sauver. Attendez, repris-je, après avoir un peu réfléchi sur une idée qui me parut excellente; pourriez-vous m'apporter un pistolet? Aisé-ment, me dit Lescaut; mais voulez-vous tuer quelqu'un? Je l'assurai que j'avois si peu dessein de tuer, qu'il n'étoit pas même nécessaire que le pistolet fût chargé. Apportez-le

moi demain , ajoutai-je , & ne manquez pas de vous trouver le soir , à onze heures , vis-à-vis la porte de cette Maison , avec deux ou trois de nos Amis. J'espere que je pourrai vous y rejoindre. Il me pressa en vain de lui en apprendre davantage. Je lui dis qu'une entreprise , telle que je la méditois , ne pouvoit paroître raisonnable qu'après avoir réussi. Je le priai d'abreger sa visite , afin qu'il trouvât plus de facilité à me revoir le lendemain. Il fut admis , avec aussi peu de peine que la premiere fois. Son air étoit grave. Il n'y a personne qui ne l'eût pris pour un homme d'honneur.

Lorsque je me trouvai muni de l'instrument de ma liberté, je ne doutai presque plus du succès de mon projet. Il étoit bizarre & hardi ; mais de quoi n'étois-je pas capable, avec les motifs qui m'animoient ? J'avois remarqué, depuis qu'il m'étoit permis de sortir de ma chambre & de me promener dans les Galeries, que le Portier apportoit chaque jour au soir les clés de toutes les portes au Supérieur, & qu'il regnoit ensuite un profond silence dans la Maison, qui marquoit que tout le monde étoit retiré. Je pouvois aller sans obstacle, par une Galerie de communication, de ma

chambre à celle de ce Pere, Ma résolution étoit de lui prendre ses clés, en l'épouvantant avec mon pistolet s'il faisoit difficulté de me les donner, & de m'en servir pour gagner la rue. J'en attendis le tems avec impatience. Le Portier vint à l'heure ordinaire, c'est-à-dire, un peu après neuf heures. J'en laissai passer encore une, pour m'assurer que tous les Religieux & les Domestiques étoient endormis. Je partis enfin, avec mon arme, & une chandelle allumée. Je frappai d'abord doucement à la porte du Pere, pour l'éveiller sans bruit. Il m'entendit au second coup; & s'imaginant sans doute que c'étoit

DE MANON LESCAUT. 241
étoit quelque Religieux qui
se trouvoit mal & qui avoit
besoin de secours, il se leva
pour m'ouvrir. Il eut néan-
moins la précaution de deman-
der, au travers de la porte, qui
c'étoit, & ce qu'on vouloit de
lui ? Je fus obligé de me
nommer ; mais j'affectai un
ton plaintif, pour lui faire
comprendre que je ne me trou-
vois pas bien. Ha ! c'est vous,
mon cher Fils, me dit-il, en
ouvrant la porte ; qu'est-ce donc
qui vous amene si tard ? J'en-
traï dans sa chambre, & l'ayant
tiré à l'autre bout, opposé à la
porte, je lui déclarai qu'il m'é-
toit impossible de demeurer
plus long-tems à S. Lazare ; que

la nuit étoit un tems commode pour sortir sans être apperçu, & que j'attendois de son amitié qu'il consentiroit à m'ouvrir les portes, ou à me prêter ses clés pour les ouvrir moi-même.

Ce compliment devoit le surprendre. Il demeura quelque tems à me considérer, sans me répondre. Comme je n'en avois pas à perdre, je repris la parole pour lui dire, que j'étois fort touché de toutes ses bontés, mais que la liberté étant le plus cher de tous les biens, surtout pour moi à qui on la ravissoit injustement, j'étois résolu de me la procurer cette nuit même, à quelque prix que

ce fût : & de peur qu'il ne lui prît envie d'élever la voix pour appeller du secours , je lui fis voir une honnête raison de silence , que je tenois sous mon juste-au-corps. Un pistolet ! me dit-il. Quoi ! mon Fils , vous voulez m'ôter la vie , pour reconnoître la considération que j'ai eue pour vous ? A Dieu ne plaise , lui répondis-je. Vous avez trop d'esprit & de raison , pour me mettre dans cette nécessité ; mais je veux être libre ; & j'y suis si résolu , que si mon projet manque par votre faute , c'est fait de vous absolument. Mais , mon cher Fils ! reprit-il d'un air pâle & effrayé , que vous ai-je fait ? quelle rai-

son avez-vous de vouloir ma mort ? Eh non, repliquai-je avec impatience. Je n'ai pas dessein de vous tuer, si vous voulez vivre. Ouvrez-moi la porte, & je suis le meilleur de vos Amis. J'apperçus les clés, qui étoient sur sa table. Je les pris, & je le priai de me suivre, en faisant le moins de bruit qu'il pourroit. Il fut obligé de s'y résoudre. A mesure que nous avancions & qu'il ouvroit une porte, il me répétoit avec un soupir ; ah ! mon Fils, ah ! qui l'auroit jamais cru ! Point de bruit, mon Pere, répétois-je de mon côté à tout moment. Enfin nous arrivâmes à une espece de barriere, qui est avant la grande

porte de la rue. Je me croyois déjà libre & j'étois derriere le Pere , avec ma chandelle dans une main , & mon pistolet dans l'autre. Pendant qu'il s'empressoit d'ouvrir, un Domestique, qui couchoit dans une petite chambre voisine, entendant le bruit de quelques verrouils , se leve & met la tête à sa porte. Le bon Pere le crut apparemment capable de m'arrêter. Il lui ordonna , avec beaucoup d'imprudence , de venir à son secours. C'étoit un puissant Coquin , qui s'élança sur moi sans balancer. Je ne le marchandai point ; je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine. Voilà de quoi vous êtes cause , mon

Pere, dis-je assez fierement à mon Guide. Mais que cela ne vous empêche point d'achever , ajoutai-je en le poussant vers la dernière porte. Il n'osa refuser de l'ouvrir. Je sortis heureusement, & je trouvai , à quatre pas , Lescaut , qui m'attendoit avec deux Amis , suivant sa promesse.

Nous nous éloignâmes. Lescaut me demanda s'il n'avoit pas entendu tirer un pistolet ? C'est votre faute , lui dis-je ; pourquoi me l'apportiez - vous chargé ? Cependant je le remerciai d'avoir eu cette précaution , sans laquelle j'étois sans doute à S. Lazare pour long-tems. Nous allâmes passer la nuit chez un Traiteur , où je

me remis un peu de la mauvaise chere que j'avois faite depuis près de trois mois. Je ne pus néanmoins m'y livrer au plaisir. Je souffrois mortellement dans Manon. Il faut la délivrer, dis-je à mes trois Amis. Je n'ai souhaité la liberté que dans cette vûe. Je vous demande le secours de votre adresse : pour moi, j'y employerai jusqu'à ma vie. Lescaut, qui ne manquoit pas d'esprit & de prudence, me représenta qu'il falloit aller bride en main; que mon évafion de S. Lazare, & le malheur qui m'étoit arrivé en sortant, causeroient infailiblement du bruit; que le Lieutenant Général de Police

me feroit chercher , & qu'il avoit les bras longs ; enfin que si je ne voulois pas être exposé à quelque chose de pis que S. Lazare , il étoit à propos de me tenir couvert & renfermé pendant quelques jours , pour laisser au premier feu de mes Ennemis le tems de s'éteindre. Son conseil étoit sage ; mais il auroit fallu l'être aussi pour le suivre. Tant de lenteur , & de ménagement ne s'accordoit pas avec ma passion. Toute ma complaisance se réduisit à lui promettre , que je passerois le jour suivant à dormir. Il m'enferma dans sa chambre , où je demurai jusqu'au soir.

J'employai une partie de ce

tems, à former des projets & des expédiens, pour secourir Manon. J'étois bien persuadé que sa prison étoit encore plus impénétrable, que n'avoit été la mienne. Il n'étoit pas question de force & de violence, il falloit de l'artifice; mais la Déesse même de l'Invention n'auroit pas sçu par où commencer. J'y vis si peu de jour, que je remis à considérer mieux les choses, lorsque j'aurois pris quelques informations sur l'arrangement intérieur de l'Hôpital.

Aussi-tôt que la nuit m'eut rendu la liberté, je priai Lescaut de m'accompagner. Nous liâmes conversation avec un des

Portiers, qui nous parut homme de bon sens. Je feignis d'être un Etranger, qui avoit entendu parler avec admiration de l'Hôpital Général, & de l'ordre qui s'y observe. Je l'interrogeai sur les plus minces détails; & de circonstances en circonstances nous tombâmes sur les Administrateurs, dont je le priai de m'apprendre les noms & les qualités. Les réponses, qu'il me fit sur ce dernier article, me firent naître une pensée dont je m'applaudis aussitôt, & que je ne tardai point à mettre en œuvre. Je lui demandai, comme une chose essentielle à mon dessein, si ces Messieurs avoient des Enfans?

Il me dit qu'il ne pouvoit pas m'en rendre un compte certain , mais que pour M. de T... , qui étoit un des principaux , il lui connoissoit un Fils en âge d'être marié , qui étoit venu plusieurs fois à l'Hôpital avec son Pere. Cette assurance me suffisoit. Je rompis presque aussi-tôt notre entretien , & je fis part à Lescaut , en retournant chez lui , du dessein que j'avois conçu. Je m'imagine , lui di s-je , que M. de T... le Fils , qui est riche & de bonne Famille , est dans un certain goût de plaisirs , comme la plûpart des jeunes gens de son âge. Il ne sçauroit être ennemi des femmes , ni ridicule au point de

refuser ses services pour une affaire d'Amour. J'ai formé le dessein de l'intéresser à la liberté de Manon. S'il est honnête homme, & qu'il ait des sentimens, il nous accordera son secours par générosité. S'il n'est point capable d'être conduit par ce motif, il fera du moins quelque chose pour une Fille aimable; ne fut-ce que par l'espérance d'avoir part à ses faveurs. Je ne veux pas différer de le voir, ajoûtai-je, plus long-tems que jusqu'à demain. Je me sens si consolé par ce projet, que j'en tire un bon augure. Lescout convint lui-même qu'il y avoit de la vraisemblance dans mes idées, & que nous

pouvions esperer quelque chose par cette voie. J'en passai la nuit moins tristement.

Le matin étant venu, je m'habillai le plus proprement qu'il me fût possible, dans l'état d'indigence où j'étois, & je me fis conduire dans un Fiacre à la Maison de M. de T... Il fut surpris de recevoir la visite d'un Inconnu. J'augurai bien de sa physionomie & de ses civilités. Je m'expliquai naturellement avec lui; & pour échauffer ses sentimens naturels, je lui parlai de ma passion, & du mérite de ma Maîtresse, comme de deux choses qui ne pouvoient être égalées que l'une par l'autre. Il me dit,

que quoiqu'il n'eût jamais vû Manon , il avoit entendu parler d'elle , du moins s'il s'agissoit de celle qui avoit été la Maîtresse du vieux G... M... Je ne doutai point qu'il ne fût informé de la part que j'avois eue à cette aventure ; & pour le gagner de plus en plus , en me faisant un mérite de ma confiance , je lui racontai le détail de tout ce qui étoit arrivé à Manon & à moi. Vous voyez , Monsieur , continuai - je , que l'intérêt de ma vie & celui de mon cœur sont maintenant entre vos mains. L'un ne m'est pas plus cher que l'autre. Je n'ai point de réserve avec vous , parce que je suis informé de

vosre générosité, & que la ressemblance de nos âges me fait esperer qu'il s'en trouvera quelque une dans nos inclinations. Il parut fort sensible à cette marque d'ouverture & de candeur. Sa réponse fut celle d'un homme qui a du monde, & des sentimens ; ce que le monde ne donne pas toujours, & qu'il fait perdre souvent. Il me dit qu'il mettoit ma visite au rang de ses bonnes fortunes, qu'il regarderoit mon amitié comme une de ses plus heureuses acquisitions, & qu'il s'efforceroit de la mériter par l'ardeur de ses services. Il ne promit pas de me rendre Manon, parce qu'il n'avoit, me dit-il, qu'un crédie

médiocre & mal assuré; mais il m'offrit de me procurer le plaisir de la voir, & de faire tout ce qui seroit en sa puissance pour la remettre entre mes bras. Je fus plus satisfait de cette incertitude de son crédit, que je ne l'aurois été d'une pleine assurance de remplir tous mes desirs. Je trouvai, dans la modération de ses offres, une marque de franchise dont je fus charmé. En un mot, je me promis tout de ses bons offices. La seule promesse de me faire voir Manon m'auroit fait tout entreprendre pour lui. Je lui marquai quelque chose de ces sentimens, d'une manière qui le persuada aussi que je n'étois
pas

pas d'un mauvais naturel. Nous nous embrasâmes avec tendresse, & nous devînmes Amis, fans autre raison que la bonté de nos cœurs, & une simple disposition qui porte un homme tendre & généreux à aimer un autre homme qui lui ressemble. Il poussa les marques de son estime bien plus loin; car ayant combiné mes aventures, & jugeant qu'en sortant de S. Lazare je ne devois pas me trouver à mon aise, il m'offrit sa bourse, & il me pressa de l'accepter. Je ne l'acceptai point; mais je lui dis: c'est trop, mon cher Monsieur. Si avec tant de bonté & d'amitié vous me faites revoir ma chere Ma-

non, je vous suis attaché pour toute ma vie. Si vous me rendez tout-à-fait cette chere Créature, je ne croirai pas être quitte en versant tout mon sang pour vous servir.

Nous ne nous séparâmes, qu'après être convenus du tems & du lieu où nous devions nous retrouver. Il eut la complaisance de ne pas me remettre plus loin que l'après midi du même jour. Je l'attendis dans un Caffé, où il vint me rejoindre vers les quatre heures, & nous primes ensemble le chemin de l'Hôpital. Mes genoux étoient tremblans en traversant les cours. Puissance d'Amour! disois-je, je reverrai donc l'Idole de mon

cœur, l'objet de tant de pleurs, & d'inquiétudes ! Ciel ! conservez-moi assez de vie pour aller jusqu'à elle, & disposez après cela de ma fortune & de mes jours ; je n'ai plus d'autre grace à vous demander.

M. de T... parla à quelques Concierges de la Maison, qui s'empresserent de lui offrir tout ce qui dépendoit d'eux pour sa satisfaction. Il se fit montrer le Quartier où Manon avoit sa chambre, & l'on nous y conduisit avec une clé d'une grandeur effroyable, qui servit à ouvrir sa porte. Je demandai au Valet qui nous menoit, & qui étoit celui qu'on avoit chargé du soin de la servir,

de quelle maniere elle avoit passé le tems dans cette demeure. Il nous dit que c'étoit une douceur angelique ; qu'il n'avoit jamais reçu d'elle un mot de dureté ; qu'elle avoit versé continuellement des larmes , pendant les six premieres semaines après son arrivée , mais que depuis quelque tems , elle paroissoit prendre son malheur avec plus de patience , & qu'elle étoit occupée à coudre du matin jusqu'au soir , à la réserve de quelques heures qu'elle employoit à la lecture. Je lui demandai encore , si elle avoit été entretenue proprement. Il m'assura que le nécessaire du moins ne lui avoit jamais manqué.

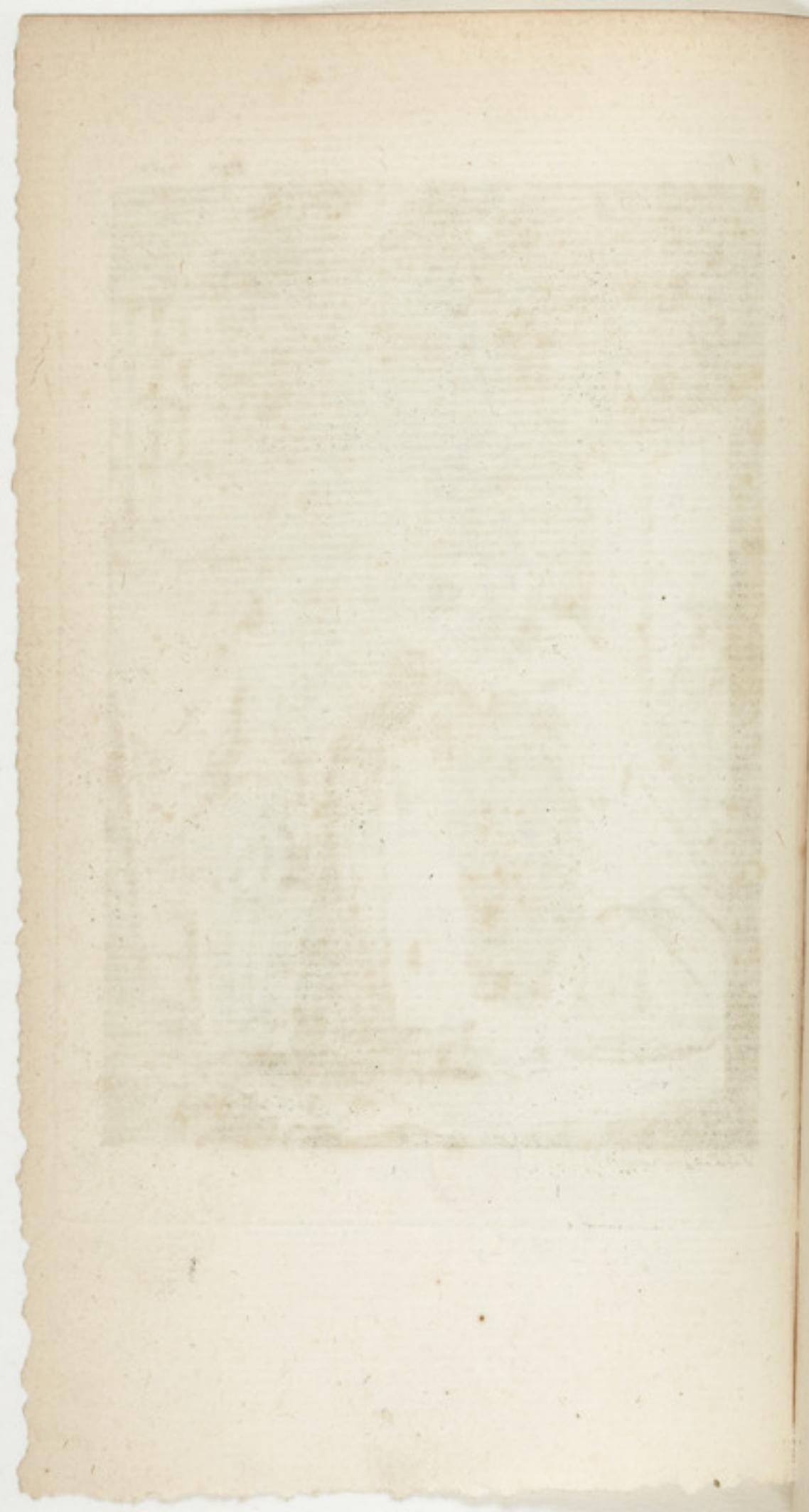
Nous approchâmes de sa porte. Mon cœur battoit violemment. Je dis à M. de T... ; entrez seul & prévenez-là sur ma visite , car j'apprehende qu'elle ne soit trop saisie en me voyant tout d'un coup. La porte nous fut ouverte. Je demurai dans la galerie. J'entendis néanmoins leurs discours. Il lui dit qu'il venoit lui apporter un peu de consolation ; qu'il étoit de mes Amis , & qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à notre bonheur, Elle lui demanda, avec le plus vif empressement, si elle apprendroit de lui ce que j'étois devenu. Il lui promit de m'amener à ses pieds, aussi tendre, aussi fidèle qu'elle pouvoit le

desirer. Quand ? reprit - elle. Aujourd'hui même , lui dit-il ; ce bienheureux moment ne tardera point ; il va paroître à l'instant , si vous le souhaitez. Elle comprit que j'étois à la porte. J'entrai , lorsqu'elle y accouroit avec précipitation. Nous nous embrassâmes , avec cette effusion de tendresse , qu'une absence de trois mois fait trouver si charmante à de parfaits Amans. Nos soupirs , nos exclamations interrompues , mille noms d'amour répétés languissamment de part & d'autre , formerent , pendant un quart d'heure , une scène qui attendrissoit M. de T... Je vous porte envie , me dit-il , en



J.J. Parquier inv. et sc.





nous faisant asseoir ; il n'y a point de sort glorieux , auquel je ne préférasse une Maîtresse si belle & si passionnée. Aussi mépriserois-je tous les Empires du Monde , lui répondis-je , pour m'assurer le bonheur d'être aimé d'elle.

Tout le reste d'une conversation si désirée ne pouvoit manquer d'être infiniment tendre. La pauvre Manon me raconta ses aventures , & je lui appris les miennes. Nous pleurâmes amèrement , en nous entretenant de l'état où elle étoit , & de celui d'où je ne faisois que sortir. M. de T... nous consola , par de nouvelles promesses de s'employer ardem-

ment pour finir nos miseres. Il nous conseilla de ne pas rendre cette premiere entrevûe trop longue , pour lui donner plus de facilité à nous en procurer d'autres. Il eut beaucoup de peine à nous faire goûter ce conseil. Manon , surtout , ne pouvoit se résoudre à me laisser partir. Elle me fit remettre cent fois sur ma chaise. Elle me retenoit par les habits & par les mains. Hélas ! dans quel lieu me laissez - vous ! disoit-elle. Qui peut m'assurer de vous revoir ? M. de T... lui promit de la venir voir souvent avec moi. Pour le lieu , ajouta-t'il agréablement , il ne faut plus l'appeller l'Hôpital ; c'est Versailles,

Verfailles , depuis qu'une Perfonne qui mérite l'empire de tous les cœurs y est renfermée.

Je fis , en fortant , quelques libéralités au Valet qui la fervoit , pour l'engager à lui rendre fes foins avec zèle. Ce garçon avoit l'ame moins baffe & moins dure que fes pareils. Il avoit été témoin de notre entrevûe. Ce tendre fpectacle l'avoit touché. Un louis d'or , dont je lui fis préfent , acheva de me l'attacher. Il me prit à l'écart , en descendant dans les cours : Monsieur , me dit-il , fi vous me voulez prendre à votre fervice , ou me donner une honnête récompense , pour me dédommager de la

perte de l'emploi que j'occupe ici, je crois qu'il me sera facile de délivrer Mademoiselle Manon. J'ouvris l'oreille à cette proposition ; & quoique je fusse dépourvû de tout, je lui fis des promesses fort au-dessus de ses desirs. Je comptois bien qu'il me seroit toujours aisé de récompenser un homme de cette étoffe. Sois persuadé, lui dis-je, mon Ami, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour toi, & que ta fortune est aussi assurée que la mienne. Je voulus sçavoir quels moyens il avoit dessein d'employer. Nul autre, me dit-il, que de lui ouvrir le soir la porte de sa chambre, & de vous la conduire jusqu'à

celle de la rue , où il faudra que vous foyez prêt à la recevoir. Je lui demandai s'il n'étoit point à craindre qu'elle ne fût reconnue , en traversant les galeries & les cours. Il confessa qu'il y avoit quelque danger ; mais il me dit qu'il falloit bien risquer quelque chose. Quoique je fusse ravi de le voir si résolu , j'appellai M. de T... pour lui communiquer ce projet , & la seule raison qui sembloit pouvoir le rendre douteux. Il y trouva plus de difficulté que moi. Il convint qu'elle pouvoit absolument s'échapper de cette maniere ; mais si elle est reconnue , continuera-t'il , si elle est arrêtée en fuyant ,

c'est peut-être fait d'elle pour toujours. D'ailleurs il vous faudroit donc quitter Paris sur le champ ; car vous ne seriez jamais assez caché aux recherches. On les redoubleroit , autant par rapport à vous qu'à elle. Un homme s'échape aisément , quand il est seul ; mais il est presque impossible de demeurer inconnu avec une jolie femme. Quelque solide que me parût ce raisonnement , il ne pût l'emporter , dans mon esprit , sur un espoir si proche de mettre Manon en liberté. Je le dis à M. de T... & je le priai de pardonner un peu d'imprudenc & de témérité à l'Amour. J'ajoutai que mon desir

sein étoit en effet de quitter Paris , pour m'arrêter , comme j'avois déjà fait , dans quelque village voisin. Nous convînmes donc , avec le Valet , de ne pas remettre son entreprise plus loin qu'au jour suivant ; & pour la rendre aussi certaine qu'il étoit en notre pouvoir , nous résolûmes d'apporter des habits d'homme , dans la vûe de faciliter notre sortie. Il n'étoit pas aisé de les faire entrer ; mais je ne manquai pas d'invention pour en trouver le moyen. Je priai seulement M. de T... de mettre le lendemain deux vestes légères l'une sur l'autre , & je me chargeai de tout le reste.

Nous retournâmes le matin à l'Hôpital. J'avois avec moi , pour Manon , du linge , des bas , &c. & par - dessus mon Juste-au-corps un Surtout , qui ne laissoit rien voir de trop enflé dans mes poches. Nous ne fûmes qu'un moment dans sa chambre. M. de T... lui laissa une de ses deux vestes. Je lui donnai mon Juste-au-corps , le Surtout me suffisant pour sortir. Il ne se trouva rien de manque à son ajustement , excepté la culotte , que j'avois malheureusement oubliée. L'oubli de cette piece nécessaire nous eût sans doute apprêté à rire , si l'embaras où il nous mettoit eût été moins sérieux.

J'étois au désespoir qu'une bagatelle de cette nature fût capable de nous arrêter. Cependant je pris mon parti , qui fut de sortir moi - même sans culotte. Je laissai la mienne à Manon. Mon Surtout étoit long , & je me mis , à l'aide de quelques épingles , en état de passer décemment à la porte. Le reste du jour me parut d'une longueur insupportable. Enfin , la nuit étant venue , nous nous rendîmes un peu au-dessous de la porte de l'Hôpital , dans un carosse. Nous n'y fûmes pas long - tems sans voir Manon paroître , avec son Conducteur. Notre portiere étant ouverte , ils monterent tous deux

à l'instant. Je reçus ma chere Maîtresse dans mes bras. Elle trembloit comme une feuille. Le Cocher me demanda où il falloit toucher ? Touche au bout du Monde , lui dis-je , & mène-moi quelque part , où je ne puisse jamais être séparé de Manon.

Ce transport , dont je ne fus pas le maître , faillit de m'attirer un fâcheux embarras. Le Cocher fit réflexion à mon langage ; & lorsque je lui dis ensuite le nom de la rue où nous voulions être conduits , il me répondit qu'il craignoit que je ne l'engageasse dans une mauvaise affaire ; qu'il voyoit bien que ce beau jeune homme , qui

s'appelloit Manon , étoit une Fille que j'enlevois de l'Hôpital , & qu'il n'étoit pas d'humeur à se perdre pour l'amour de moi. La délicatesse de ce Coquin , n'étoit qu'une envie de me faire payer la voiture plus cher. Nous étions trop près de l'Hôpital , pour ne pas filer doux. Tais-toi , lui dis-je , il y a un louis d'or à gagner pour toi ; il m'auroit aidé , après cela , à brûler l'Hôpital même. Nous gagnâmes la Maison où demouroit Lescaut. Comme il étoit tard , M. de T... nous quitta en chemin , avec promesse de nous revoir le lendemain. Le Valet demeura seul avec nous.

Je tenois Manon si étroitement ferrée entre mes bras , que nous n'occupions qu'une place dans le carosse. Elle pleuroit de joie , & je sentoies les larmes qui mouilloient mon visage. Mais lorsqu'il fallut descendre pour entrer chez Lescaut, j'eus avec le Cocher un nouveau démêlé , dont les suites furent funestes. Je me repentis de lui avoir promis un louis , non-seulement parce que le présent étoit excessif , mais par une autre raison bien plus forte , qui étoit l'impuissance de le payer. Je fis appeller Lescaut. Il descendit de sa chambre , pour venir à la porte. Je lui dis , à l'oreille , dans quel embarras je me

DE MANON LESCAUT. 275
trouvois. Comme il étoit d'une
humeur brusque, & nullement
accoutumé à ménager un
Fiacre, il me répondit que je
me mocquois. Un louis d'or !
ajouta-t'il. Vingt coups de can-
ne à ce Coquin-là. J'eus beau
lui représenter doucement qu'il
alloit nous perdre. Il m'arra-
cha ma canne, avec l'air d'en
vouloir maltraiter le Cocher.
Celui-ci, à qui il étoit peut-
être arrivé de tomber quelque-
fois sous la main d'un Garde
du Corps ou d'un Mousquetaire,
s'enfuit de peur, avec son
carosse, en criant que je l'avois
trompé, mais que j'aurois de
ses nouvelles. Je lui répétai inu-
tilement d'arrêter. Sa fuite me

causa une extrême inquiétude. Je ne doutai point qu'il n'avertît le Commissaire. Vous me perdez, dis-je à Lescaut; je ne ferois pas en sûreté chez vous; il faut nous éloigner dans le moment. Je prêtai le bras à Manon pour marcher, & nous fortîmes promptement de cette dangereuse rue. Lescaut nous tint compagnie. C'est quelque chose d'admirable, que la manière dont la Providence enchaîne les événemens. A peine avions-nous marché cinq ou six minutes, qu'un homme, dont je ne découvris point le visage, reconnut Lescaut. Il le cherchoit sans doute aux environs de chez lui, avec le malheureux

dessein qu'il executa. C'est Lescaut, dit-il, en lui lâchant un coup de pistolet; il ira souper ce soir avec les Anges. Il se déroba aussi-tôt. Lescaut tomba, sans le moindre mouvement de vie. Je pressai Manon de fuir, car nos secours étoient inutiles à un cadavre, & je craignois d'être arrêté par le Guet, qui ne pouvoit tarder à paroître. J'enfilai, avec elle & le Valet, la premiere petite rue qui croisoit. Elle étoit si éperdue, que j'avois de la peine à la soutenir. Enfin j'apperçus un Fiacre au bout de la rue. Nous y montâmes. Mais lorsque le Cocher me demanda où il falloit nous conduire, je fus em-

barassé à lui répondre. Je n'avois point d'azile assuré, ni d'Ami de confiance à qui j'osasse avoir recours. J'étois sans argent, n'ayant guères plus d'une demie pistole dans ma bourse. La frayeur & la fatigue avoient tellement incommodé Manon, qu'elle étoit à demie pâmée près de moi. J'avois d'ailleurs l'imagination remplie du meurtre de Lescaut, & je n'étois pas encore sans appréhension de la part du Guet : quel parti prendre ! Je me souvins heureusement de l'Auberge de Chaillot, où j'avois passé quelques jours, avec Manon, lorsque nous étions allés dans ce village pour y demeurer. J'es-

perai non-seulement d'y être en sûreté, mais d'y pouvoir vivre quelque-tems sans être pressé de payer. Mene-nous à Chaillot, dis-je au Cocher. Il refusa d'y aller si tard, à moins d'une pistole; autre sujet d'embaras. Enfin nous convînmes de six francs: c'étoit toute la somme qui restoit dans ma bourse.

Je consolais Manon, en avançant; mais au fond, j'avois le désespoir dans le cœur. Je me serois donné mille fois la mort, si je n'eusse pas eu, dans mes bras, le seul bien qui m'attachoit à la vie. Cette seule pensée me remettoit. Je la tiens du moins, disois-je; elle m'aime, elle est à moi;

Tiberge a beau dire , ce n'est pas là un fantôme de bonheur. Je verrois périr tout l'Univers sans y prendre intérêt ; pourquoi ! parce que je n'ai plus d'affection de reste. Ce sentiment étoit vrai ; cependant , dans le tems que je faisois si peu de cas des biens du Monde , je sentois que j'aurois eu besoin d'en avoir du moins une petite partie , pour mépriser encore plus souverainement tout le reste. L'Amour est plus fort que l'abondance , plus fort que les trésors & les richesses , mais il a besoin de leur secours ; & rien n'est plus désespérant pour un Amant délicat , que de se voir ramené
par-là,

DE MANON LESCAUT. 281
par-là , malgré lui , à la grossiereté des ames les plus basses.

Il étoit onze heures , quand nous arrivâmes à Chaillot. Nous fûmes reçus à l'Auberge , comme des personnes de connoissance. On ne fut pas surpris de voir Manon en habit d'homme , parce qu'on est accoutumé , à Paris & aux environs , de voir prendre aux femmes toutes sortes de formes. Je la fis servir aussi proprement , que si j'eusse été dans la meilleure fortune. Elle ignoroit que je fusse mal en argent. Je me gardai bien de lui en rien apprendre , étant résolu de retourner seul à Paris le lendemain , pour chercher quelque remede à cette

fâcheuse espece de maladie.

Elle me parut pâle & maigrie , en soupant. Je ne m'en étois point apperçu à l'Hôpital ; parce que la chambre , où je l'avois vûe , n'étoit pas des plus claires. Je lui demandai si ce n'étoit point encore un effet de la frayeur qu'elle avoit eue, en voyant assassiner son frere. Elle m'assura que quelque touchée qu'elle fût de cet accident , sa pâleur ne venoit que d'avoir essuié pendant trois mois mon absence. Tu m'aimes donc extrêmement ! lui répondis - je. Mille fois plus que je ne puis dire , reprit-elle. Tu ne me quitteras donc plus jamais , ajoutai-je ? Non , jamais , repliqua-

elle , & cette assurance fut confirmée par tant de caresses & de sermens , qu'il me parut impossible , en effet , qu'elle pût jamais les oublier. J'ai toujours été persuadé qu'elle étoit sincere ; quelle raison auroit-elle eu de se contrefaire jusqu'à ce point ? Mais elle étoit encore plus volage ; où plutôt elle n'étoit plus rien , & elle ne se reconnoissoit pas elle-même , lorsqu'ayant devant les yeux des Femmes qui vivoient dans l'abondance , elle se trouvoit dans la pauvreté & dans le besoin. J'étois à la veille d'en avoir une dernière preuve , qui a surpassé toutes les autres , & qui a produit la plus étrange avan-

ture, qui soit jamais arrivée à un homme de ma naissance & de ma fortune.

Comme je la connoissois de cette humeur, je me hâtai le lendemain d'aller à Paris. La mort de son Frere, & la nécessité d'avoir du linge & des habits pour elle & pour moi, étoient de si bonnes raisons, que je n'eus pas besoin de prétextes. Je sortis de l'Auberge, avec le dessein, dis-je à Manon & à mon Hôte, de prendre un carosse de louage; mais c'étoit une gasconnade. La nécessité m'obligeant d'aller à pied, je marchai fort vite jusqu'au Cours-la-Reine, où j'avois dessein de m'arrêter. Il falloit

bien prendre un moment de solitude & de tranquillité pour m'arranger , & prévoir ce que j'allois faire à Paris.

Je m'assis sur l'herbe. J'entraî dans une mer de raisonnemens & de réflexions , qui se réduisirent peu à peu à trois principaux articles. J'avois besoin d'un secours présent , pour un nombre infini de nécessités présentes. J'avois à chercher quelque voie , qui pût du moins m'ouvrir des espérances pour l'avenir ; & ce qui n'étoit pas de moindre importance , j'avois des informations & des mesures à prendre , pour la sûreté de Manon & pour la mienne. Après m'être épuisé en pro-

jets & en combinâmes sur ces trois chefs, je jugeai encore à propos d'en retrancher les deux derniers. Nous n'étions pas mal à couvert, dans une chambre de Chaillot; & pour les besoins futurs, je crus qu'il seroit tems d'y penser lorsque j'aurois satisfait aux présens.

Il étoit donc question de remplir actuellement ma bourse. M. de T... m'avoit offert généreusement la sienne; mais j'avois une extrême répugnance à le remettre moi-même sur cette matière. Quel personnage, que d'aller exposer sa misère à un Etranger, & de le prier de nous faire part de son bien! Il n'y a qu'une ame lâche qui en soit capable,

par une bassesse qui l'empêche d'en sentir l'indignité ; ou un Chrétien humble , par un excès de générosité qui le rend supérieur à cette honte. Je n'étois ni un homme lâche , ni un bon Chrétien ; j'aurois donné la moitié de mon sang , pour éviter cette humiliation. Tiberge , disois-je , le bon Tiberge me refusera-t'il ce qu'il aura le pouvoir de me donner ? Non , il fera touché de ma misere ; mais il m'assassinera par sa morale. Il faudra essuier ses reproches , ses exhortations , ses menaces ; il me fera acheter ses secours si cher , que je donnerois encore une partie de mon sang , plutôt que de m'exposer à cette scène

fâcheuse, qui me laissera du trouble & des remords. Bon, reprenois - je ; il faut donc renoncer à tout espoir, puisqu'il ne me reste point d'autre voie, & que je suis si éloigné de m'arrêter à ces deux-là, que je verserois plus volontiers la moitié de mon sang que d'en prendre une, c'est-à-dire, tout mon sang plutôt que de les prendre toutes deux. Oui, mon sang tout entier, ajoutai - je après une réflexion d'un moment ; je le donnerois plus volontiers, sans doute, que de me réduire à de basses supplications. Mais il s'agit bien ici de mon sang. Il s'agit de la vie, & de l'entretien de Manon ; il s'agit de son amour,

&

& de sa fidélité. Qu'ai-je à mettre en balance avec elle ? Je n'y ai rien mis jusqu'à présent. Elle me tient lieu de gloire, de bonheur, & de fortune. Il y a bien des choses, sans doute, que je donnerois ma vie pour obtenir ou pour éviter ; mais estimer une chose, plus que ma vie, n'est pas une raison pour l'estimer autant que Manon. Je ne fus pas long-tems à me déterminer, après ce raisonnement. Je continuai mon chemin, résolu d'aller d'abord chez Tiberge, & de là chez M. de T...

En entrant à Paris, je pris un Fiacre, quoique je n'eusse pas de quoi le payer : je comptois sur les secours que j'allois

solliciter. Je me fis conduire au Luxembourg, d'où j'envoiai avertir Tiberge que j'étois à l'attendre. Il satisfit mon impatience, par sa promptitude. Je lui appris l'extrémité de mes besoins, sans nul détour. Il me demanda si les cent pistoles que je lui avois rendues me suffiroient; & sans m'opposer un seul mot de difficulté, il me les alla chercher dans le moment, avec cet air ouvert, & ce plaisir à donner, qui n'est connu que de l'amour & de la véritable amitié. Quoique je n'eusse pas eu le moindre doute du succès de ma demande, je fus surpris de l'avoir obtenue à si bon marché, c'est-à-dire, sans qu'il

DE MANON LESCAUT. 291
m'eût querellé sur mon impénitence. Mais je me trompois, en me croyant tout-à-fait quitte de ses reproches ; car lorsqu'il eut achevé de me compter son argent & que je me préparois à le quitter, il me pria de faire avec lui un tour d'allée. Je ne lui avois point parlé de Manon. Il ignoroit qu'elle fût en liberté ; ainsi sa morale ne tomba que sur ma fuite téméraire de Saint Lazare, & sur la crainte où il étoit, qu'au lieu de profiter des leçons de sagesse que j'y avois reçues, je ne reprisse le train du désordre. Il me dit qu'étant allé pour me visiter à Saint Lazare, le lendemain de mon évasion, il avoit été frappé au-delà de

toute expression , en apprenant la maniere dont j'en étois sorti ; qu'il avoit eu là-dessus un entretien avec le Supérieur ; que ce bon Pere n'étoit pas encore remis de son effroi ; qu'il avoit eu néanmoins la générosité de déguiser à M. le Lieutenant Général de Police les circonstances de mon départ , & qu'il avoit empêché que la mort du Portier ne fût connue au dehors : que je n'avois donc , de ce côté-là , nul sujet d'allarme ; mais que s'il me restoit le moindre sentiment de sagesse , je profiterois de cet heureux tour , que le Ciel donnoit à mes affaires ; que je devois commencer par écrire à mon Pere , & me re-

mettre bien avec lui ; & que si je voulois suivre une fois son conseil, il étoit d'avis que je quittasse Paris, pour retourner dans le sein de ma Famille.

J'écoutai son discours jusqu'à la fin. Il y avoit-là, bien des choses satisfaisantes. Je fus ravi, premièrement, de n'avoir rien à craindre du côté de S. Lazare. Les rues de Paris me redevenoient un pays libre. En second lieu, je m'applaudis de ce que Tiberge n'avoit pas la moindre idée de la délivrance de Manon, & de son retour avec moi. Je remarquois même qu'il avoit évité de me parler d'elle, dans l'opinion apparemment qu'elle me tenoit moins au cœur, puis-

que je paroissois si tranquille sur son sujet. Je résolus, sinon de retourner dans ma Famille, du moins d'écrire à mon Pere, comme il me le conseilloit, & de lui témoigner que j'étois disposé à rentrer dans l'ordre de mes devoirs & de ses volontés. Mon espérance étoit de l'engager à m'envoyer de l'argent, sous prétexte de faire mes Exercices à l'Académie; car j'aurois eu peine à lui persuader que je fusse dans la disposition de retourner à l'Etat Ecclésiastique. Et dans le fond je n'avois nul éloignement pour ce que je voulois lui promettre. J'étois bien aise, au contraire, de m'appliquer à quelque chose d'honnête & de

DE MANON LESCAUT. 295
raisonnable , autant que ce des-
sein pourroit s'accorder avec
mon amour. Je faisois mon comp-
te de vivre avec ma Maîtresse ,
& de faire en même-tems mes
Exercices. Cela étoit fort compa-
tible. Je fus si satisfait de toutes
ces idées , que je promis à Ti-
berge de faire partir , le jour
même , une Lettre pour mon
Pere. J'entrai effectivement dans
un Bureau d'écriture , en le quit-
tant ; & j'écrivis , d'une manie-
re si tendre & si soumise , qu'en
relisant ma Lettre , je me flattai
d'obtenir quelque chose du cœur
paternel.

Quoique je fusse en état de
prendre & de payer un Fiacre
après avoir quitté Tiberge , je

me fis un plaisir de marcher fierement à pied , en allant chez M. de T... Je trouvois de la joye dans cet exercice de ma liberté , pour laquelle mon Ami m'avoit assuré qu'il ne me restoit rien à craindre. Cependant il me revint tout d'un coup à l'esprit que ses assurances ne regardoient que S. Lazare , & que j'avois outre cela l'affaire de l'Hôpital sur les bras ; sans compter la mort de Lescaut , dans laquelle j'étois mêlé du moins comme témoin. Ce souvenir m'effraya si vivement , que je me retirai dans la première allée , d'où je fis appeller un carosse. J'allai droit chez M. de T..., que je fis rire de

ma frayeur. Elle me parut risible à moi-même, lorsqu'il m'eut appris que je n'avois rien à craindre du côté de l'Hôpital, ni de celui de Lescaut. Il me dit que dans la pensée qu'on pourroit le soupçonner d'avoir eu part à l'enlèvement de Manon, il étoit allé le matin, à l'Hôpital, & qu'il avoit demandé à la voir, en feignant d'ignorer ce qui étoit arrivé; qu'on étoit si éloigné de nous accuser, ou lui, ou moi, qu'on s'étoit empressé au contraire de lui apprendre cette aventure, comme une étrange nouvelle, & qu'on admiroit qu'une Fille aussi jolie que Manon eût pris le parti de fuir avec un Valet; qu'il s'étoit contenté de répon-

dre froidement qu'il n'en étoit pas surpris, & qu'on fait tout pour la liberté. Il continua de me raconter qu'il étoit allé de-là chez Lescaut, dans l'espérance de m'y trouver avec ma charmante Maîtresse; que l'Hôte de la Maison, qui étoit un Carossier, lui avoit protesté qu'il n'avoit vû, ni elle, ni moi; mais qu'il n'étoit pas étonnant que nous n'eussions point paru chez lui, si c'étoit pour Lescaut que nous devions y venir, parce que nous aurions sans doute appris qu'il venoit d'être tué, à peu près dans le même-tems. Sur quoi, il n'avoit pas refusé d'expliquer ce qu'il sçavoit de la cause & des circon-

stances de cette mort. Environ deux heures auparavant, un Garde du Corps, des amis de Lescaut, l'étoit venu voir, & lui avoit proposé de jouer. Lescaut avoit gagné si rapidement, que l'autre s'étoit trouvé cent écus de moins en une heure, c'est-à-dire tout son argent. Ce Malheureux, qui se voyoit sans un sou, avoit prié Lescaut de lui prêter la moitié de la somme qu'il avoit perdue; & sur quelques difficultés nées à cette occasion, ils s'étoient querellés avec une animosité extrême. Lescaut avoit refusé de sortir, pour mettre l'épée à la main, & l'autre avoit juré, en le quittant, de lui casser la tête; ce qu'il

avoit exécuté le soir même. M. de T... eut l'honnêteté d'ajouter qu'il avoit été fort inquiet par rapport à nous, & qu'il continuoit de m'offrir ses services. Je ne balançai point à lui apprendre le lieu de notre retraite. Il me pria de trouver bon qu'il allât souper avec nous.

Comme il ne me restoit qu'à prendre du linge & des habits pour Manon, je lui dis que nous pouvions partir à l'heure même, s'il vouloit avoir la complaisance de s'arrêter un moment, avec moi, chez quelques Marchands. Je ne sçais s'il crût que je lui faisois cette proposition, dans la vûe d'interessier sa générosité, ou si ce fût par le simple mou-

DE MANON LESCAUT. 301
vement d'une belle Ame ; mais
ayant consenti à partir aussi-tôt,
il me mena chez les Marchands
qui fournissoient sa Maison : il
me fit choisir plusieurs étoffes ,
d'un prix plus considérable que
je ne me l'étois proposé ; & lors-
que je me dispoisois à les payer,
il défendit absolument, aux Mar-
chands , de recevoir un sou de
moi. Cette galanterie se fit de
si bonne grace , que je crus pou-
voir en profiter sans honte.
Nous prîmes ensemble le che-
min de Chaillot , où j'arrivai
avec moins d'inquiétude que je
n'en étois parti.

Le Chevalier des Grieux
ayant employé plus d'une heure
à ce récit , je le priai de prendre

302 HISTOIRE
 un peu de relâche, & de nous
 tenir compagnie à souper. Notre
 attention lui fit juger que nous
 l'avions écouté avec plaisir. Il
 nous assura que nous trouve-
 rions quelque chose encore de
 plus intéressant, dans la suite
 de son Histoire; & lorsque nous
 eûmes fini de souper, il conti-
 nua dans ces termes.

Fin de la premiere Partie.



Fautes à corriger.

Page 86 , lig. 1. sainte , lis. sage.

*Page 93 , lig. dernière , sous le
nom , lis. sous le titre.*

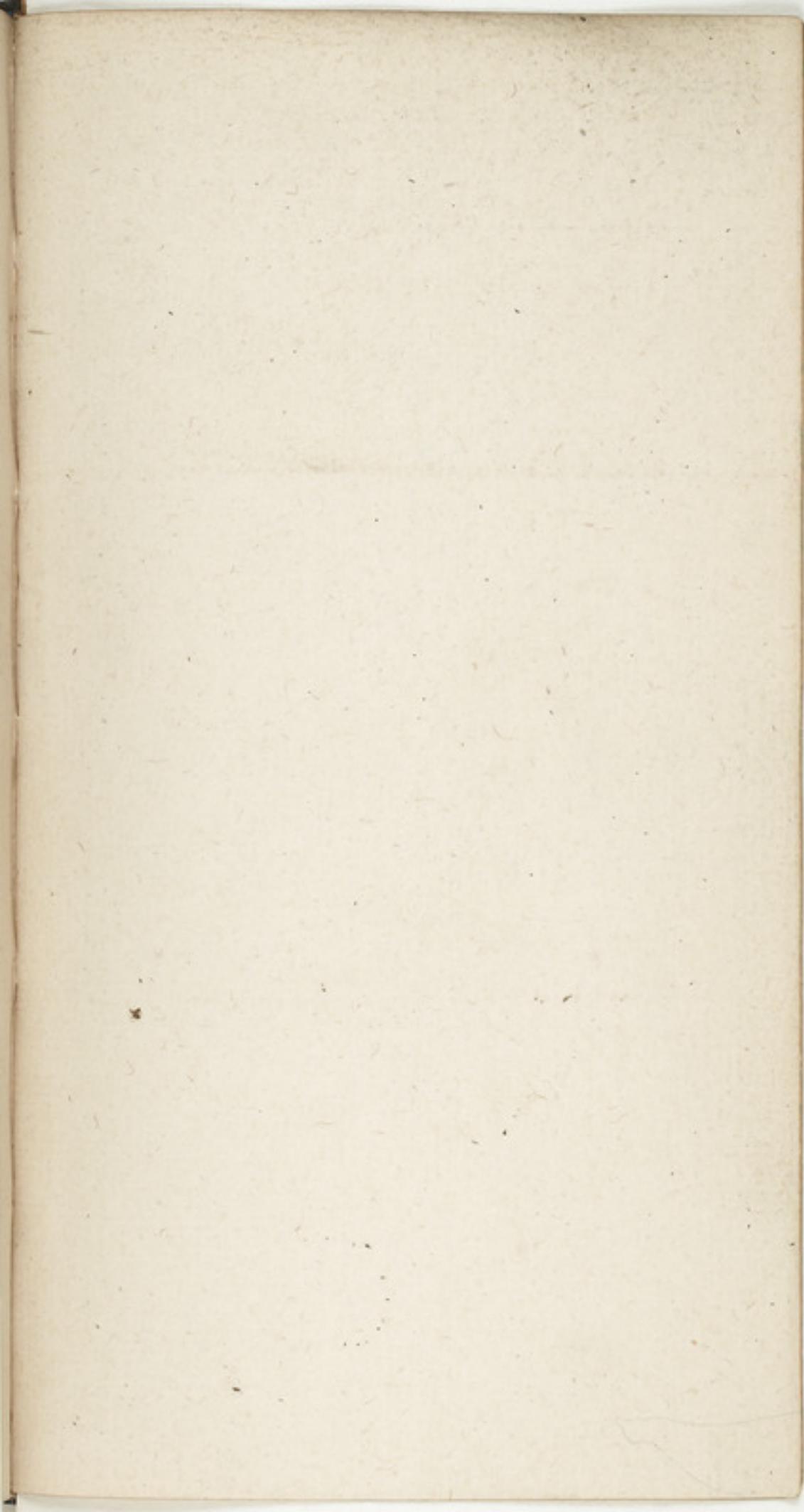
*Page 169 , lig. 17 , qui ait , lis.
qui ai.*

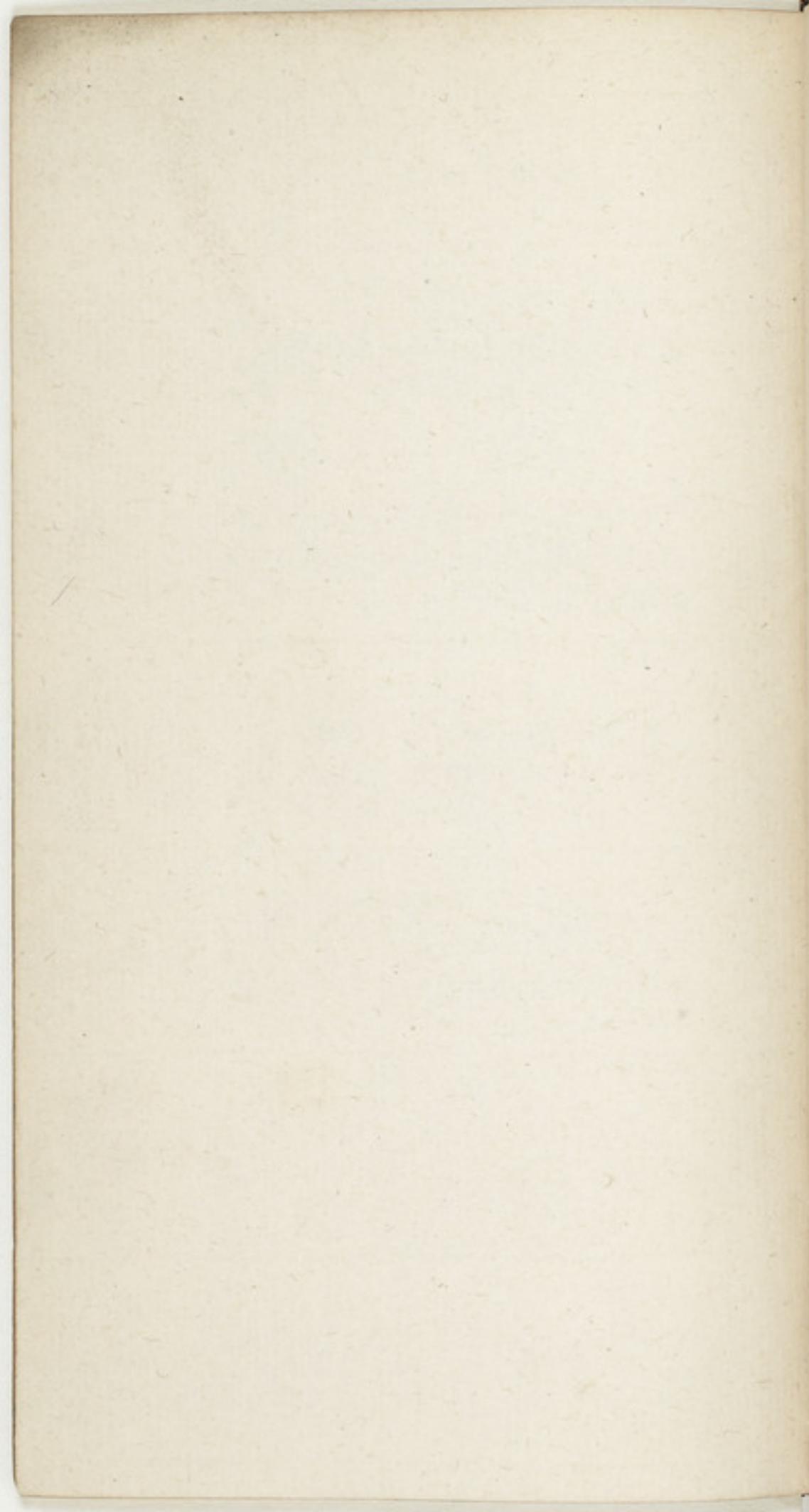


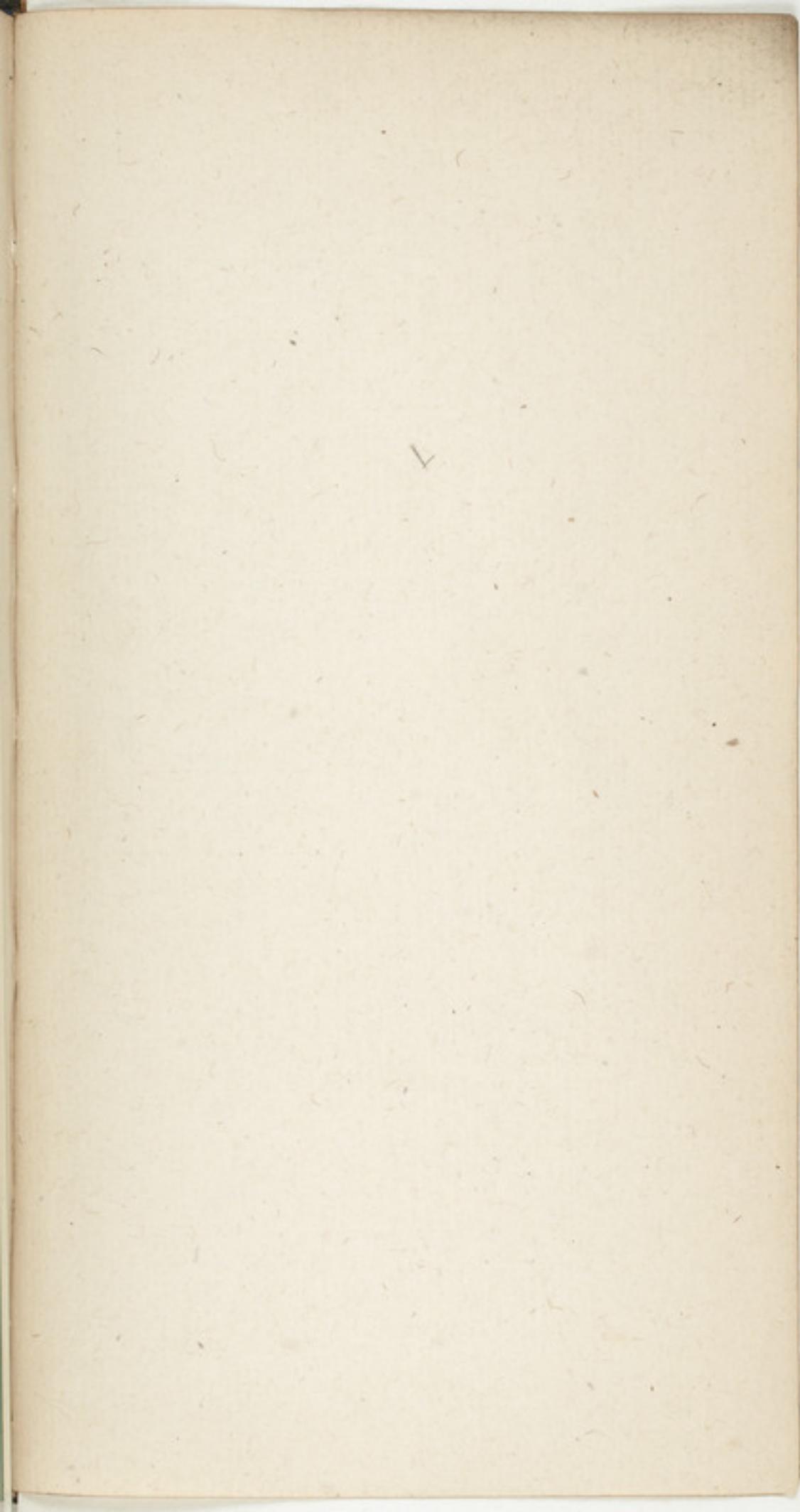
Faint text at the top of the page, possibly a title or header.

Faint text in the upper middle section, appearing to be a list or index of items.

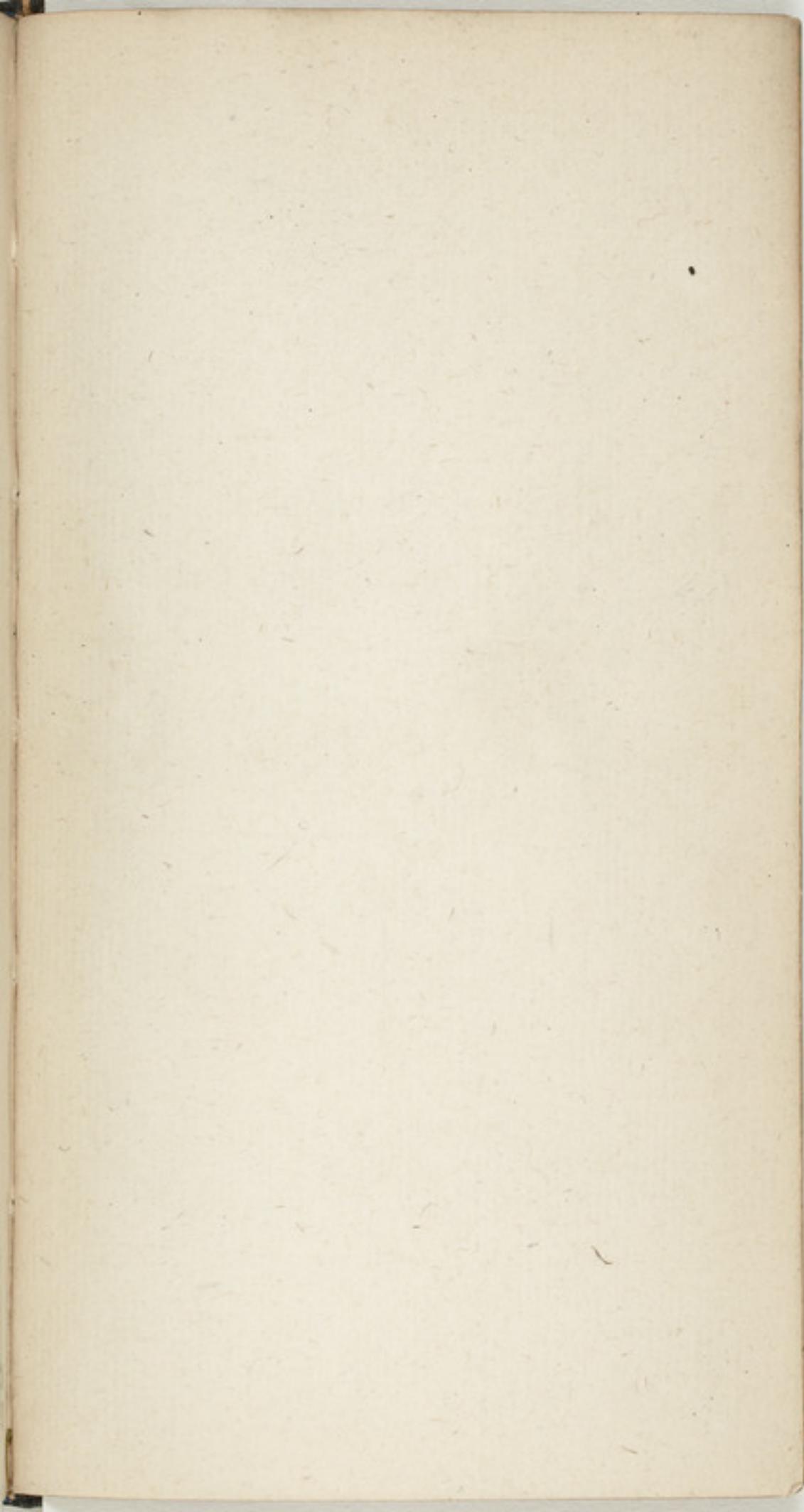
Main body of faint text, likely the primary content of the document, possibly a list or a series of entries.

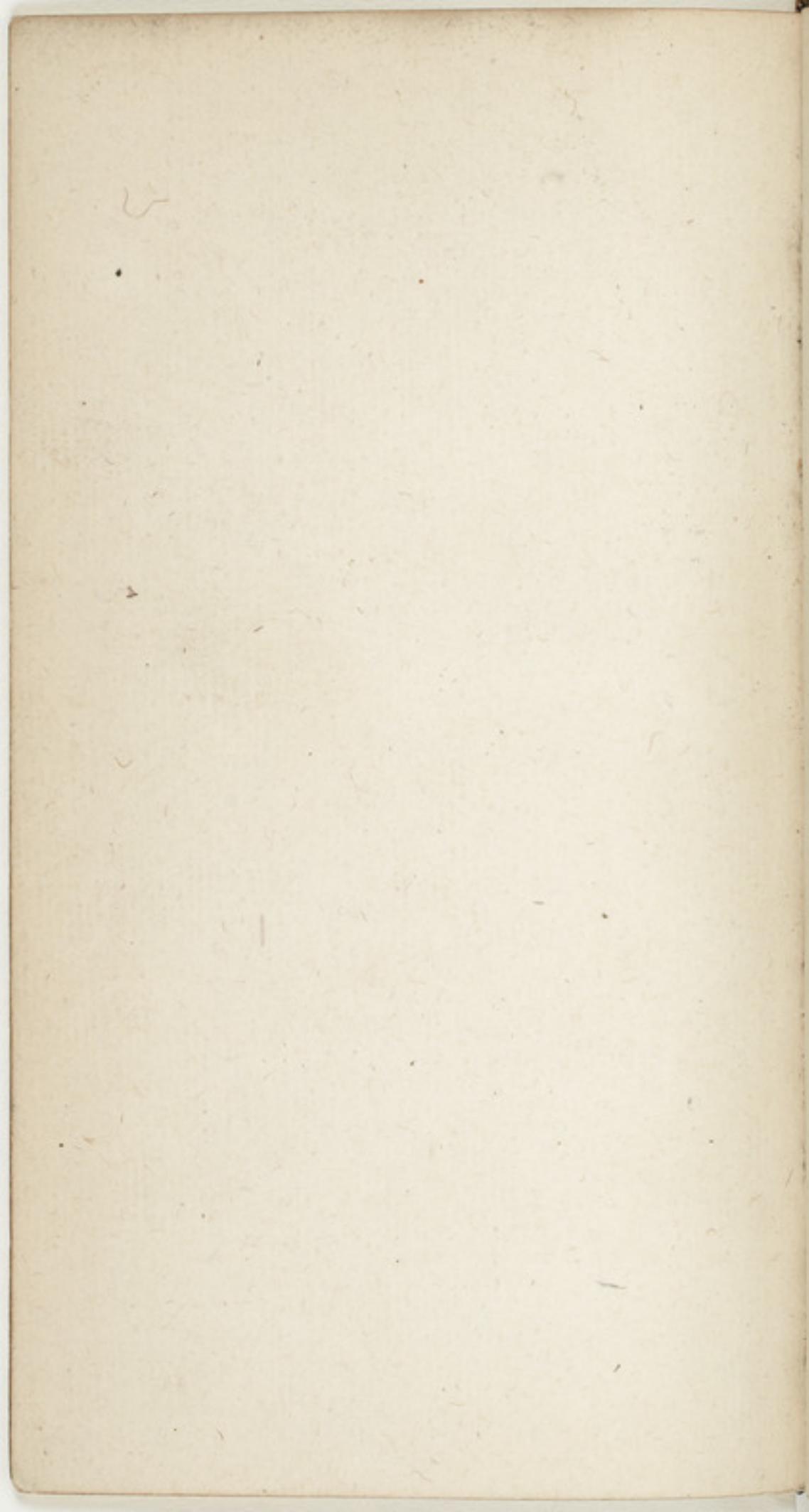


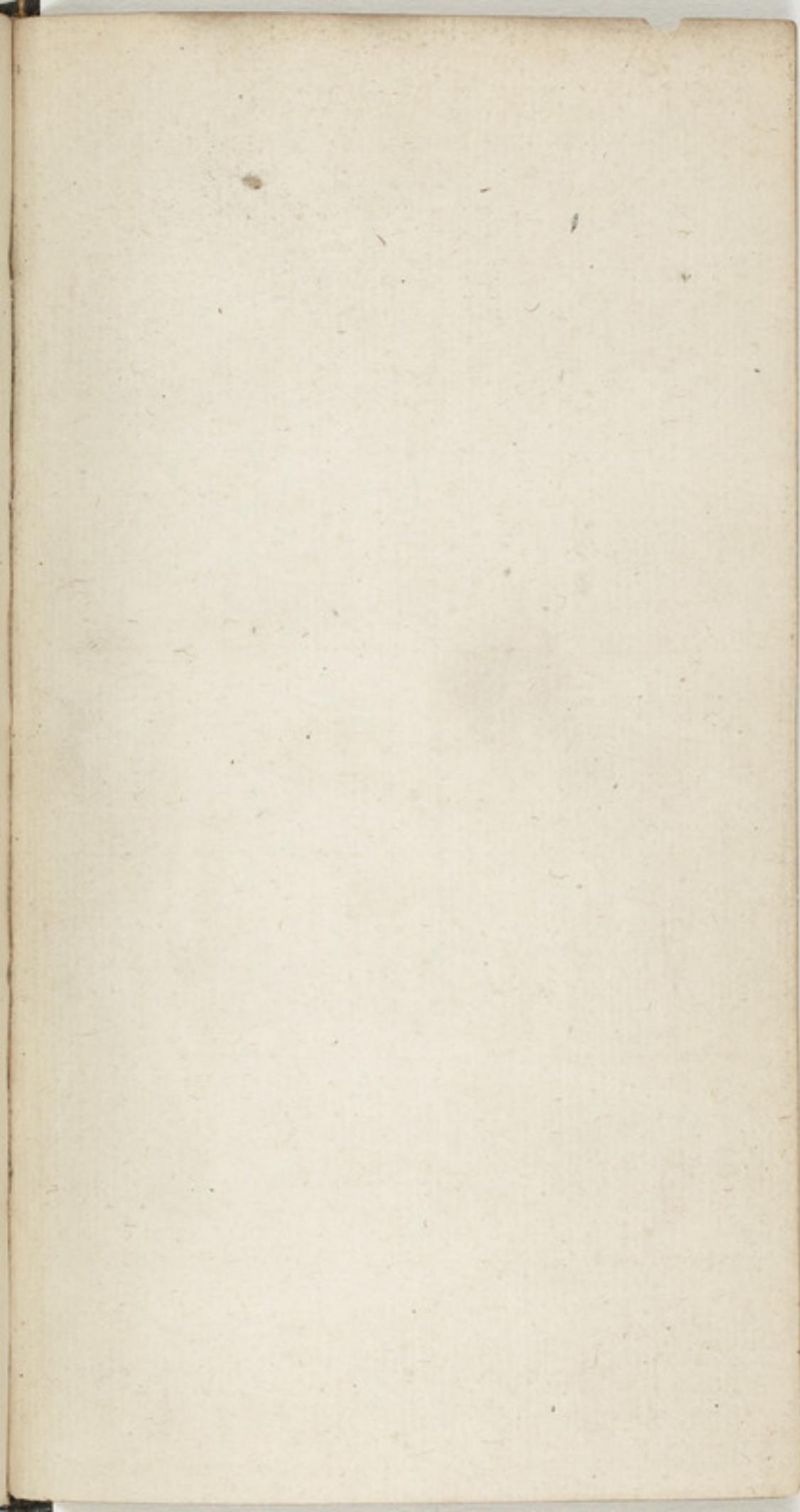




G

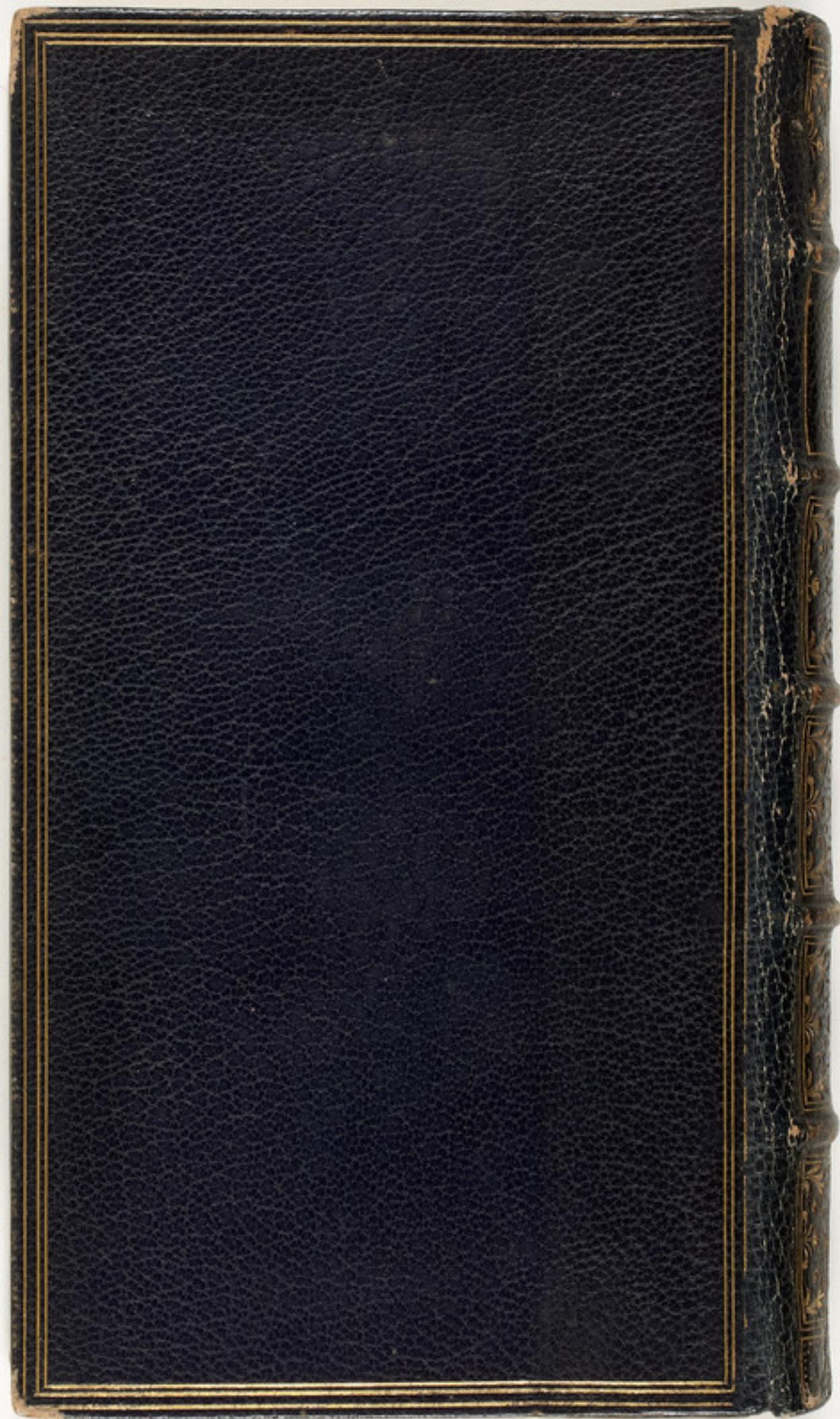












PREVOST

—
MANON
LESCAUT

6 1^{re} PARTIE

T. 1753